This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

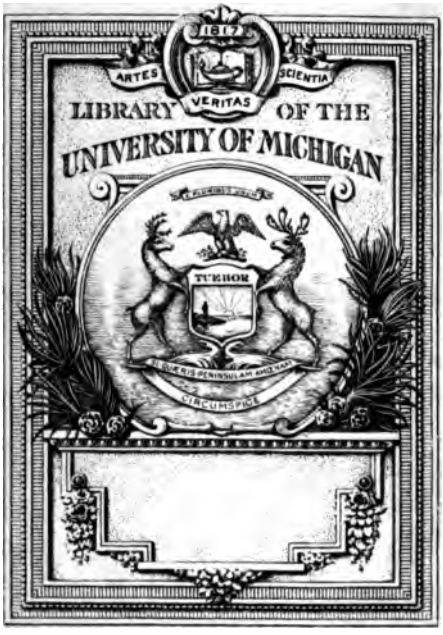
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

PQ
1213
.T37

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VII.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;
Et chez A. BELIN, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins-S.-Jacques, hôtel Cluny.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1812.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 15 février 1727.

PERSONNAGES.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.

LE MARQUIS DULAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.

LISIMON, père d'Ariste.

GÉRONTE, oncle d'Ariste.

MÉLITE, femme d'Ariste.

CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.

FINETTE, suivante de Mélite.

Un Laquais.

La scène est à Paris, chez Ariste.

Lib.
Turile
3-17-41
42829

LE PHILOSOPHE MARIÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instruments de mathématiques, et une sphère.)

ARISTE, *seul, en robe de chambre.*

Oui, tout m'attache ici; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie:
La folle ambition n'y trouble point ma vie:
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes désirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.

Je mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
Ici je suis garçon : là je suis marié...
Marié... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver :
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse ;
Plus amant que mari, je possède son cœur ;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame ?
Ma femme est toute aimable ; oui, mais elle est ma femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur ! c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étois ! Ai-je dû présumer
Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie ?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats ;
De prendre patience et d'enrager bien bas.

(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, et toujours sans le voir :)

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sut me faire, à longs traits, avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur et sa docilité;
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, *surpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.

Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand ?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être ;
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plus tôt ?

ARISTE.

Non ; car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois su me contraindre :
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous, désormais, je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire,...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnable...

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes, surtout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie:
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans, à l'insu de mon père,
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif,
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci :
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour à tour,
Enfin, changeant d'humeur mille fois en un jour ;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par de fréquents écarts,
Et de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pilules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment
Pour lui rendre visite à son appartement.
Dès que j'entre, on se tait. On se parle à l'oreille.
On sourit. Par degrés le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différents,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai pour confidents la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais, de ce pas, quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,

Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision :
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même.
Je connois Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main;
Mais elle m'aime, au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point-d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III.

ARISTE, *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé ;
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(*Il retourne à sa table, et se remet à lire.*)

SCÈNE IV.

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE, *à part.*
(*Haut.*)
Toujours lire ! Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.
Crie encore plus haut.

FINETTE.
Très volontiers. Madame
Votre...

ARISTE.
J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :
Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.
Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.
Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.
Passe.

ARISTE.
Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouir,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monsieur?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours et les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque;
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience, enfin, pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.

Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastere,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soûl.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles:
Sur un point, seulement, qu'elles soient immobiles;
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit défendu;
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande,
Que l'on me défendroit constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! Quel esprit de contradiction!
Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.

Une belle paroît, lui sourit, et l'agace :
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous ; et vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache, ou bien à climussette.

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.
(*Haut.*)
Faisons trève, de grâce, à tout ce badinage.
Je veux, encore un temps, cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentiments
Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments ?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
« C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
« Que cette hydropisie a fait de malheureux !
« Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux ;
« Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
« Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire. »
Et zeste, si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez : serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes ;

Et je serois maudit un jour par mes enfants,
Si j'étois philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais messieurs vos enfants sont encore à venir ;
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi ?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais, je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser ;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.

Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Surtout si ce quelqu'un est d'un séxe qui penche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très juste; et les maîtres prudents
Doivent au poids de l'or payer leurs confidents.
(*Il lui donne de l'argent.*)
Voici pour t'apaiser et t'imposer silence.
(*A part.*)
Mon lot est de souffrir et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesoit:
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète:
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous réponds de moi.
Mais, à propos, vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que madame désire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah! j'y suis, dieu merci!
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires;

Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grâce, empêche-la de venir me troubler ;
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnements les plus démonstratifs ;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, *apercevant sa femme.*

Comment ! c'est vous ?

MÉLITE.

Mon dieu ! d'où vient cette frayeur ?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh non ! vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui : mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer, si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice:
J'exige des égards, et non pas des respects;
Cachez notre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penseroit.... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux;
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il étoit connu, je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse:
Car vous m'aviez promis très solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,

Que, tant que je voudrois qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidents.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir long-temps une affaire secrète.
Jamais, sur ce sujet, je ne vous ai trahi.
Je n'ai, jusqu'à présent, que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinents discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage, caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité,
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être timpanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très raisonnable,
Et, pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez? Eh bien!
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite!

MÉLITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence
Que....

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui : mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin;
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous, ou de moi, lui fera cet aveu.

Je vous laisse un moment rêver à cette affaire.
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII.

ARISTE, *seul.*

ATTENDEZ.... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le marquis.... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour.... Non, elle est trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin que conclure et que déterminer?
Le marquis amoureux! Dans le fond de mon âme
Je suis ravi.... De quoi? Qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé....
Mon honneur!... Qu'on est sot quand on est marié!
Allons voir le marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa foiblesse:
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CÉLIANTE, FINETTE.

(Le théâtre représente une salle.)

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon âme
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux, dès aujourd'hui, le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'État
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence:
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer, s'il étoit amoureux.
Mais, je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez; cependant, si je puis m'y connoître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point;

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour....

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une âme intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'étude mon penchant, et le combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée;
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée.
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison,
Sitôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traitons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc! ma maîtresse
De notre philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heureuse.
Cela vous déplaît-il?

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et pestez bravement;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes.
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(Elle pleure.)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse;
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble.
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.

(*Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCÈNE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, *regardant Céliante quelque temps sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir:
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre....

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

(*Il s'assied dans un coin.*)

CÉLIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CÉLIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage....

CÉLIANTE, *se levant brusquement.*

Ah ! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage !
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur !

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice ?

DAMON.

Mon dieu ! non. Je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là ? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, *le retenant,*

Non, non, je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise,
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment.
Mais je veux, qu'avant tout, votre bouche m'explique,
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier sourire vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais, que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire.... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi?

CÉLIANTE.

Mon dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis.... au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes:
Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats?
Vous riez?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(*Elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;
Mais je sais le moyen de la faire finir.
(*A Céliante.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir:
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects, ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer:
Je le sens, j'en mourrai; mais pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez, quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, *s'attendrissant.*

Damon, Damon!

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien, par pure obéissance;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir!

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrois vous haïr.... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentois!

DAMON.

Quel étrange discours !
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure, à présent, le contraire.

DAMON.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard ?

CÉLIANTE.

Au dernier ; c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon ?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste,
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme ?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :
Il m'inspire souvent de certains mouvements
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

CÉLIANTE.

Des défauts! des défauts! Je ne finirois point,
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense....

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même:
Vous vous railler sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis:
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine:
Chez vous, en grand secret, l'amour-propre domine:
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse:
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.

Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux:
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite?

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais, évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCÈNE III.

CÉLIANTE, *seule.*

TRAÎTRE, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée.
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement:
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à peu près:
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?

Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême.
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien;
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité:
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, et plus on est content;
Bien d'autres que je sais, n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnoît ce soin:
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi, je l'ai manquée? Ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCÈNE V.

ARISTE, *un livre à la main*, MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.*

Ah! monsieur, vous voilà? Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(*Elle crie haut.*)
Votre femme....

ARISTE.

Eh! mon dieu, laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trève, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez....

ARISTE.

D'un mari! C'est fort bien commencé.
De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur!

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle:
Un éclaircissement souvent la renouvelle:
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MÉLITE

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames :
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames;
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon ; ce problème
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus, en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien ! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère ;
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort ;
Car vos vivacités me divertissoient fort :
L'une et l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de grâces...
Allons, ranimez-vous ; êtes-vous déja lasses ?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur !

MÉLITE.

Le joli passe-temps !

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie;
Mais je me raccommode et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-da, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage!
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(*Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.*)

SCÈNE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu, vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile, sans regarder Géronte.*

Ah bon dieu! Quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux.

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu!
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois; votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement :
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste ;
Vous jouissez encor d'une santé robuste ;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfants, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime ;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais....

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne;
Et fort innocemment.... je leur disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais....

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon oncle, excusez la surprise....

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous:
Nous parlerons à fond, quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII.

ARISTE, *seul.*

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir....

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle....

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui. Le bon marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connoissez.

ARISTE, *d'un ris forcé.*

(*A part.*) (*A Finette.*)

Oui, oui. J'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant.... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX.

ARISTE, *seul.*

MA situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret....

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrois dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! et vous brusquer tout net!
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non ; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philsophie est un grand avantage !
Personne, mieux que vous, n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille ; auroit-il découvert mon secret ?
(*Au marquis.*)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ! En leur faveur voulez-vous vous dédire ?

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre garçon, seriez-vous marié ?
Il court de certains bruits.... Mais je ne puis les croire ;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous ? Quelle est votre pensée ?
Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je....

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,

Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe, et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire :
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(*A part.*)

Ils auroient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus ?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit ; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *d'un air embarrassé.*

(*A part.*)

Eh ! mais... Comme on voudra. Quel horrible tourment !

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir.... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier;
De choisir un parti ma famille me presse;
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet évènement....
Trève donc d'arguments. La chose est résolue;
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? moi, vous appuyer?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE, *d'un ton en colère.*

Vous avez très mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux ?
Mélite à vos conseils me paroît si soumise....

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh ! non ; je vous promets ce point.

SCÈNE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire :
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE, *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornements superflus.

MÉLITE, *au marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire....

(*Mélite, pendant que le marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, et il lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire....

(*Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens:
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.
(*Il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli personnage:

MÉLITE, *au marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Contraignez-vous, de grâce.
(*Haut.*)
Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son âme,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme:
Auquel cas, entre nous, vous auriez très grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre :
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressements l'obligeoient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances.
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah ! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très ridiculement :)
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement, à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée:
Et quand mille serments l'eurent persuadée....
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:
« Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée:
« Mais ma sœur plus aimable, et plus belle que moi,
« Sans doute recevroit vos vœux et votre foi.
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre:
« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance,
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur.
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre:
Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, *au marquis.*

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!.... Mais j'ai tout dit: imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.

Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite; et si quelqu'un possède
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède,
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main :
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre :
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas; il aura seul ma confiance entière.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrois, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste et sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières:
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *seul.*

Je suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.

Une femme constante est un monstre nouveau
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
Ne puis-je ?... Ah ! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien ! offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*

Voici ce fier marquis : je ne puis le souffrir ;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très heureux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, DAMON, *qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déja depuis long-temps (je l'avoue à regret)
Mon cœur vous rend, madame, un hommage secret.

CÉLIANTE, *à part.*

(*Au marquis.*)

Oh ! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis long-temps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris ?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, marquis, de tant d'indifférence,
Que, lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois ?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire ?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah ! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh ! de grâce, marquis, finissez ce langage ;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.

(*A part.*)

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse ;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse.
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule !

CÉLIANTE, *à part.*

Oh ! qu'un amant novice est fade et ridicule !

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions ?

CÉLIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jetant tout d'un coup entre deux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres ;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.
(*A Damon.*)
Vous avez entendu ?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura, c'est ce que je désire ;
Peut-être le dépit produira son effet.
(*A Damon.*)
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur?

CÉLIANTE, *au marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.
Rien n'est plus naturel que votre changement :
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerois.

LE MARQUIS, *à Céliante.*

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur qui de mes feux n'avoit pu se défendre :
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

[illegible] vous importe?
[illegible] de la sorte?
[illegible] en souviens bien,
[illegible] n'en faites rien.
[illegible] osez me surprendre;
[illegible] faire comprendre
[illegible] d'un amour en courroux,
[illegible] de n'être point jaloux?

DAMON.

[illegible], je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colere.*

DAMON.

[illegible] le marquis jure qu'il vous adore,
[illegible] à coup sûr. Quand vous juriez ici
[illegible] à ses yeux, vous le trompiez aussi.
[illegible] être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

[illegible] vous tout cela, je vous prie?
[illegible] donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

[illegible] : mais le marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison!

CELIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore.
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez, sur ce sujet, interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimeroit seulement par dépit?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre?
Est-ce son sentiment, seroit-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on, quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi, pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage;
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours....
(*Damon lui baise la main.*)
Ah! traître, malgré moi, tu triomphes toujours.

SCÈNE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite.*

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande :
Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, et muette, et tranquille?

ARISTE.

Si! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

Quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'injures propres,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CÉLIANTE.

Et quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon? Ce trait-là me paroît singulier.

MÉLITE.

Et de plus....

CÉLIANTE.

Écoutons; cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Or çà, mon cher neveu! me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.
(*A Céliante.*)
Ah, ah! je vous croyois déja bien loin, madame.

ARISTE, *à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, *à Mélite.*

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étoient toutes deux de Bretagne;
Et, qu'étant sur le point d'aller à la campagne....

DAMON, *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plus tôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, *à Géronte.*

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.
(*A Ariste.*)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par-là?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois....

SCÈNE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

Un monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? Quoi! mon père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, *à part.*

Ciel!

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère?
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne!
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*

Ah! mon fils, quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Eh bien! que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense.
(*A Ariste.*)
Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, *à Géronte.*

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon père;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frère et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse; et, puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;

Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours. Le fils, depuis dix ans,

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai soppé qui j'étois, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par-là votre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, et vous rend la noblesse.
Mais, qui lui faites-vous épouser ?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir ; car c'étoit une dame
D'un très illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune ; et vous savez....

GÉRONTE.

J'enrage.
Ventrebleu ! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge....

LISIMON.

Sottise ! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE, *seul.*

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvements. Auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon âme est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais. Je ne sais où je suis.

SCÈNE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous a[illegible]

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous [illegible]

ARISTE.

J'étois indisposé.

J'ai bien vu [illegible]

Quelqu'important sujet vous gêne et vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je;
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
[illegible] plaisir pour moi
[illegible]nd je vous voi!

[illegible]tte tristesse?
[illegible] vous oppresse.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE, *seul.*

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvements. Auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon âme est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais. Je ne sais où je suis.

SCÈNE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.

Quelqu'important sujet vous gêne et vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je;
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi!

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et, de plus, votre ami?

Oui, votre ami, mon fils, m'y a bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connaître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont depuis si long-temps prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre âme généreuse:
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis aussi prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(*A part.*)
Quel mariage? O ciel! sauroit-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu, sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelqu'autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelqu'engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige,
Mais, n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!
Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment! vous êtes marié?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père :
Mais pourquoi, jusqu'ici, m'en avoir fait mystère?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer; ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? Est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très bon mariage.

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédients

Pour amuser votre oncle et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc (et j'appuierai la chose)
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère, agissons de concert.

SCÈNE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre!
(*A Ariste.*) (*A Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre;
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier?

ARISTE.

Je suis excusable;
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a fort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon déshérité.

ARISTE.

Mais, différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parents d'un marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes:
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu ! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un fou dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements :
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles ;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité ;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur ;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,

Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non : mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître :
Il est donc philosophe, ainsi que je disois ;
Et voilà la raison sur quoi je me fondois
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or le sage....

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin....

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Surtout lorque l'on marque autant de répugnance....

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie....

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

CÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse:
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme, alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?

Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,
C'est le public; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre; elle est belle, elle est sage;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret:
J'appréhende, surtout, un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon âme.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins que je ne me déclare,
Qu'après que ce marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire:
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer, ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A suivre votre plan : et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma belle-sœur.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite;
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux:
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut, sur moi, donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirants,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi, mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre marquis, c'est chose très constante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante.

Étant homme de cour, et parfait connoisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincère!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant.*

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! Votre oncle et votre père
Veulent vous marier, est-il temps de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas ;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi ! sans vous expliquer sur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher ! Comment ? Que pourrai-je lui dire ?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer ;
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien ! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous reillera !
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque temps.*

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
(*Regardant Mélite.*)
L'une baisse les yeux, et paroît interdite.
(*Regardant Céliante.*)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.
Finette sous ses doigts soutit malignement;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien?
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
(*A Mélite.*)
Pour la dernière fois, écoutez-moi, madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire.
Et, si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens prochent la victoire,
Mon cher petit marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'INCARTADE est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,

Afin que les rieurs se dépêchent de rire;
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson;
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique;
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez.... le.... de prendre femme un jour;
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

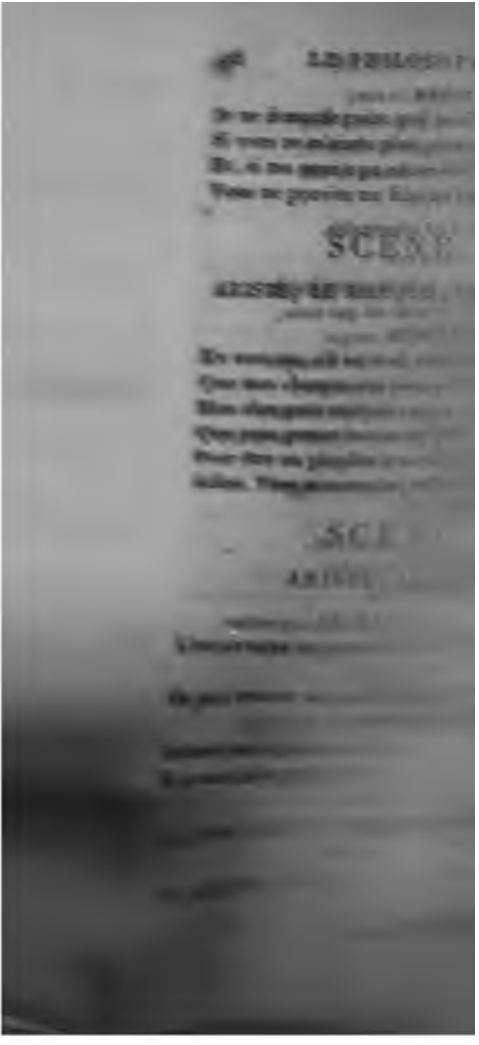
Ah! très sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre:
Mais ce n'est encor rien; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.
J'épouse cet enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien, cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?



ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange !
...ncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

...laissé en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

...cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

...exagérez un peu trop son mérite ;
...je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

...pçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
...jamais ne peut être oubliée ;
...renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

...

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

...MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

...i, c'est un point dont je ne puis douter :
...découvrir cette affaire secrète
...de Mélite, et même par Finette ;
...qu'elles avoient choisis pour confidents
...fié le fait depuis quelques instants.
...même le nom du mari de Mélite ;
...son esprit, son bon cœur, son mérite ;
...philosophe, mais bizarre, singulier ;
...a'avoir enfin osé se marier,

LE MARQUIS.

Eh! mais.... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh non! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!
La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté.

LE MARQUIS

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange !
Et si votre oncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos ; et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite ;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée !

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter ;
On a su découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, et même par Finette ;
Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidents
M'ont confié le fait depuis quelques instants.
On sait même le nom du mari de Mélite ;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite ;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier ;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,

Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.
(Il rit.)
Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux; j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.
(Il sort en riant.)

SCENE X.

ARISTE, *seul.*

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir? et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté:
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain.
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit nourri de la sagesse antique,
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,

Non contents de la vaincre, en faisoient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits
Immobiles rochers, ils défioient l'orage;
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! comment me calmer au fort de ma disgrâce?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas;
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc, quand la cour et la ville?...

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?
Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon! jeux d'esprit et pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez et me montrer au doigt;

Je n'y pourrois survivre; une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En depit d'elle-même il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente.
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Holà! quelqu'un!

SCENE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur!

ARISTE.

Va-t'en voir si madame
Est de retour.

PICARD *s'en va et revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

en grattant l'oreille.

Oh! je ne suis pas sot :
Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t'en.

SCÈNE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite ?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas;
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un vœu solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance :
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causoit son erreur;
Grâce à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parents arrivé de Lyon.

Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite,
Pour rendre témoignage.

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite.
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien? que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grâce, allez trouver mon père;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV.

ARISTE, MÉLITE, CRÉTIANTE, FINETTE.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous vois?

ARISTE, *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(*A Mélite.*)
Ma femme, désormais, vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète;
Et, grâces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse!

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi:
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah! cessez de railler, de grâce, et dites-nous...

ARISTE.

Eh bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme,

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi: soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le lieu. Je renonce à la ville;

Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITE.

(*A Ariste.*)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

SCÈNE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortant de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu des parents,
Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.

Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne.
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien;
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel! protège-nous, j'implore ta justice.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, DAMON, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'ÉTAT où je les vois me fait compassion.
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh ! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur !

DAMON.

Quoi ! cela vous étonne ?

CÉLIANTE.

Pourquoi non ? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits ?

DAMON.

Quels tours ?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc ?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment :
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentiments sont différents des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi ! vous croyez encor que je vous aime, moi ?

DAMON.

La question me charme ! Eh ! parbleu, je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah ! quelle vision ! Moi, Finette, je l'aime ?
Est-il vrai ?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre âme ;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme ! Ah ! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela ?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure ?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise, plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence !
Qui ? moi, j'épouserois un homme sans naissance !

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant ?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant;
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire:
L'en croirez-vous?

CELIANTE.

Eh! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste.
Nous songerons à nous, quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe! ô le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions?
Ah! vraiment, l'imbécile en a fait une belle!

LISIMON.

Eh! mon frère!

FINETTE, *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite;
Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher....

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais....

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon dieu, laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou, plutôt, la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu, quelle commère!

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier.
(*A Géronte.*)
Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance.
Oh bien! tenez de moi, pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devoit, tout d'abord, désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère,
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant, vous aurez ma réponse.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurois été, peut-être, aussi sot que mon frère:
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils, que vous croyiez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, *à Lisimon.*

Même, en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter son ministère:

Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui parbleu! nous en avons des preuves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très emportée, encor plus imprudente;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net,
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très sensible outrage;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, *à Damon.*

Se peut-il que Mélite?...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Eh bien! vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, *apercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

MÉLITE, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, madame,
Que mon oncle et mon père, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère....

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen ? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai ?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage ?
Si j'étois votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable ? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire,
Qu'après m'avoir promis, et juré mille fois,
Que son père, avec joie, approuveroit son choix.
(*A Lisimon.*)
C'est à vous (je le vois) qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon âme.
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois ; et son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.

Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux :
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur ;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri.*

Qui pourroit résister à sa voix de sirène ?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parents du marquis du Lauret,
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses :
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(*A Ariste.*)
Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
(*A Géronte.*)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
Un jour, je serai riche au-delà de mes vœux :
Mais quand je serois né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulois vous punir;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, *à Céliante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, *à Céliante.*

Vous résistez en vain, Damon a su vous plaire :
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachoit son rang ; mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, *à Céliante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint ; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion !

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds ;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 18 janvier 1732.

PERSONNAGES.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet-de-chambre du comte.
LAFLEUR, laquais du comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres Laquais du comte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PASQUIN.

LISETTE ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah ! ma foi, la voici.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MON cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;
Mais pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre;
Rien ne pouvoit calmer mes désirs excités :
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le comte votre maître est froid et sérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-temps compter sur sa tendresse;
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts, sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur:
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non, point capricieuse.
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai dû penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse:
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très court sur le premier chapitre;
Très long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière est un titre réel:
Et son air de grandeur est un air naturel;
Il est, certainement, d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France

Convient de sa valeur, et brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Lafleur? Que fait monsieur le comte?

LAFLEUR.

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal :
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LAFLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LAFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LAFLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de monsieur notre maître.

On n'ose lui parler sans le mettre en courroux.
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN

Tu me surprends, Lafleur; je te croyois plus sage.
Servir monsieur le comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LAFLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LAFLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte!
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse....
Qui vouloit qu'on parlât, et qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour à tour
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LAFLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon,
Avec monsieur le comte on ne dit oui, ni non.

Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh ! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher ; cela me pousse à bout,
Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout :
Le silence me tue ; et.... Vous riez ?

LISETTE.

Achève.

LAFLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté !

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence ;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence :
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle ; et c'est là sa folie.

LAFLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages ;
Il me nourrissoit mal, me payoit mal mes gages ;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissoit aller presque aussi nu qu'un ver :
Mais je l'aimois. Pourquoi ? C'est qu'il me faisoit rire,
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.

Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le comte, au diantre si je l'aime.
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Écossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler françois:
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera;
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même, il prend l'air important:
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce;
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal,
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité,
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits:
Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, dieu merci:
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire;
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, et de son régiment:
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement;
C'est par-là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,

Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable:
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son cōngé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point....

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et plein d'impatience
De te revoir, j'accours.... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur

LISIMON.

Je suis très disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage en ses façons discrètes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu!
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu,
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille?
Le monarque absolu d'elle et de mes enfants?
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre,
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartements se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCÈNE VI

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu-merci,
Nous sommes tête à tête; et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse:
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi;
Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique;

Habits, ajustements, rien ne te manquera;
Et sur tous tes désirs mon cœur te prévendra.
M'entends-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, monsieur, s'il vous plaît:
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;

Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE.

Oui, monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCÈNE VII.

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade?

LISIMON.

Non; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE.

Qui, moi?
On crioit au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.
Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin.
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur; sortez vite; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(*A Valère.*)

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera : mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi.

(*En sortant.*)

Traître, tu le paieras.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur,

S'il pouvoit s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parents sont puissants; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout, et mon âme ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parents.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement....

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hasard....

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur.
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais....

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel ! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent ;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui ?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs ;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tient-on parole
Par de justes égards ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez! Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure :
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter; mais, dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez!

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche; il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Eh! mon dieu! qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais bien loin de me rendre
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parents n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;

Et pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence;
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!
Ah! je ne vous crois point; si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non, j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre,
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre;
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus; c'est là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE, *seule.*

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon-homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue:
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'AVOIS beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh, oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenants.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire,

Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je crois;
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon-homme m'a dit... Vous allez vous moquer?

VALÈRE.

Eh non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect:
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort:
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et de quelques parents que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit,
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure;
Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très juste idée,
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(Il se met à genoux.)

LISETTE.

Valère, levez-vous, vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déja je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains.
On me défend surtout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien! je me tairai.

Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *courant au-devant d'elle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi?

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle?

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non, quand vous saurez...

LISETTE, *bas, à Valère.*

Allez-vous-en.

VALÈRE *sort et revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car mademoiselle,
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.
(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague;
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!
C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

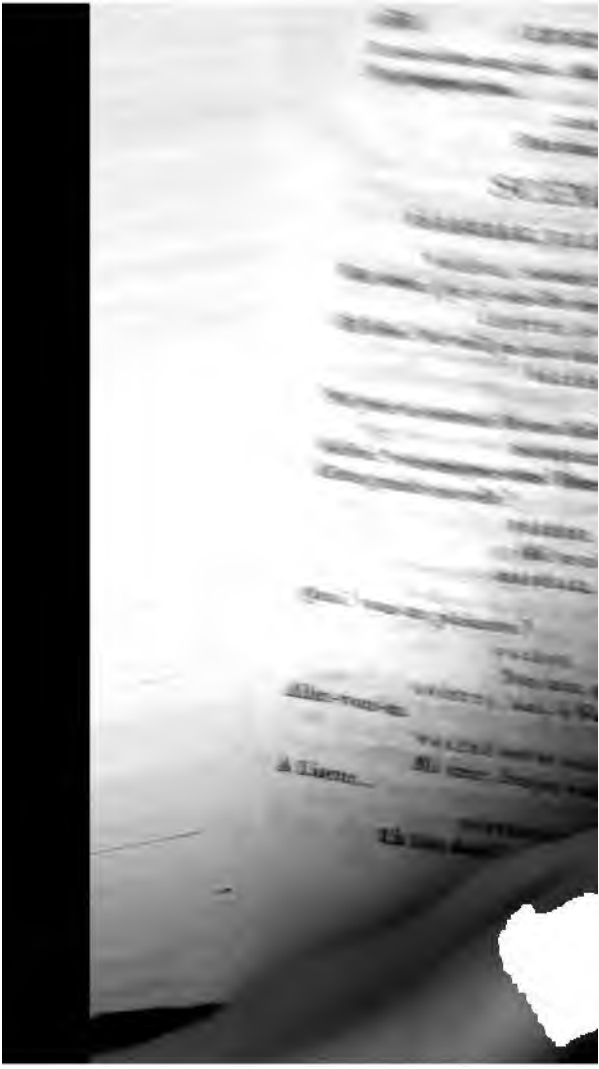
Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine;
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, seroit-ce un crime?

ISABELLE.

Non.
Mais....



VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car mademoiselle,
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague;
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!
C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

[illegible] devine;

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais bon, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui sans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois sa droiture et sa sincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah! ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais je lui réponds.... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir;
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve!

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le comte est sûrement d'une aimable figure;
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure:
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter, se fait aimer long-temps.
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui, moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.
Si le comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur : que ce soit votre oracle;
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences;
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

MADAME,... je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *à Isabelle*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah! madame... De grâce,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur....

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE, *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne
(*A Lisette.*)
L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siège.*

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous?
O ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(*A Isabelle.*)
A vous permis, monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *à Lisette.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Eh bien! interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Vous-même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, monsieur?

LISETTE, *à part.*

Matière intéressante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déja finie?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(*A part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désapprouvez-vous? Les vers, ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchants vers;
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.
(*A Isabelle.*)
Mais vous êtes distraite, et paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(*Il met ses gants avec précipitation.*)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame?

ISABELLE.

Ah! monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grâce.

PHILINTE, *à Lisette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.
(*Philinte lui donne la main et la reconduit.*)

SCÈNE VI.

PHILINTE, *seul.*

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.

Que je suis malheureux ! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisants !
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS, *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.

CETTE lettre, monsieur, s'adresse à vous, je crois ?

PHILINTE, *lit.*

Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi ;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

(*A part.*)

Ah ! monsieur ! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

HOLA ! quelqu'un des gens du comte de Tufière !

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin ?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus ; ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeler monsieur,
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, *d'un ton important.*

Trève de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte, votre maître, un petit mot de lettre ?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part ?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point ;
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE IX.

PASQUIN, *seul.*

Ce marousle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi-bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, LAFLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux, Pasquin est un peu plus avancé.*

L'IMPERTINENT!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur....

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur....

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez. Serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table; deux autres un fauteuil: le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,

Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu....

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends.

(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LAFLEUR, *au comte.*

Monsieur....

LE COMTE.

Comment?

LAFLEUR.

Oserois-je vous dire....

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à Lafleur.*

Je te l'avois prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivoit.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnoit du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet;
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(*Il déchire la lettre.*)
Ote-moi cette table. Eh bien! que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais....

LE COMTE.

Oh! trève de discours.

PASQUIN *lit.*

« Celui qui vous écrit....

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

« Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
« Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule,
« Que par vos procédés, dont il est en courroux,
« Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi....

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais....

LE COMTE.

Vous ne manquez pas? Ah! vraiment, je le croi.
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant,

[illegible]

[illegible] impertinent...

LE COMTE, [illegible] soufflet à Pasquin.

[illegible]

PASQUIN.

[illegible] est impayable !

[illegible] responsable ?

[illegible]

[illegible]

LE COMTE.

[illegible]

PASQUIN.

[illegible] me maltraitez

[illegible] Si jamais [illegible]

[illegible]

LE COMTE, [illegible]

[illegible] que je vous dise

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE COMTE.

[illegible]

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

[illegible]

[illegible] soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE, *seul.*

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.
(*Il lit.*)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
« Emprunte une main étrangère;
(*Haut.*)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom,
« Que pour donner le temps à votre âme trop fière
« De se prêter à la seule raison;
« Et lui-même, ce soir, il viendra, sans façon,
« Vous demander si votre humeur altière
« Aura baissé de quelque ton. »
(*Il jette le billet.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense....

SCÈNE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

« Apprenez que chacun s'irrite
« De votre orgueil impertinent....

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités.

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai....

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur....

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*A part.*)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE, *seul.*

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.
(*Il lit.*)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
« Emprunte une main étrangère;
(*Haut.*)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom,
« Que pour donner le temps à votre âme trop fière
« De se prêter à la seule raison;
« Et lui-même, ce soir, il viendra, sans façon,
« Vous demander si votre humeur altière
« Aura baissé de quelque ton. »
(*Il jette le billet.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense....

SCÈNE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais....

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cents, et j'en suis très certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe,
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais....

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour.
J'ai parlé; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah! monsieur, vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit....

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où règne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

(*Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil....

LE COMTE, *à Pasquin qui présente un siège.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon,
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière:
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV.

PASQUIN, *seul.*

VOILA mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confidence.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre;
Sa fille étoit ravie, et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme, il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.

[illegible]

[illegible]

[illegible] mes progrès.

[illegible]

[illegible] empoisonné le beau-père,

LE COMTE.

[illegible]

BASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

Que m

Et je

Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité :
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si long-temps notre noblesse antique;
Et leur persuader que par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de monsieur votre père,
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés, et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenoit l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion....

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue,
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue :
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance,
Que ma fortune au moins égale ma naissance ;
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen ;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit !
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi ;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient, sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh ! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous ; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,

Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main, mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très discrète...

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels sont nos sentiments,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(Il veut sortir.)

J'en serai très flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela seroit plaisant.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.

J'avois imaginé que mon rang, ma naissance
Méritoient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui, nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah! mon dieu! point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime en sont les fondements.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non, mais, à dire vrai, c'est un homme estimable;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer.
Et riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.

Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très sagement; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tel que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, monsieur, vous connoissiez mon nom
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes,
Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très bien fait à vous. L'orgueil....

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur,
Et je....

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne.
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas: mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence

Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand, qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez:

Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi; mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs

Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop;
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paroissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentiments qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre sur moi.
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.

Très obligé, monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
(*En faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami; vous le savez, je pense:

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré.... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah! monsieur, point du tout, je me connois; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère;
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion, mais très distinctement.
La nature envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très rétif, et très opiniâtre;
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine:
Et jamais la hauteur ne pourra la domter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur....
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire;
Vous vous méconnoissez: mais il faut vous complaire.

L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trève de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.
(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil vacarme?
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérents :
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela,
Que madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas ? j'ai donné ma parole.
Si pour me chicaner madame est assez folle,
Madame, sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

QUELLE obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerois si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh ! la, la, patience.

LE COMTE.

C'est un petit mónsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet
Qui fait le bel-esprit, et n'a que du caquet.
Oh ! la méchante femme ! avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
De sang-froid. Tout à l'heure, en termes éloquents,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquants,
Devant ma fille même elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois résigné
A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé;
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourroit aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et par cérémonie
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles.
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment diable! ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger.

LISIMON.

Oh! trève à votre humeur fière;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,

C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure;
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différents côtés du théâtre; Pasquin le premier, et marchant fort vite.)

LISETTE.

Quoi! sans me regarder, doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon! je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui; sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.

Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

(A part.)

Si je l'ai vu? cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! bon dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela:
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...,

Qui formant un vallon dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zone...
Par trois angles saillants forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte,
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus,
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut:
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,

Le comte est grand seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très constants,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bon-homme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrète,
Je ferois tort au comte; et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah! vous voilà, monsieur? vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que demoiselle, ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(*Voyant Lycandre.*)

Par quel motif ?.... Et quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens ?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LICANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière ?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le comte est si présomptueux,

Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne ;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah ! que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible,
Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe ; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Quel bon cœur d'un côté !
De l'autre quel excès d'insensibilité !
O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux moments?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassements?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher; et loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent:
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon père.

Heureuse, si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon âme attendrie.
Vous aimez votre père; il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux;
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil.... L'orgueil de votre mère
Par son faste, les biens se sont évanouis:
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Eh comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse; et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instants.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger; il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi; mais sans autre secours

Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parents du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne : et pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avois au couvent, et qui m'étoit si chère?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre père;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.

Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?. ..

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissants à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père caché depuis près de deux ans
Attendoit les effets de ces secours puissants.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie,
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon âme est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère? Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez,
Ma fille, quelqu'un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV.

LYCANDRE, PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler. Qui? vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience!
Un homme très choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(*A Lycandre.*)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais si je suis si fier, je suis très excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrègent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre;
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encore.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi,
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez?...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN *va et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V.

LYCANDRE, *seul.*

PAR les airs du valet on peut juger du maître.
Ah ! du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer...

SCÈNE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

QUEL est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah ! c'est mon père !

LYCANDRE.

L'accueil est très touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc, le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse !

LE COMTE.

(*A Pasquin.*)
Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous ?
Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCÈNE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère;
Voilà votre motif : et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence; il se sent au supplice
De sa confusion votre cœur est complice;
Et tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devroient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.

C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un père misérable
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui ? moi, je vous méprise ? Osez-vous le penser ?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? Prouvez-le moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis,
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnoître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille ?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt :
Vous les exposerez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence ?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,

Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Réchauffé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.
(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:
(*Il se jette aux pieds de Lycandre.*)
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié ! je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au comte.*

SERVITEUR.

Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne;
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés....

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage :
Que votre unique objet soit votre mariage ;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est.... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encore....

LISIMON.

Eh bien ?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître, et de punir mon fils ;

Et mon juste dépit lui prépare une scène,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grâce; et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir!

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au comte.*

Quoi? faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression.

LE COMTE, *d'un air un peu fier, à Lycandre.*

Mais, monsieur....

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*

Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dir
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre !

Il va se découvrir.

LISIMON, *au comte.*

Ce vieillard est bien vert,

Ce me semble.

LE COMTE, *à Lisimon.*

(A Lycandre.)

Il est vrai. Votre discours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *au comte.*

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d'un air soumis,

Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au comte.*

Soumis ; vous entendez ?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.

(A part.)

Ciel !

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille ?

Bon-homme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort ;

Et s'il ne s'y rend pas, il aura très grand tort.

Vous lui donnez, monsieur, une leçon très sage.

Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.

Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON, *au comte.*

(A Lycandre.)

Un moment. A quoi vont les revenus du comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, *à Lycandre.*

Dites-lui....

LYCANDRE, *au comte, bas.*

Je ne veux point mentir.

(A Lisimon.)

Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir:
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
Adieu.

SCÈNE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela? Hem?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trève de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez : mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là,
Prier! solliciter! Je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour:
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X.

LE COMTE, *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah! maudite fortune, à quoi me réduis-tu?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh ça, mademoiselle, expliquons-nous un peu;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres désirs paroît moins opposée;
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant:
Mais loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le comte pour époux;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;
Il vous a demandée, et cette âme si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,

Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon père, avec ardeur, sollicitoit pour lui;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste évènement?

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience,
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.

Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Le comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son âme.
Il est fier à présent; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCÈNE II.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, *à Valère.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement:
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à Isabelle.*

Ça, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention:
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?

Pensez-vous que le comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc? j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus)
Et mes enfants rendront mes travaux superflus?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile?
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en père de famille.
Courage! Disposez enfin de votre fille:
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi! Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle:
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(A part.)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrète.
(A Valère.)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(A Valère, qui veut sortir.)
Ah ! bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre? Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assieds-toi, monsieur Josse; et nous, prenons séance.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

(Ils sont tous assis, excepté Lisette.)

M. JOSSE, *vis à vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

PARDEVANT...

LISIMON, *à Isabelle qui parle à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les conseillers du roi,
Notaires soussignés, furent présents...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici. Laissez cette fille; et pour cause.

M. JOSSE, *au comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(Il dicte.)

Écrivez donc. Très haut et très puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnements, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis...

M. JOSSE.

Oh! quelle kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(*Il répète*)
Philogènes, Louis... Après?

LE COMTE, *dictant.*

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur Mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. Baron
De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père;
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat.
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*A Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant.*

Comment tout? seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très gros caractère.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

Je ne saurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*Il lit.*)
A vous présentement, monsieur. Messire Antoine
Lisimon...

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! c'est là votre nom ?
Antoine ! Est-il possible ?

LISIMON.

Eh ! parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi ? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc ? Vous n'avez aucune seigneurie ?

LISIMON.

Ah ! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus ?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois ? L'argent est-il un titre ?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens ; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse....

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(*A Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre :
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous? Parbleu, c'est monsieur l'intendant.

LYCANDRE, *au comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE et ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, *à Lisimon.*

L'état où je parois, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.
(*Au comte.*)
Je la lui réservois. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.

ISABELLE, *à Lisette.*

Vous voilà toute en pleurs,
Lisette?

LISETTE, *à Isabelle.*

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.

Eh bien! vous le voulez? Rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.
Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(Il se met aux genoux de Lycandre.)

Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE *relève le comte, et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé:
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous, il rend un père,
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? Juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;

Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance,
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux....

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre.

LYCANDRE, *au comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille.
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point, sans se trouver marquis.
(*Au comte.*)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au comte.*

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir; que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentiments feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre:
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

FIN DU GLORIEUX.

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 23 mars 1753.

PERSONNAGES.

LE BARON, père de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
CLÉON, amant de Julie, et dissipateur.
LE MARQUIS, fils du Baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON, aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, } amies de Cléon.
FINETTE, femme de chambre de Julie.
Plusieurs convives de Cléon.

La scène est à Paris, dans la maison de Cléon.

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNÊTE FRIPONNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Bonjour, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long-temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure, au moins, il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la manière
De dépenser, dans peu, la somme toute entière.
Cet argent-là lui pèse; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh bien! qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille; il me faut un mari: cette somme
Pourroit, entre mes mains, tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi! Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a point d'appas.
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue son bien sans raison ni mesure.

Très souvent le caprice excite ses bienfaits;
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets:
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
Ici pour le flatter, font de communs efforts,
Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

LISETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manège?
Tu ne profites pas de l'ample privilège
Que Cléon t'a donné, depuis un si long temps,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentiments,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides,
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides?
Morbleu! si ma maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencements je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner, pour en manger sa part.

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure, au moins, il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la manière
De dépenser, dans peu, la somme toute entière.
Cet argent-là lui pèse; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh bien! qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille; il me faut un mari: cette somme
Pourroit, entre mes mains, tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi! Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a point d'appas.
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue son bien sans raison ni mesure.

Très souvent le caprice excite ses bienfaits;
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets:
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
Ici pour le flatter, font de communs efforts,
Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manège?
Tu ne profites pas de l'ample privilège
Que Cléon t'a donné, depuis un si long temps,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentiments,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides,
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides?
Morbleu! si ma maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencements je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner, pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidèle valet est-ce donc là l'office ?

PASQUIN.

Eh ! morbleu ! que chacun se rende ici justice.
Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux ?
Cléon, de jour en jour, en est plus amoureux ;
Il prétend l'épouser, et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ses biens la dissipation ?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh ! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une princesse.
De même que Julie ardente à nous piller....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh ! pour moi, je ne fais encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce monsieur le comte
Qui gouverne Cléon et s'en est emparé.
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon maître et règle sa dépense :
Son pouvoir est sans borne ; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais : je veux, dès aujourd'hui,
En faire usage.... Adieu ; car voici ma maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelques mots de tendresse;
On m'en ôte le temps, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte; et nous pourrons renouer l'entretien.

SCÈNE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Eh bien! qu'a dit Cléon du dessein de mon père?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon père me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre père a raison... Mais il devroit attendre;
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien:
Nous romprons avec lui, quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois sa ruine est complète.
Voudriez-vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Tu sais que Cléon m'aime et que j'aime Cléon;
Mais à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je, sans vous fâcher, vous parler franchement?
Cléon vous aime peu, vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincère,
S'il étoit animé du désir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités?
Et lui vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses,
Vous ruinez sa bourse; il promène ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé;
Mais je sens que mon cœur m'en est point alarmé.
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclats,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime:
Et c'est par-là surtout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce dérèglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui, mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême
Qu'en le livrant encor quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins, commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques!
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi, tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet?
D'un si noble dessein faites-moi confidente:
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte son secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête;
Et je vais commencer par un coup de ma tête...
Si nous pouvions gagner le comte du Guéret!...
Heureusement je sais qu'il vous aime en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine;
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon...

FINETTE, *l'interrompant.*

N'en faites rien.
Il trahit son ami; c'est un fripon. N'importe:
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux...

FURIE, *l'interrompant à son tour.*

Je vous laisse qu'il faut te le permettre.
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi;
Que je mourrois plutôt...

FINETTE, *l'interrompant encore.*

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre...
Le comte vient... Je vais entamer le premier.
Sortez vite.

SCÈNE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable;
J'en fais gloire... Il me voit.

LE COMTE, *à part.*

L'instant est favorable,
Tâchons de la gagner... Finette, vous rêvez?

FINETTE, *feignant de ne l'avoir pas vu.*

Ah! ah! c'est vous, monsieur? Je songeois...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne seroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvements du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur

Depuis un certain temps, et je gage ma tête
Que quelque aimable objet est votre conquête.

Ma foi! tu gagnerois; car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent, heureux?
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate maîtresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse;
Et vous vous exposez à soupirer long-temps.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constants;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien... Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, et d'un rang qui se fait respecter:
A de moindres appas on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est vraiment en vain qu'il presse et sollicite.

LE COMTE.

Tu me charmes, Finette! et si j'ai ton secours,
J'espère te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là, parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie,
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh bien! il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiète,
C'est que, si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon! cela ne fait rien.
Cléon est un ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, (jugez de ma simplicité)
Que l'on devoit rougir de la duplicité;
Que trahir son ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'assuroit plus de gloire et d'estime
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée!

FINETTE.

Oui?

LE COMTE.

Cela fait pitié.
On suivoit autrefois cette fade méthode;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode.
Les hommes sont unis par le seul intérêt:
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît;
Et de là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules...
Çà, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante maîtresse; et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible...
Mais, comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon;
Je veux dire, monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon!
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon:
Secondez mon adresse; et ma reconnoissance
Ne fera pas long-temps languir votre espérance.

SCÈNE IV.

CLÉON, PASQUIN, LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *bas, au comte.*

Il vient; souvenez-vous...

LE COMTE, *l'interrompant, bas.*

Je suis homme réel.

SCÈNE V.

CLÉON, LE COMTE, PASQUIN.

CLÉON, *à Pasquin, qui le suit.*

Qu'on dise de ma part à mon maître d'hôtel
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte,
Que cela déshonore un homme de ma sorte,
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, *à Pasquin.*

Parlez-lui très sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, *à Pasquin.*

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?....
On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLÉON, *à Pasquin.*

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Rien n'est si bas, si vil qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLÉON, *à Pasquin.*

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux!

PASQUIN, *à Cléon.*

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part;
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard.
A tous venans, beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident tour à tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chacun ici, monsieur, travaille en conscience.

CLÉON, *prenant du tabac.*

Cela me fait plaisir.... mais je vois cependant;
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est monsieur l'intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent.
Il crie à tous moments. Ses lamentations
Nous causent jour et nuit des indigestions:
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, *au comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du temps; car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge, avant que de passer la porte.

C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer.
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter ; je hais la moindre affaire.
Pour vaquer au plaisir je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien ;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense !
Oh ! parbleu ! nous verrons !

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe ?.... Mon carrosse
Est-il prêt ?

PASQUIN.

Oui, monsieur.... Mais plusieurs créanciers,
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, *en colère.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience ?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enivrer. Je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner.
Ils me cherchent partout, partout je les évite.

PASQUIN, *à part.*

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.

CLÉON.

Va-t'en.

SCÈNE VI.

FINETTE, CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, *à Finette.*

C'est toi, Finette?

FINETTE, *d'un air triste.*

Eh! vraiment, oui, c'est moi.

CLÉON, *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE, *les yeux baissés.*

Rien, monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je crois?

FINETTE, *poussant un gros soupir.*

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, monsieur, pour ma pauvre maîtresse....
Elle est au désespoir.

CLÉON.

Eh! par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non....
Cela m'est défendu.

CLÉON, *d'un air fâché.*

Quoi! pour moi du mystère?
Cela me pique, au moins!

FINETTE.

Je n'y saurois que faire;
Mais on me chasseroit.

CLÉON, *lui présentant une bague.*

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, *prenant la bague.*

Vous me perdez, monsieur.

CLÉON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence!
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance!....

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi....

FINETTE, *en pleurant.*

Depuis peu.....
Ma maîtresse a perdu.... vingt mille écus au jeu....

CLÉON.

Vingt mille écus?

FINETTE, *en sanglottant.*

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE, *à Finette.*

Quoi! faut-il, pour un rien, s'affliger de la sorte?

FINETTE, *pleurant.*

Mais elle doit ce rien, et voudroit l'acquitter.
Tous ses fonds sont placés; il faut bien emprunter...
On la presse... D'ailleurs, elle craint que son père
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire...
(A Cléon.)
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin...
« Peux-tu (m'a-t-elle dit) me parler de la sorte?
« Ote-toi de mes yeux.»... Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi! raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie:
« Madame, (ai-je ajouté) je viens d'être avertie
« Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus:
« Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
« Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme?
« Non, madame, il vous aime; il est si galant homme,
« Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
« Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
« Vous connoissez son cœur généreux, magnifique? »

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué?

FINETTE, *d'un air mystérieux.*

Rien... je suis politique,
Et je juge par-là qu'en cette occasion
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta maîtresse,
Elle refusera.

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, *au comte.*

Qu'en dites-vous?

LE COMTE, *affectant un air indifférent.*

Eh! mais... qu'il faut faire un effort...
Ces vingt mille écus là vous feront peu de tort.

CLÉON, *en souriant.*

Cependant, vous savez...

LE COMTE, *l'interrompant, à Finette.*

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, *d'un air gracieux et faisant une profonde révérence à Cléon et au comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, *à part.*

La friponne est adroite et fait bien son métier.

SCÈNE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, *en riant.*

Ami, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE, *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas... Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son père,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté...

CLÉON, *bas, en voyant le baron.*

Chut...

LE COMTE, *bas, apercevant le baron.*

C'est lui-même, je pense.

CLÉON, *bas.*

Il gronde entre ses dents.

SCÈNE VIII.

LE BARON, CLÉON, LE COMTE.

LE BARON, *à part, en contemplant Cléon et le comte, du fond du théâtre.*

O la belle alliance,
D'un flatteur et d'un fou!...
(A Cléon et au comte, qui le saluent.)
Serviteur! serviteur!

CLÉON, *en souriant.*

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble?

LE BARON, *brusquement.*

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévère?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre père.

CLÉON, *l'interrompant.*

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon cœur, savoit le respecter,
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence
Et que reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas comme vous aujourd'hui.

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher et me faire comprendre
Que vous me honorez trop en me prenant pour gendre.

LE BARON.

Si je vous disois que je ne m'attendois point
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi! je serais témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLÉON, *d'un ton méprisant.*

Mais, monsieur le baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton!

LE BARON, *en fureur.*

Mon ton n'est point plaisant.

CLÉON, *au comte, en riant.*

C'est celui de mon père.
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser pour un fils,
Qui prodigue des biens si durement acquis.

(Cléon et le comte rient.)

CLÉON.

Voilà comme il parloit... Ma foi ! je vous admire :
Si mon père vivoit, il ne pourroit mieux dire.
Mais le pauvre bon-homme étoit très ennuyeux...
Asseyez-vous, baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON, *s'asseyant brusquement.*

Ah parbleu ! volontiers... Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, *au comte, en s'asseyant.*

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.

CLÉON.

(Au baron.) *(Au comte, en riant.)*
Eh bien ! vous dites donc?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou. Voilà mon premier point.

CLÉON.

(Au comte.)
Continuez, bon-homme... Il radote, la mère.

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien.

Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE.

Eh! qui sont ces flatteurs?

LE BARON.

Qui? Vous, tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge; autrement...

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans quartier.
Je dis la vérité... c'est ce qui vous étonne;
Mais je suis homme encore à ne craindre personne.

LE COMTE, *en souriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, *au baron.*

Votre discours est long... Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire.

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous ou non votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mène à grands pas.

CLÉON.

Non, monsieur le baron, je n'en changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un père qui faisoit son bonheur de ce vice.
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissoit languir dans un état honteux.
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étois contraint à fuir tous les gens de mon âge.

Il est mort... Grâce au ciel, tout son bien est à moi.
En faire un noble usage est mon unique loi.
Il haïssoit l'éclat; et la munificence
Est mon plus grand plaisir. Il fuyoit la dépense;
Je la cherche, et me fais estimer et chérir,
Autant qu'il se faisoit mépriser et haïr.

LE BARON, *à part.*

Oh! la belle leçon pour la plupart des pères!
Ils se plaignent souvent des choses nécessaires;
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagants
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le marquis votre fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il en est bien puni!... Le voilà ruiné,
Et par son père même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous; tâchez d'en faire usage.

CLÉON, *prenant du tabac.*

Eh bien! dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, *se levant brusquement.*

Dans quarante ans?... Bon jour... Voici mon dernier point:
Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point.

CLÉON, *en riant.*

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son cœur?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor... Je vous donne huit jours;
Et si, dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmène ma fille.

Elle m'obéira ; n'en doutez nullement...
Adieu.... J'ai parlé net ; son[illegible]rement.

SCÈNE IX.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

Il m'embarrasse, au moins, car j'adore Julie,
Et je sacrifierois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme ?... Eh ! fi !... Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon-homme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON.

Que vous m'obligerez !

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire ;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons ;
Je réponds de Julie, et je sais la manière
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment ?

LE COMTE, *voyant paroître le marquis.*

Ah ! j'aperçois son frère.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, CLÉON, LE COMTE.

LE MARQUIS, *à Cléon, en courant l'embrasser.*

Bon jour, mon cher Cléon.

CLÉON.

Bon jour, mon cher marquis....

(*Examinant la mise du marquis.*)

Te voilà bien brillant?

LE MARQUIS.

Tu vois. A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'Amour fait tout le reste : il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent : c'est par lui que je brille,
A la cour, à la ville, aux spectacles, aux cours.
Riche, sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON, *en riant.*

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au sein de l'opulence,

Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vite, et tu m'intéresses.
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le moi.

LE MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi.
De plus, j'amène ici nombreuse compagnie;
Mais moins nombreuse encor que finement choisie.
(*Au comte.*)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui... Parbleu!
C'est un friand morceau!... Quel enjouement! quel feu!
J'en suis fou.

LE COMTE.

(*A Cléon.*)
Je le crois... Je vous réponds, d'avance,
Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLÉON.

Je la connois. Ce sont les plus piquants attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chère, et chère délicate.

Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas;
Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas.
Du mousseux... J'aime à voir, dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille...
Mais, qu'as-tu, mon enfant? Tu parois inquiet!

CLÉON.

Oui, je le suis; ton père en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur... Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Fadaises!... Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur.

LE MARQUIS.

Et, moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle; et, malgré le bon-homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme
Si tu n'es son époux, dans huit jours, au plus tard!
Tiens-toi gai, buvons frais, et nargue du vieillard!
Compte sur ma parole; elle est très positive...
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Écoute un mot.

(*Il le tire à l'écart.*)

CLÉON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, *lui donnant sa bourse.*

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS, *saisissant la bourse.*

Bon ! je m'en réjouis...

C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON, *entendant du bruit au dehors.*

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner !

CLÉON, *en souriant.*

Oh ! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, *prenant Cléon sous le bras.*

Allons, vive la joie ! et faisons grand fracas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie?

JULIE.

O ciel! quelle cohue!
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue?

JULIE.

Qui ne le seroit pas? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table?

JULIE.

Non, Finette; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Eh! qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux?

JULIE.

Le premier, c'est mon frère.

FINETTE.

Oh! le bon personnage!
Je crois qu'il fait beau bruit?

JULIE.

Il assomme !

FINETTE.

Je gage

Que la vieille Araminte est céans ?

JULIE.

Oui, vraiment.

Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse.
Il joue, et perd toujours, la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés !

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frère a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle au par-dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui,
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah ! Florimon, ce gros magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier françois fait son unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enivre,
Parasite effronté, menteur comme un laquais,

Vivant toujours d'emprunt, et ne payant jamais?
Grand homme! et pour Cléon utile connoissance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques instants,
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe et tient sa bourse ouverte
A tous venants.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus....
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui, le comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah! tant mieux.... Vous voyez que c'est un galant homme?

JULIE.

Ou plutôt un indigne!

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui, tout au moins, quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser, sans un chagrin cuisant....
Que Cléon, me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! Encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais aimant son argent, bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE, *vivement.*

Oh! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien! cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne point si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule....

JULIE, *l'interrompant.*

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux notre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour!

Il a vendu sous main une terre à Dorante;
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien;
Mais Pasquin m'a tout dit.... Vous souriez? Eh bien!
Qu'en dites vous?

JULIE.

Je dis.... que l'affaire est très bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid m'étonne.

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment! et quand l'avez-vous sû?

JULIE.

J'ai conduit le marché; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui? vous, autoriser la plus haute sottise?....

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom.
En achetant, sous main, la terre de Cléon,
Cette terre est à moi; car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en saura rien.

FINETTE.

Je suis extasiée!
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptants?

JULIE, en riant.

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon?

JULIE.

Oui, par ses dons fréquents.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre?

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus : mais garde mes secrets;
J'ai déja retiré mon argent en partie.
J'en veux tirer encore; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher,... Je vais feindre un moment
Que je romps avec lui. Tu verras sa foiblesse :
Il va m'offrir.... Il vient.... Seconde mon adresse,
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCÈNE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

MADAME, vous avez bien peu de complaisance.
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;

On vous pille à mes yeux, et je serai tranquille?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferois autant.

CLÉON, *à Julie.*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE.

(A Julie.)

Chansons que tout cela!.... Vite faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?
Comme un tigre!

CLÉON.

Eh! pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON, *à Julie.*

Souffrez....

FINETTE, *à Julie, en voulant l'emmener.*

Point de quartier.

CLÉON, *à Julie, en l'arrêtant.*

Je vous promets qu'un jour....

FINETTE, *l'interrompant, en poussant Julie.*

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour.

CLÉON, *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLÉON, *retenant Julie.*

Madame....

FINETTE, *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON, *à Julie.*

Un moment.

FINETTE, *à Julie, en voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle femme!

JULIE, *à Cléon.*

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh bien! vivez seul avec moi.
Allons à votre terre.... Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidèle amour....

FINETTE, *l'interrompant, à Cléon.*

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante! des eaux, et la plus belle vue!
Bref, c'est une merveille; outre les revenus,
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE, *à Cléon.*

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE, *à Cléon.*

Vous ne dites mot?

CLÉON, *à part.*

Dorante m'a trahi; je suis pris comme un sot.

JULIE, *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grâce à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance!

FINETTE.

Il me vient un soupçon; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut;
Et cette maison-ci sera bientôt vendue;
Ainsi, mariez-vous pour coucher dans la rue.

JULIE, *à Cléon.*

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il est vous a tout découvert!

JULIE.

Oui, cruel! je sais tout, et je vais à mon père
Découvrir au plus tôt cet odieux mystère.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! s'il en est instruit, il vous emmenera,
Et mon oncle, à coup sûr, me déshéritera.

FINETTE.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret, j'ai les pieds sur la braise.

JULIE, *à Cléon.*

Puis-je me dispenser de lui faire savoir ?....

CLÉON, *l'interrompant.*

Si vous me déceles, craignez mon désespoir.

FINETTE.

Que ferez-vous ?

CLÉON, *mettant la main sur son épée.*

Je veux me percer à sa vue.

FINETTE.

Vous ? vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras, à l'instant, ne termine mon sort !....
(*A Julie.*)
Je remplirai vos vœux, si vous voulez ma mort.

FINETTE, *se mettant entr'eux deux.*

Doucement !.... Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent ?

CLÉON.

Deux cents mille écus.

FINETTE.

Bon ! Est-ce en argent comptant ?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

CLÉON, *à Finette.*

Eh bien ?

FINETTE.

Monsieur est économe,
Et sûrement encore il a toute la somme ?

CLÉON.

Mais, à peu près.

FINETTE, *montrant Julie.*

Oh çà! combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue et calmer son courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, sans doute, une amende plus haute.
C'est marché donné; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON. *faisant quelques pas pour sortir.*

Je reviens à l'instant.

FINETTE, *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,
Se tait malaisément... J'ai le malheur de l'être;
Et je crains...

CLÉON, *l'interrompant en riant.*

Je t'entends.

SCÈNE III.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse?

JULIE.

Il est vrai; mais Cléon va te récompenser...

FINETTE, *l'interrompant.*

De l'avoir attrapé... Qu'il sait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui... Ma foi! c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux... Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer?

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi! vive un amant, quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi, je plains peu son malheur.

SCÈNE IV.

CLÉON, FINETTE, JULIE.

CLÉON, *à Julie, en lui présentant des papiers.*

Voici cent mille francs, en billets au porteur.

FINETTE, *à Julie, qui prend les billets et les examine.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, *à Finette, en lui donnnat une bourse.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE, *prenant la bourse.*

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui; cent louis.

FINETTE.

Enfin,
J'ai trouvé pour mon mal un savant médecin...
Prenons donc son remède... Ah! je me sens guérie...
Et vous, madame?

JULIE.

Eh! mais...

CLÉON, *l'interrompant.*

Oh çà! sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon!

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monsieur le baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, *à Finette.*

Et toi?

FINETTE.

Moi, je n'ai plus de langue....
Permettez-moi, pourtant, une courte harangue.
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE

Mais ce sera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh ! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh ! peut-on l'épuiser ? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon père a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau :
La mer est bien perfide !

CLÉON.

Oui, mais, à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité.
J'achète noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance,
Du moins, soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, *lui prenant la main.*

M'aimez-vous ?

JULIE, *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal?... Vous me charmez et me faites outrage.

JULIE, *attendrie.*

Adieu... Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi! vous ne rentrez pas?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, *à Cléon.*

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

SCÈNE V.

CLÉON, *seul.*

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie!
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur;
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCÈNE VI.

LE COMTE, CLÉON.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Eh! pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE, *après avoir un peu rêvé.*

Écoutez donc, la chose est assez apparente.
On veut vous ruiner, et puis vous planter là.
L'insulte du baron me fait croire cela.
Que voulez-vous! Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure:
Je vous croirai peut-être, et je romprai, tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLÉON.

Oui, je me crains moi-même, et connois ma foiblesse;
Je romps toujours mes fers, et j'y rentre sans cesse.
Mais je veux me punir de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède;
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui... Cidalise est d'une humeur charmante,
Très désintéressée, et ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise,
Moins il faut lui céder... Ah! voici Cidalise....
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON, *bas.*

Tout me paroît en elle aimable et gracieux.

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

Messieurs, la compagnie est complète et nombreuse;
Mais franchement sans vous je la trouve ennuyeuse,
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimère!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(Regardant tendrement Cléon.)

Oh! pourquoi!... C'est que je désespère
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE, *bas, à Cléon.*

L'entendez-vous?

CLÉON.

(Bas.) *(A Cidalise.)*

Fort bien!... Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en.... Le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez? et je puis vous jurer
Que je le pleurerois, si je savois pleurer;
Mais, ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous, vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, *riant encore plus fort.*

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, *prenant un air sérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez : je suis un confident discret.

CIDALISE, *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de savoir mon secret ?

CLÉON, *vivement.*

A vous désabuser, à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez, peut-être.

CIDALISE, *en minaudant.*

On pourroit me le dire, et je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi ?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir ; je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage, pourtant ; car, au fond, la nature
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas ; je l'aime à la fureur :
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique ;
Je vous en offre autant : égal, doux, pacifique ;
Ce sont mes qualités : bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent, sans en craindre la suite ;
Morale qui me charme et règle ma conduite :
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent, sans jamais balancer ;
Foiblesse d'un bon cœur, d'une âme généreuse
Qui cadre avec la mienne et me rendroit heureuse.
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien
Qu'en faisant son portrait je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE, *en riant, au comte.*

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimère, encore un coup!

LE COMTE, *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE, *montrant Cléon.*

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire
Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables lois il viendra se ranger.

CIDALISE, *tendrement.*

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, *lui baisant la main.*

Il l'aura; j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien! qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc?...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Oh! j'ai dit, ce me semble,
Tout ce qu'il falloit dire.... Ajustez-vous ensemble:
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCÈNE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel rapport, et quelle sympathie!

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez...
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre.
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;
Que, comme nos humeurs....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique.
Envoyez à Julie un présent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée?

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard seconde ma pensée...
(Il tire de sa poche un écrin.)
Voici les diamants que vous lui destiniez.

Le fameux usurier de qui vous empruntiez,
Les avoit pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît assez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte, à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, *l'embrassant.*

Je vous dois mon repos.

(Il rentre dans l'intérieur de son appartement, et au moment où le comte va sortir, Julie revient avec Finette.)

SCÈNE IX.

JULIE, FINETTE, LE COMTE.

JULIE, *à Finette, dans le fond et sans voir d'abord le comte.*

Oui, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paiera bien.

JULIE, *en riant.*

C'est mon intention.

(Elle aperçoit le comte, et double le pas pour rentrer dans l'appartement de Cléon.)

LE COMTE, *à Julie, en l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous... je vous assure...

JULIE, *l'interrompant et voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois?

LE COMTE, *en la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE.

Comment! on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, *riant et voulant encore avancer.*

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris..... Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique.....
(*Il lui montre l'écrin.*)
Pour vous en consoler.

FINETTE, *voulant prendre l'écrin.*

Donnez.

LE COMTE, *à Julie.*

Mais... je m'explique...
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant?

JULIE, *d'un air noble et fier.*

Monsieur, vous lui direz
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagements, qu'il souhaite d'enfreindre;
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

(*Elle prend l'écrin.*)

FINETTE.

Bon cela!.... Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

(*Julie donne l'écrin à Finette.*)

LE COMTE, *à Julie.*

Il sera très ravi
D'un procédé si doux... Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidèle amant?
Je sais bien que, toujours circonspecte et sévère,
Votre vertu vous tient soumise à votre père :
Consentez-y, madame, et je vais lui parler.

JULIE, *d'un air froid.*

Vous le pouvez, monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le baron prononce
En ma faveur...

JULIE, *l'interrompant.*

Pour lors, je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, madame; et je n'oublierai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

(Il sort.)

SCÈNE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE, *en souriant.*

Ah! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse...
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE, *en riant.*

Moi? non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé, cependant, est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur... C'est un des tours du comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE, *l'interrompant.*

Dès que je le voudrai,
En esclave, à mes pieds, je le rappellerai.

Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant s'il règne avec l'estime.

FINETTE, *ouvrant l'écrin.*

En tout cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon père. Il faut le prévenir
Sur les offres du comte, et dicter sa réponse;
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami.
Il faut avec un fourbe être fourbe et demi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PASQUIN, *seul.*

Quel éclat! quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts et la table remplie!
Des vins de tous pays; tant de mets délicats
Qu'une ville, je crois, ne les mangeroit pas.
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enivrer au buffet.
Des galants, pleins de vin, qui déclarent leurs flammes;
Par-dessus tout cela, le coquet de vingt femmes,
Et Cléon transporté, qui ne s'occupe à rien
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCÈNE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Ah! te voilà, Pasquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître... O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment! cela t'afflige?

PASQUIN.

Eh! puis-je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce dissipateur?
Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frappée, et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh! le bon petit cœur!

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur;
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Aussi fait ta maîtresse...
Qu'elle a bon appétit!

FINETTE.

Elle dévore! Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que monsieur le comte
S'intéresse pour nous très vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas?

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête intendant, est un maître fripon?

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh bien?

FINETTE.

Le comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous apporter, par les ordres du comte,
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très honnête homme.
Tel est le marché fait entre le comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile:
On passe sur l'honnête; et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître
Le dénouement approche.

FINETTE.

Il approche?

PASQUIN.

Oui, mon maître,
Sans s'en apercevoir, est ruiné tout net.
Il brille; mais, ma foi! c'est en faisant binet.
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible.
Mon maître taillera : crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout et ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met tout le monde l'emporte?

FINETTE.

Il faut que ma maîtresse en tire aussi sa part,
Car elle sait à fond tous les jeux de hasard;
Et son bonheur, au moins, égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtresse?

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiète peu.
D'ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu;
C'est la règle.

PASQUIN.

Courage! achevez le pauvre homme;
Les autres l'ont blessé, ta maîtresse l'assomme.
Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir! Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat; mais, morbleu! le vieux traître
A déja si souvent attrapé mon cher maître...

FINETTE, *l'interrompant.*

Les lois devroient défendre à ces vieux opulents,

Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courrier diligent vient nous en avertir ;
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courrier, qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux médecins qui ne le quittent pas !

FINETTE.

Deux médecins n'ont pu lui donner le trépas ?
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille.
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah ! si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui qui mène une vie et misérable et dure,
Il déshériteroit son neveu.

FINETTE.

Chose sûre....
Tu devrois prévenir....

PASQUIN, *l'interrompant, en voyant paroître Géronte.*

Morbleu ! tout est perdu.
Voici l'homme lui-même.... Il n'est point attendu....
Oh ! le malin vieillard ! il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre et de troubler la fête....
Que lui dire ? Aide-moi.

FINETTE, *regardant Géronte.*

J'y ferai de mon mieux...
Il se parle ; écoutons.

(*Pasquin et Finette se rangent dans un coin pour écouter Géronte, sans en être vus.*)

SCÈNE III.

GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *à part, et sans voir d'abord Pasquin et Finette.*

Oui, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir et promettre
Ce sont deux.

PASQUIN, *à part.*

Vraiment, oui!

GÉRONTE, *à part.*

Si je l'en crois, pourtant,
Il vit comme un Caton.... Que je serois content
S'il m'avoit mandé vrai!

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Bon! voilà notre texte;
Il faut broder dessus, et, sous quelque prétexte,
Éloigner ce fâcheux.

FINETTE, *bas.*

Commence, j'appuierai.

GÉRONTE, *à part.*

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage.

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit?

FINETTE, *bas.*

Le péril est pressant.

PASQUIN, *bas.*

Abordons-le, et prenons l'air tendre et caressant....

(A Géronte, en s'approchant de lui et en embrassant ses genoux.)

Ah! monsieur, est-ce vous?

FINETTE, *à Géronte, en s'approchant aussi et lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN, *à Géronte.*

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bonjour.... Et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien, depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu! Comment donc! a-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui... L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade;
Cependant, c'est le seul auquel il s'est réduit:
La lecture, à présent, l'occupe jour et nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante:...
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas! il n'avoit garde.

GÉRONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous affliger?... Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention?
Car il se sent pour vous une inclination,
Un amour, un respect!... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi! c'est un neveu qui vaut son pesant d'or....
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie.
Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie?

FINETTE.

On n'y peut être mieux... C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion!...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Fort bien, ma douce amie;
Mais vous ne parlez point de son économie.
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon! il est trop mesquin,
Trop dur!

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai?

FINETTE, *montrant Pasquin.*

Demandez à Pasquin.

PASQUIN, *à Géronte.*

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice.

GÉRONTE, *à part.*

(*A Pasquin.*)

Oh ! le brave garçon !... On dit que c'est un vice...

FINETTE, *l'interrompant.*

Fi donc !

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme?

PASQUIN.

Oui, monsieur... Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon ?

GÉRONTE.

Vous me flattez ?

FINETTE.

Qui, nous ?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous.
C'est tout dire.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oui, ma foi !

GÉRONTE, *pleurant et tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure

(*Voulant entrer dans l'appartement de Cléon.*)

De surprise et de joie... Il faut que, tout à l'heure,
Je l'embrasse.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Ah ! monsieur, n'entrez pas...

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi ?

PASQUIN, *embarrassé, et montrant Finette.*

Demandez à Finette ; elle sait mieux que moi....

FINETTE, *à Géronte, avec hésitation.*

Monsieur.... c'est qu'il s'est fait.... une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits.... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais.... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu ! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire ?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue et de le voir avare.

FINETTE, *à Géronte.*

L'homme est un animal si changeant, si bizarre !

GÉRONTE.

Mais l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur...
(*Voulant encore entrer chez Cléon.*)
Je veux le voir.... Entrons.

FINETTE, *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme ?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, *le retenant, à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant de lui.*

Tarare!

FINETTE, *le rattrapant.*

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non, ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh bien! va l'avertir que je l'attends ici.

(*Pasquin passe dans l'appartement de Cléon.*)

SCÈNE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE, *entendant du bruit dans l'appartement de Cléon.*

MAIS, j'entends un grand bruit.... Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de savants, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui, sur un fétu, jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savants?

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé?

FINETTE.

Oh! point; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisième étage.
Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie!

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand donc est-ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très fort:
S'il ne l'épousoit pas, il auroit très grand tort.
Je veux, tout au plus tôt, faire ce mariage;
Et c'est là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCÈNE V.

CLÉON, PASQUIN, GÉRONTE, FINETTE.

CLÉON, *à Géronte, en accourant à lui, les bras ouverts.*

Je revois mon cher oncle!... Ah! quel ravissement!

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Venez, embrassez-moi... Ce que j'apprends me charme.
Grâce au ciel! me voilà hors de crainte et d'alarme....
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.
Quel heureux changement!

CLÉON, *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oh! oui.

CLÉON, *à Géronte.*

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égarements;
Mais, pour les bons esprits, il est de bons moments....
Après beaucoup d'efforts, j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, *à Géronte.*

Vous voyez?

PASQUIN, *à Géronte, qu'il voit pleurer de joie.*

Comme vous, cela me fait pleurer.....
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme?

GÉRONTE.

(*A Cléon.*)

Oui... Mais, pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure, pourtant...

CLÉON, *l'interrompant.*

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi?

PASQUIN, *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit....
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON, *surpris.*

Je ne suis point malade, et ne l'ai point été.

FINETTE, *lui faisant des signes.*

Quoi! les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes?...

PASQUIN, *à Cléon.*

Eh! que diable, monsieur, mettons bas toutes feintes:
Oserez-vous nier que l'application?...

CLÉON, *embarrassé, à Géronte.*

Il est vrai, j'ai senti.... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osois vous le dire,
De peur de vous fâcher; mais....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Moi, pour un empire
(*A Géronte.*)
Je ne mentirois pas..... Avec tous ces efforts,
Mon maître se ruine et l'esprit et le corps.

GÉRONTE, *en colère, à Cléon.*

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs!

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur est souvent un grand sot.
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci, par-là vaquer à la lecture;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent et moins on a de vices :
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur;
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore ou refuse, ou chancèle.
L'argent est un ami toujours prompt et fidèle.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses désirs,
Qu'on en a les moyens, notre âme est satisfaite....
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette;
Et cela me suffit. J'admire un beau château...
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je... J'aperçois une femme charmante!
Je l'aurai, si je veux, et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et, par-là, l'avarice, qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, et le charme de l'âme.

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de thésauriser?

PASQUIN, *à Géronte.*

J'en suis un bon témoin...
C'est un charme de voir comme mon maître amasse !

CLÉON, *à Géronte.*

J'ai beaucoup dépensé ; mais, à la fin, tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE, *à Géronte.*

Et qu'à le dépenser.... comme un homme prudent.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Fort bien !

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GÉRONTE, *examinant l'habit de Cléon.*

Vous portez là, pourtant, un habit bien superbe.

CLÉON.

J'achève de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon !... Quand il sera vieux, faites-le retourner ;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste.....

CLÉON, *l'interrompant.*

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE, *lui montrant son habit.*

Voyez-moi,

Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe..... Ah! qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE, *avec affectation.*

Eh! qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit... La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console... J'en ai de quoi remplir deux pipes.
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai, de revenu clair, trois cent bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroît, il se renfle.

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE, *à Géronte.*

Dans peu, je vous réponds
Que votre cher neveu sera si bien en fonds
Qu'il ne comptera plus.

CLÉON, *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE, *à part.*

Que j'ai l'âme ravie
De voir qu'il tienne enfin de son père et de moi!
(A Cléon.)
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi!
C'est très bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur! à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends.
(Il tire de sa poche une petite bourse de cuir et la présente à Cléon.)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs,
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage.....
Je serai libéral tant que vous serez sage.

CLÉON, *en souriant.*

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN, *bas.*

Prenez.

CLÉON, *prenant la bourse des mains de Géronte, et la donnant à Pasquin.*

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, *bas.*

Grand merci.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Comment! vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais n'es-tu point fripon?... Songe à bien employer
Cette somme... Après tout, elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE, *à Cléon, en l'embrassant.*

Ah! je suis enchanté.

SCÈNE VI.

LE BARON, GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *au baron, en allant au-devant de lui.*

Mon ami, prenez part à ma félicité:
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie.

LE BARON, *l'embrassant.*

Bonjour, mon cher Géronte.

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ah! voici Rabat-joie!
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter...
Comment le prévenir?

FINETTE, *bas.*

Je m'en vais le tenter...

(*Bas, au baron.*)
Monsieur, un petit mot.

LE BARON, *à Finette.*

(*A Géronte.*)

Paix!... Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports.

GÉRONTE.

Mon âme est attendrie
De voir que mon neveu...

LE BARON, *l'interrompant.*

La mienne l'est aussi;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je pense
Que, si jamais...

FINETTE, *bas, l'interrompant.*

Monsieur, un moment d'audience.
Nous avons...

LE BARON, *l'interrompant et la repoussant.*

(*A Géronte.*)

Ote-toi... Je...

PASQUIN, *l'interrompant, et tirant le baron dans un coin.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON, *fort haut.*

Eh! plaît-il?

PASQUIN, *bas.*

Écoutez.

LE BARON, *à part.*

Que me veut ce pendard?

PASQUIN, *bas.*

Monsieur, c'est que...

LE BARON, *l'interrompant et le repoussant durement.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Que la peste te crève!...

(*Bas, à Cléon.*)

Aidez-nous... Il s'agit d'empêcher qu'il n'achève,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON, *à Géronte.*

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux.

CLÉON, *montrant Géronte.*

Il m'a tout pardonné,
Monsieur; laissons cela.

LE BARON, *à Géronte.*

Vous êtes bien facile!...
Ah! si vous m'en croyiez...

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous venez de la ville:
Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Ce qu'on dit?... Ah! vraiment,
On parle assez de vous.

GÉRONTE.

C'est sur son changement.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE, *au baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher... Rien n'est plus étonnant.

LE BARON, *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée?

CLÉON.

Ah! monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées;
Et mes dépenses sont tellement compassées,
Je suis si réformé...

LE BARON, *l'interrompant.*

Me prend-on pour un fou
Quand on me parle ainsi? Vous réformé? Par où?
Depuis quand?

CLÉON, *faisant des signes au baron.*

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très content.

LE BARON.

En effet,
Le bon-homme a tout lieu d'être très satisfait.

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise.

LE BARON.

Allez, vous radotez, il faut que je le dise....

(*On entend dans l'intérieur de l'appartement le bruit de plusieurs hommes et de plusieurs femmes qui parlent et qui rient.*)

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui... Mon neveu chez lui rassemble des savants
Qui, disputant entr'eux...

LE BARON, *l'interrompant.*

Des savants? La cervelle
Vous tourne, assurément.... Vous me la donnez belle
Avec vos savants!

GÉRONTE.

Mais....

LE BARON, *l'interrompant, et voulant le faire entrer dans l'appartement.*

Suivez-moi, vous verrez
Des docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie?

GÉRONTE, *bas.*

Il me fait grand'pitié!

LE BARON, *en riant.*

Parbleu! vous en tenez,
Avec vos savants!... Ah!

GÉRONTE, *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN, *bas.*

Eh! ne l'irritez point, il est dans son délire.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON, *riant à gorge déployée.*

Des savants!... Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des savants!

(*Il rit encore plus fort.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Sur mon âme, il me fait rire aussi...

(*Au baron.*)

Oui, baron, des savants.

(*Il rit de tout son cœur.*)

LE BARON, *riant de plus en plus.*

La scène est excellente.

GÉRONTE, *riant comme lui.*

Par ma foi! notre ami, vous la rendez plaisante.

(*Le baron et Géronte rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.*)

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Ils vont crever tous deux.

CLÉON, *bas.*

Plût à dieu!.... Mais, du moins,
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN, *bas.*

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, *reprenant son air sérieux, à Géronte.*

Oh! çà, c'est assez ri... Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse...
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi!
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *ivre, et entrant en tenant une serviette à la main;* CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, PASQUIN, FINETTE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Eh! Cléon.

CLÉON, *à part.*

Le bourreau!

PASQUIN, *bas, à Finette, en apercevant le marquis.*

Le marquis !... Comment faire ?

LE BARON, *au marquis.*

Ah ! c'est monsieur mon fils !

LE MARQUIS.

Eh ! c'est monsieur mon père !...

(*A Cléon, en montrant le baron et Géronte.*)

Comment vous portez-vous ?... Que fais-tu donc ici,
Avec ces bonnes gens ?

CLÉON, *bas.*

Eh ! tu me perds.

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant le marquis.*

Voici
Un des savants....

GÉRONTE, *à part.*

O ciel !

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes, là-dedans, plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante ?

LE MARQUIS, *frappant sur l'épaule de Géronte.*

Oui... Bon jour, vieux roquentin !
Vous me voyez bien rond... Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours... cela grimpe à la tête...

(*A Cléon.*)

Et le cœur s'attendrit... Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon ;... mais elle te fait honneur.

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant Cléon.*

Faites la révérence à monsieur le docteur.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, *à part.*

J'enrage!

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Eh bien! maître fripon?

PASQUIN, *s'esquivant avec Finette.*

Très humble serviteur...

Nous allons prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE, *poursuivant Pasquin et Finette.*

Quoi! l'on me raille encor?

(*Pasquin et Finette sortent.*)

SCÈNE VIII.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Géronte, en l'arrêtant.*

RESPECTEZ le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif.
Mais moi qui le révère et qui le trouve aimable....
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table.
Vous verrez un festin aussi bien entendu....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GÉRONTE.

Qui? moi?

LE MARQUIS.

Vous.... et j'espère
Choquer aussi le verre avec monsieur mon père.

SCÈNE IX.

BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, ARAMINTE, LE COMTE, CARTON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

FLORIMON, *à Cléon.*

COMMENT donc! t'éclipser au milieu d'un repas?

LE COMTE, *à Cléon.*

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE, *à part.*

Ah! bon dieu! quel fracas!

LE BARON.

Le cercle est assez beau!

ARAMINTE, *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE, *à Cléon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ, *à Cléon.*

On se plaint fort de vous:
Qui peut donc si long-temps vous séparer de nous?

BÉLISE, *à Cléon.*

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez-là... Ce procédé me pique.

CARTON, *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir : il faut nous mettre au jeu ;
Le temps est précieux.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Courage ! mon neveu.
La réforme est complète et très édifiante.

FLORIMON, *au marquis, en montrant Géronte.*

Quel est cet homme-là ?

LE MARQUIS, *à tous ses convives, en prenant la main de Géronte et en le leur montrant.*

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée, un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, *à Géronte.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence ?

(*Toutes les dames saluent Géronte.*)

LE COMTE, *à Géronte, en l'embrassant.*

Monsieur, en vérité, j'avois un grand désir
De faire connoissance avec vous.

FLORIMON, *à Géronte, en l'embrassant.*

Quel plaisir
De l'embrasser !

CARTON, *à Géronte, en l'embrassant aussi.*

Monsieur veut bien me le permettre ?

LE MARQUIS, *à Géronte, en allant, de même, l'embrasser.*

Parbleu ! j'aurai mon tour, et j'ose me promettre
Que monsieur sentira, dans cet embrassement,
L'excès de l'amitié....

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant d'entre ses bras.*

Doucement, doucement.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Allons, à toi, Cléon; une tendre accolade!

CLÉON, *à Géronte, en l'embrassant avec transport.*

Mon oncle! mon cher oncle!...

GÉRONTE, *l'interrompant, en s'essuyant et le repoussant.*

Ah! j'en serai malade.....
Retire-toi, bourreau!... Tu me fais outrager;
Mais, ayant qu'il soit peu, je saurai m'en venger.

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dissipe, mange, bois; ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE, *à Géronte.*

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui.

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux!

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, *effrayé.*

Bientôt?

LE MARQUIS.

Assurément.... A parler de bon sens,

C'est une honte à vous de vivre si long-temps,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience!

LE BARON.

Insolent! Tout au moins, respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.

(Il rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE X.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, LE COMTE, ARAMINTE, CARTON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES.

CLÉON, *à Géronte.*

Je suis mortifié, mon oncle....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Point d'excuse:
Je n'écoute plus rien.... On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre .... C'en est fait, je ne te connois plus.

CARTON, *à Cléon.*

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête, au besoin, à réparer ta perte.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Sans doute.

BÉLISE, *à Cléon.*

J'en réponds.

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE, *à Cléon.*

J'en ferois mon plaisir.

FLORIMON, *à Cléon.*

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE, *à tous les convives, en montrant Cléon.*

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON, *à Géronte.*

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien.

LE BARON, *à Cléon.*

On vous flatte aujourd'hui,
Et, jusques au besoin, on vous promet merveilles;
Mais s'il vient, parlez-leur : ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE, *à tous les convives.*

Messieurs, m'en croirez-vous? rejoignons le marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

(*Les convives rentrent dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCÈNE XI.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE.

CLÉON, *à Géronte.*

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Va trouver ta cohue, et me laisse en repos.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

(Il rentre dans l'intérieur de son appartement.)

SCÈNE XII.

JULIE, *entrant et écoutant, d'abord, dans le fond,* GÉRONTE, LE BARON.

GÉRONTE, *au baron.*

ALLONS, passons chez vous... Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE, *à Géronte, en s'avancant avec précipitation vers lui.*

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir.

JULIE.

Je demande sa grâce, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse.
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse.

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entière;
Je m'en vais vous nommer mon unique héritière.

JULIE.

Qui? moi, monsieur?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-temps je connois votre prudence insigne;
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne.
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes, après lui, ma plus proche parente:
De plus, vous êtes sage, économe, prudente;
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien....
(*Au baron.*)
Allons, mon cher baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire.
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

(*Ils sortent tous les trois.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE.

GÉRONTE, *à Julie.*

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le ciel me punisse et m'abîme à l'instant,
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne!

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur, et je vous jure aussi, de mon côté...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
Envers qui que ce soit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne, le premier,
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON.

Vous avez très grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égarements qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu :
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui!

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui ; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors, ses faux amis, ses lâches séducteurs
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs.
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes ;
Et, s'étant convaincu que le siècle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même, il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher.

JULIE, *vivement.*

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé ; j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie ?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi,
Ses bijoux, son argent ; j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi !
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel moyen
Avez-vous pu ?....

JULIE, *l'interrompant.*

Tantôt vous saurez notre histoire :
Elle vous surprendra.... Mais, voulez-vous me croire ?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égarements.
Vous donnerez matière à des évènements
Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers.... A mon tour, je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre.
Mais il est des moments où l'on doit se contraindre,
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCÈNE II.

CLÉON, GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

CLÉON, *à part, en entrant avec précipitation.*

(*Apercevant Julie et le baron.*)

Je veux voir si mon oncle.... Encor dans ma maison
Le baron et Julie !... Ah ! que je vais entendre

De beaux sermons !... Je suis en train de me défendre
Et de leur dire, à tous, leur fait, en quatre mots.

GÉRONTE, *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLÉON, *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute.

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah ! c'est parler cela !

JULIE, *à Cléon.*

Qui songe à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? vous trois; et j'étois assez sot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foiblesse on m'a bien affermi.

GÉRONTE.

Vertubleu ! mon neveu, comme vous êtes brave !

CLÉON.

Oui, je lève le masque et cesse d'être esclave.

LE BARON, *à Géronte.*

Il prend le mors aux dents.

CLÉON.

Vous aurez beau pester,
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence.

Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit !...
(*A Géronte et au baron.*)
Vous m'entendez, messieurs?

GÉRONTE.

Ah ! fort bien.

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquents, et...

CLÉON, *l'interrompant.*

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquerai...
(*A Géronte*)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir, j'ai le cœur trop sincère...
(*Regardant Julie.*)
Il faut être né faux pour aimer le mystère,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur...
Vous m'entendez, madame?

JULIE, *en souriant.*

Oui, j'entends à merveille.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLÉON.

Je serois un grand fou de me régler sur vous.

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord.

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il suffit de paroître entiché de ce vice

Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse.
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse :
Quiconque en fait usage avec eux va de pair;
Et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modèle, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, *en riant.*

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE, *au baron.*

Il parle comme un livre, et raisonne si bien,
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien.

CLÉON.

C'est un pesant fardeau, dont je veux vous défaire.

GÉRONTE.

Non, je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisque à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu! j'y vais aussi travailler de bon cœur.

CLÉON.

Ah! vous me plaisantez.

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure;
En vous croyant un fou je vous faisois injure,
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il faut en convenir;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

LE BARON.

Tout de bon.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé.
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune...
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune...
(*Ils s'embrassent.*)
Adieu, mon doux neveu; tenez-vous en gaîté.
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté.
Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLÉON.

Quoi! sérieusement vous n'êtes plus fâché?

GÉRONTE.

Plus du tout! Vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence.
J'étois un idiot, un buffle, un animal;
Dès demain je régale et je donne le bal.

LE BARON, *à Cléon.*

Et j'y danserai.

JULIE, *à Cléon.*

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

(*Montrant Cléon.*)
C'est comme je l'entends... Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses amis... Touchez là, mon neveu;
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu.

La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie.

SCÈNE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi! vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Êtes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi.
Votre oncle vous blâmoit; il reconnoît sa faute :
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts.
Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
Je suivrai son exemple; et mon cœur désormais
Veut se montrer par-là sensible à vos bienfaits.
Je vous ai rebuté par mon humeur austère;
Quand vous vous en vengez, c'est à moi de me taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, *embarrassé.*

Cet excès de bonté...

JULIE, *l'interrompant.*

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi; je le dois avouer,
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.

CLÉON.

Vous êtes bien piquée, et de mon inconstance...

JULIE, *l'interrompant.*

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLÉON.

Mais, au fond, vous m'aimiez?

JULIE.

Eh! mais, oui, je le crois.

CLÉON.

Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
Que je vaincrai bientôt.

JULIE, *en soupirant.*

Vous aimez Cidalise.

CLÉON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise...
Mais vous la confirmez, et cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra?

CLÉON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLÉON.

Vous serez satisfaite.

SCÈNE IV.

CIDALISE, CLÉON, JULIE.

CIDALISE, *à Cléon.*

On vous attend, Cléon; que faites-vous ici?
Un raccommodement?

JULIE.

Non... puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grâce.

JULIE.

Vous voyez? je suis bonne.

CIDALISE.

Eh! pas trop... Entre nous,
Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah! mon dieu! point du tout; je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, et rien qui le soutienne.
Pour vous dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît;
Mais il aime, du moins, sans aucun intérêt.

CLÉON, *à toutes deux, en se mettant entr'elles.*

Eh! mesdames, cessez...

JULIE, *l'interrompant, à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une âme intéressée.

Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, et vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous, qui vous croyez si sage...
Si les dons de Cléon...

CLÉON, *l'interrompant.*

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE, *montrant Julie.*

Mais je croi
Que je puis lui répondre?

CLÉON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment! vous exigez?...

CLÉON, *l'interrompant.*

Moi? je n'exige rien...
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis, comme elle, ici dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grâce à son inconstance;
Votre triomphe est beau: chacun vous l'enviera;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

(*Elle rentre dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCÈNE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

Qu'autant qu'il lui plaira... Je la trouve plaisante.
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! de grâce! arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc! je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légère offense.

CIDALISE.

La prière, sans doute, a de quoi me flatter...
Si bien que, pour vous plaire, il faut la respecter?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révère et l'honore.
N'en soyez point jalouse; et l'amour qui nous joint...

SCÈNE VI.

CARTON, CLÉON, CIDALISE.

CARTON, *à Cléon.*

Toujours des pourparlers? Nous ne jouerons donc point?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE, *à Cléon.*

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver?... Mais...

CLÉON, *l'interrompant.*

On l'en punira;
Et de tous ses mépris le jeu nous vengera.

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et, guidés par l'amour, courons à la fortune.
(Elle lui donne la main, et elle passe avec lui et Carton dans l'intérieur de l'appartement.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FINETTE, *seule.*

O CIEL! vit-on jamais un revers plus funeste?
Pauvre Cléon! tu viens de jouer de ton reste;
Te voilà ruiné sans ressource... Le sort
Paroît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie.

SCÈNE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

EH bien! a-t-on fini cette grande partie?
Ma fille en étoit-elle?

FINETTE.

Oui, monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur?

FINETTE.

Épouvantablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.

Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille, et plus on la railloit;
Mais, sans rien répliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
« Eh bien! a dit madame, il faut vous satisfaire.
« Ruinez-moi, monsieur, si cela peut vous plaire.
« Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi; toujours même aventure.
Jusqu'au trente et le va leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux, ma prudente maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué;
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable.

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et, jetant sur Julie un regard furieux:
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit, sans marquer ni tristesse, ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement
Que l'on vient la prier, avec empressement,

De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse attendrie
Ne sait quel parti prendre, et balance long-temps.
Un messager pressant vient d'instants en instants.
Elle rejoint Cléon, lui parle, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
« Que quand sur moi le sort épuiseroit ses coups,
« J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous.
« Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
« Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu?

FINETTE.

C'est au trente et quarante
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen;
Car tout est à madame, et Cléon n'a plus rien.

SCÈNE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Julie.*

Ce que j'apprends ici me paroît incroyable :
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Est, encor plus que lui, sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespère.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colère,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde ;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, grâces au ciel, mon triomphe est parfait.
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet ;
Si tous ces grands amis, qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il étoit heureux,
Et si j'ai, de tout temps, bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, surtout, est ce qui m'intéresse :
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs ;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur et de honte....
Je sors pour informer le bon-homme Géronte
De cet évènement, et je reviens ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

COMMENT prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi! j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance.
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance?
Il vous doit, tout au moins, faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire:
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même:
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, madame, en vérité.

JULIE, *en souriant.*

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité;
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne,
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise. On verra, par l'effet,
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remèdes trop doux,
Ce seroit tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grâce...
Laissez-moi faire; il vient.

SCÈNE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, *d'un air furieux, parlant à quelqu'un dans la coulisse, et qu'on ne voit pas.*

Non, ne me suivez pas:
Je veux lui parler seul.

FINETTE, *bas, à Julie.*

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui-même!

CLÉON, *à Julie, qu'il voit vouloir l'éviter, et qu'il arrête.*

Un moment d'audience.

Eh quoi ! d'un malheureux vous fuyez la présence ?
Barbare ! ingrate !... Eh bien ! me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le sort....

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous triomphez, ingrate !
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespère, est un charme pour vous.
J'écoute mon respect : il retient mon courroux ;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n'avez jamais eu qu'une âme intéressée.
Vous n'aimiez point Cléon ; vous adoriez son bien.
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien.
Je vais à mes amis demander un asile,
En vous laissant chez moi triomphante et tranquille.
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais.
Dans mon désastre affreux c'est ce qui me console ;
Et j'espère...

(Julie fait à Cléon une profonde révérence, et sort.)

SCÈNE VI.

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

Elle sort... sans dire une parole :
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi! je me calmerois, lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant rallument ma furie?

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, FINETTE.

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah! madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur.
Il brûle d'être à vous; achevez votre ouvrage.
Ne lui permettez plus un indigne partage;
Sauvez-le de lui-même; il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains, pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?...
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester!..
Désormais tout à vous, j'ose vous protester...
(*Voyant que Cidalise a un air contraint et embarrassé.*)
Vous ne m'écoutez point?

CIDALISE, *montrant Finette.*

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi?... Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour mieux vous prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi?

FINETTE.

Si je vous le révèle
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achève... Il faut s'armer
De courage... Quel coup va l'accabler encore?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous? son oncle l'abandonne.

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah! ne le croyez pas; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé, pour se venger de vous;
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux.

CLÉON.

Quoi donc?

FINETTE, *d'un air affligé.*

Le méchant oncle!... Ah! quelle âme traîtresse!
Quel fourbe! il assassine au moment qu'il caresse...
Oui, monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre et benin,
Il venoit de signer votre ruine entière,
En vous déshéritant d'une indigne manière;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrâce est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie?... A-t-elle pu pousser l'indignité?..

FINETTE, *l'interrompant, en prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre terre aussi, que vous avez vendue..

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu sa terre?

FINETTE, *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perdue...
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché...
(A Cléon.)
Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante!...
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursuis.

FINETTE, *hésitant encore.*

Sous le nom de Dorante...

CLÉON.

Eh bien?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide, au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'apaiser....

FINETTE, *l'interrompant, en soupirant.*

Ah! c'est un cœur de roche:
Elle convoite tout et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présents et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.

Adieu... j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et madame aura soin d'adoucir vos malheurs.
(Elle s'éloigne; les contemple quelque temps, et sort en souriant avec malice.)

SCÈNE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

Eh bien! vous le voyez, ma disgrâce est complète.

CIDALISE, *brusquement.*

Oh! rien n'y manque.

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux...
Juste ciel! ah! sans vous, que je serois à plaindre,
Madame!... A mon malheur rien ne sauroit atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asile,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un air froid et embarrassé.*

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépends d'un tuteur,
Qui, dès qu'il apprendroit vos disgrâces diverses,
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux;
Et peut-être qu'alors...

CLÉON, *l'interrompant.*

Le trait est généreux :
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie...
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton de hauteur.*

Ah ! Cléon, finissez...
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, CLÉON, CIDALISE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Bon soir, Cléon. J'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre et vis à vis de rien.
Parbleu ! j'en suis ravi... Même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

CLÉON, *d'un ton de colère.*

Viens-tu pour m'insulter ?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi !
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi :
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie...
Tu nous prêtois ? ton tour est venu d'emprunter.
Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misère,
Mais ne dégradent point leur noble caractère.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer...
C'est à quoi je me fixe; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur?

LE MARQUIS.

De l'honneur?... On n'en a qu'autant qu'on fait figure...
Ah! je vois ce que c'est. Madame te rassure;
Tu crois...

CLÉON, *l'interrompant.*

Non, mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendois de sa part une main secourable;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur,
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui? lui, te traverser?... Pitoyable défaite!
C'est un vieux idiot, un homme qui végète,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, *à Cidalise.*

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable?

CIDALISE, *montrant le marquis.*

Écoutez-vous un fou?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins, par intervalle... Ah! je vous connois bien...
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE, *ironiquement.*

Il n'a qu'à se former sur votre caractère,
Il ne sauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera;
Et les avis d'un fou pourroient le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien! pour son repos, je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais; et toujours, en secret,
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le ciel m'en est témoin; ce ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, et suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé; vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE, *ironiquement.*

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir!...
Dans vos besoins urgents il pourra vous servir....
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse, en paix, méditer votre rôle.

(*Elle sort d'un air dédaigneux.*)

SCÈNE X.

CLÉON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

CETTE scène m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais, sur-le-champ, en informer ma sœur.
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

CLÉON, *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arrière-pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

CLÉON, *seul.*

SON cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCÈNE XII.

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON.

ARSINOÉ, *à Bélise, en montrant Cléon.*

A SON mauvais destin il faut qu'il se résigne:
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi! déshérité,
Après qu'il s'est perdu? C'est trop, en vérité!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Ah! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE, *à Cléon.*

Je n'ai pu m'en défendre;
Et votre sort me fait, vraiment, compassion.

CLÉON, *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON, *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage:
Le remède à cela c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON, *à Cléon.*

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc...
Où donc est Cidalise?

CLÉON.

Elle est déja partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie.

BÉLISE, *à Cléon.*

C'est jouer bassement.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Pour moi, je la croyois tendre et compatissante;
Mais je me trompois bien.... Je serai plus constante...
(*A Cléon.*)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardents je vous seconderai;

N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurois plus soutenir votre vue.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

CLÉON, BÉLISE, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, ET LES AUTRES CONVIVES.

BÉLISE, *à Cléon.*

J'AI pour vous, à coup sûr, les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourments....
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu.... Consolez-vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

CLÉON, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, ET LES AUTRES CONVIVES.

CARTON, *à Cléon.*

OUI, oui, console-toi;
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Comptez toujours sur moi.

(*Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté de Florimon.*)

SCÈNE XV.

CLÉON, FLORIMON.

CLÉON.

Comment ! dans mon malheur, voilà donc ma ressource?
On me fait compliment, et puis on prend sa course...
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misère?
On les plaint, tout au plus; et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espère trouver :
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON, *l'interrompant brusquement.*

Tu m'éprouves aussi... Je m'en vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

CLÉON, *seul.*

Ah ! le traître !
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider...Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCÈNE XVII.

LE COMTE, CLÉON.

CLÉON, *allant au-devant du comte, qui veut l'éviter.*

Cher ami! savez-vous jusqu'où va ma disgrâce?
Déja de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, *en souriant.*

Quoi! pensiez-vous en avoir?

CLÉON.

Ah! que je m'abusois!... J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses.
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvoit tout chez vous : on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien...
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi?... j'étois comme un autre au rang de vos flatteurs...
Mais vous n'en aurez plus. Grâce à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Eh quoi! m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances...
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai... je ne suis pas un sot...
On m'a berné pourtant comme un franc idiot...
Les plus fins sont trompés ; et cette indigne veuve,
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment ?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché par vos dons de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitois, de concert avec elle ;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle,
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé,
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Êtes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garantir, grossièrement s'abuse ;
Elle règne partout, et voilà mon excuse...
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

CLÉON, *seul.*

Je ne dis rien, car je suis confondu.

SCÈNE XIX.

PASQUIN, *entrant d'un air affligé*; CLÉON.

CLÉON.

Que viens-tu m'annoncer?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu...
Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON, *prenant le billet.*

(*A part.*)

Donne... Pour me trahir tout paroît de concert...
(*Ouvrant le billet et le parcourant des yeux.*)
Lisons... C'est à Gripon que ce billet s'adresse.
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse...
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement...
Ah! qu'il vient à propos en ce fatal moment!...
(*Il lit.*)
« Voici pour votre maître une triste nouvelle :
« Le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
« Par une aventure cruelle,
« Vient de faire naufrage en approchant du port. »
(*A part, après avoir lu.*)
Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête?
Et mon dernier espoir périt dans la tempête...
Mer barbare et perfide, autant que mes amis!...
Que vais-je faire? ô ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

CLÉON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, *sanglottant.*

L'affaire est faite, on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine...
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; et, jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi?... je suis un misérable.

PASQUIN.

Le peu que je possède...

CLÉON, *l'interrompant, à part.*

Ah! ce trait-là m'accable!...
Voilà le seul ami qui me demeure... Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!...
(*A Pasquin.*)
Va-t'en... Laisse-moi seul au fond du précipice...
Donne-moi ce fauteuil... C'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, *lui prenant la main, et la lui baisant.*

Mon cher maître!

CLÉON.

Va, sors;
Et tu m'obligeras.
(Pasquin lui approche un fauteuil, et puis se retire.)

SCÈNE XX.

CLÉON, *seul, se jetant dans le fauteuil.*

INUTILES remords!
Pourquoi me tourmenter?... O raison trop tardive!
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive?

SCÈNE XXI.

JULIE, *entrant doucement et écoutant, d'abord, dans le fond;* CLÉON.

CLÉON, *se croyant seul.*

JE suis abandonné, trahi, déshérité;
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité....
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie!
Je leur pardonne à tous.... Mais, vous, mais, vous, Julie,
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?...
C'est là ce qui me tue!... Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant, par vous-même abîmé,
Devroient-elles?... Jamais vous ne m'avez aimé.
L'effet confirme trop un si juste reproche...
Jouissez de ma mort; je la sens qui s'approche...
(Il se lève, et tire son épée.)
Qu'elle vient lentement!... Il faut la prévenir;
Et, grâce à ma fureur, mes tourments vont finir....
(Il veut se frapper.)

JULIE, *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon?

CLÉON.

O ciel! c'est vous, Julie?
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie?
Pourquoi ce soin?... Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une âme intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée!
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver;
Et vous ai tout ravi, pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je possède.
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport!...
Il ne sauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi.

CLÉON, *se jetant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie!.. ah! vous me percez l'âme!..
J'adorois vos appas, votre vertu m'enflamme.
Elle me fait mourir de honte et de regret!

JULIE, *le relevant.*

Levez-vous.... Grâce au ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime...
Allons chercher mon père... Instruit de mon dessein,
Il va vous assurer et mon cœur et ma main.
Votre oncle en est charmé.... Mon frère rentre en grâce.
De nos divisions la discorde se lasse;

Un ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête, enfin, nous a mis dans le port.

CLÉON, *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur sont votre heureux ouvrage.
Pour comble de bienfaits, vous m'avez rendu sage;
Et je vais éprouver, dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens.

FIN DU DISSIPATEUR.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ou LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE, comédie en cinq actes, par Néricault Destouches . . . . . Pag. 1

LE GLORIEUX, comédie en cinq actes, par le même 125

LE DISSIPATEUR, ou L'HONNÊTE FRIPONNE, comédie en cinq actes, par le même 255

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

COMÉDIES EN VERS. — TOME VIII.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS,

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire :

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 5 novembre 1764.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE SANSPAIR.
LE MARQUIS D'ARBOIS.
LA COMTESSE, jeune veuve, fille du marquis d'Arbois
LE COMTE D'ARBOIS, fils du marquis.
JULIE, sœur de Sanspair.
LE BARON DE LA GAROUFFIÈRE, cousin de Sanspair.
LISETTE, femme de chambre de Julie.
GORJU, maitre-d'hôtel de Sanspair.
PASQUIN, valet de chambre du comte d'Arbois.
LAFLEUR, laquais de Sanspair.

La scène est à Paris chez le comte de Sanspair.

L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SANSPAIR, *seul, en robe de chambre.*

Hola! quelqu'un! Comment! je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille encore!
Laquais! Monsieur Gorju! Personne ne répond!
Tout dort, et moi je veille! Un silence profond
Règne dans ma maison à quatre heures sonnées!
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées?
Monsieur Gorju! Laquais! J'ai beau faire fracas,
On ne s'éveille point, et l'on fait peu de cas
D'un maître, dont le cœur trop facile et trop tendre,
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre.
A la fin, c'en est trop; et contre mon penchant
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui, changeons de manière;
Cachons mon naturel sous une morgue fière;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'âme des valets paresseuse et rétive:

Malheur donc au premier qui tombe sous ma main!
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

SCÈNE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR, *vivement.*

A quelle heure
Vous levez-vous donc?

GORJU, *d'un air riant.*

Moi?

SANSPAIR, *gravement.*

Vous.

GORJU, *d'un ton familier.*

Monsieur, que je meure
Si j'ai pris, tout au plus, deux heures de sommeil.
Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,
Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

SANSPAIR.

Tant mieux.

GORJU.

Tant pis, plutôt.

SANSPAIR.

Ah! ce ton-là me charme;
Il vous sied bien, vraiment, lorsque vous avez tort!

GORJU, *en souriant.*

Je crois que vous grondez?

SANSPAIR.

Oui, je gronde, et bien fort.

GORJU.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

SANSPAIR, *fièrement.*

Ce n'est pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour et nuit pour tâcher de vous plaire.
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts.
Tous vos ordres ici sont comme des arrêts
Dont on n'appelle point, et qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant:
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent?

SANSPAIR.

Très mécontent.

GORJU.

Monsieur, souffrez que je vous dise...

SANSPAIR, *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise!
(A part.)
Comment un si bon maître a-t-il changé d'humeur?
Qu'est devenue, ô ciel! sa bonté, sa douceur?

SANSPAIR, *durement.*

Que dites-vous?

GORJU.

Je dis... Je me parle à moi-même.

SANSPAIR.

De quoi vous parlez-vous?

GORJU.

De ma surprise extrême.

SANSPAIR.

Mais qui peut la causer?

GORJU, *attendri.*

Le ton que vous prenez;
Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR, *d'un ton doux.*

Revenez.
Quoi! vous n'avez pas tort?

GORJU.

Non, monsieur, je vous jure.

SANSPAIR.

Vous verrez que c'est moi.

GORJU.

Suivant ma conjecture,
Si vous avez raison, j'ai tort certainement;
Mais, si je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque souci secret vous trouble et vous alarme;
Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous désarme;
La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez,
Parce que je suis las d'appeler tout mon monde,
Sans que personne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur?

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois, et me voilà rendu.
(Lui tendant la main.)
Touchez là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître,
Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut être?

SANSPAIR, *poussant un profond soupir.*

Ah!

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Eh bien! donc, voyez-en le sujet.

GORJU.

Quel est-il?

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment? C'est un portrait.
La peinture en est fine, et ce qui l'environne
En relève le prix. O l'aimable personne!
O les beaux diamants! Seriez-vous amoureux?

SANSPAIR.

Hélas! oui, je le suis; et j'en suis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi?

SANSPAIR.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse?
Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendresse!
Moi, pousser des soupirs!

GORJU.

Seriez-vous le premier?
Et voulez-vous en tout être homme singulier?
Vous l'êtes à l'excès, si j'ose vous le dire.
Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire;

Il faut que tôt ou tard l'esprit suive la loi :
Et vous avez un cœur tout aussi-bien que moi.

SANSPAIR.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre ?

GORJU.

Pourquoi non ? Votre cœur n'est différent d'un autre,
Qu'en ce que votre esprit, par singularité,
L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'esprit fort ; mais, malgré son courage,
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage :
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur ;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai, mon maître ? A coup sûr je devine.

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a causé ma ruine.

GORJU.

Eh bien ! donnez-le moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai ;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah ! monsieur.

SANSPAIR.

J'en enrage ;
Et voilà du hasard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait ?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé, je cherche à qui le rendre,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.
Sage pressentiment ! Exprès, ou par hasard,
Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard ;

La promenade même avoit l'air solitaire,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystère;
Mais je n'y pensois pas : je songeois seulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse;
Il vient. « Mon cher, lui dis-je, est-ce votre maîtresse
« Qui marche devant nous, et se promène ici?
« N'a-t-elle point perdu le portrait que voici?
« Non, monsieur, répond-il. J'ai vu passer deux femmes;
« Peut-être est-ce celui de l'une de ces dames:
« Je crois l'y reconnoître, à ne vous point mentir;
« Mais elle est déja loin. Je m'en vais l'avertir,
« Si je puis la rejoindre. » A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne,
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait est singulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, et je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure,
Que six gros diamants entourent la figure,
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient, et ne réclame
Ce bijoux précieux, doux fléau de mon âme,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, semble avoir conspiré.

GORJU.

A vous dire le vrai, votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare,
De ce cœur qui resiste aux plus rares beautés!

Il faut que tôt ou tard l'esprit suive la loi :
Et vous avez un cœur tout aussi-bien que moi.

SANSPAIR.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre ?

GORJU.

Pourquoi non ? Votre cœur n'est différent d'un autre,
Qu'en ce que votre esprit, par singularité,
L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'esprit fort ; mais, malgré son courage,
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage :
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur ;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai, mon maître ? A coup sûr je devine.

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a causé ma ruine.

GORJU.

Eh bien ! donnez-le moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai ;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah ! monsieur.

SANSPAIR.

J'en enrage ;
Et voilà du hasard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait ?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé, je cherche à qui le rendre,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.
Sage pressentiment ! Exprès, ou par hasard,
Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard ;

La promenade même avoit l'air solitaire,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystère;
Mais je n'y pensois pas : je songeois seulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse;
Il vient. « Mon cher, lui dis-je, est-ce votre maîtresse
« Qui marche devant nous, et se promène ici?
« N'a-t-elle point perdu le portrait que voici?
« Non, monsieur, répond-il. J'ai vu passer deux femmes;
« Peut-être est-ce celui de l'une de ces dames :
« Je crois l'y reconnoître, à ne vous point mentir;
« Mais elle est déja loin. Je m'en vais l'avertir,
« Si je puis la rejoindre. » A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne,
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait est singulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, et je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure,
Que six gros diamants entourent la figure,
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient, et ne réclame
Ce bijoux précieux, doux fléau de mon âme,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, semble avoir conspiré.

GORJU.

A vous dire le vrai, votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare,
De ce cœur qui resiste aux plus rares beautés!

C'est-là mettre le comble aux singularités.
Rien n'est plus convenable à votre caractère.

SANSPAIR.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire.

GORJU.

En quoi consiste-t-il?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits représentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître,
Si j'en voyois l'objet, s'il se faisoit connoître.
Bientôt son caractère offensant ma raison,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poison :
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, monsieur, bien témérairement.

SANSPAIR.

Les femmes d'aujourd'hui sont-elles autrement?
Dites-moi : trouverois-je une femme prudente,
Sage, spirituelle, éclairée, amusante,
Et qui sût à propos ou se taire ou parler,
Qui me convînt, enfin?

GORJU.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez partout d'agréables parleuses;
Mais si vous en cherchez qui soient silencieuses,
A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-temps, monsieur, sur mon honneur.
Et de plus, vous voulez une femme savante :
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante?

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir :
La savante, au contraire, en connoît l'étendue ;
Sa science est pour elle une garde assidue :
Son esprit s'élevant aux sublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves sujets ;
Et, loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre,
Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

GORJU.

Et j'ai oui dire, moi, par des gens bien sensés...

SANSPAIR.

Par des sots, mon ami. Je pense, et vous pensez ;
Mais dans mes sentiments je diffère des vôtres.

GORJU.

Oh ! je le sais, monsieur.

SANSPAIR.

Vous pensez d'après d'autres,
Et moi d'après moi seul.

GORJU.

Oh ! rien n'est plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler si matin?

GORJU.

C'est le nouveau laquais.

SCÈNE III.

LAFLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

Que venez-vous me dire,
Monsieur Lafleur?

LAFLEUR, *riant.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire?

LAFLEUR, *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi?

LAFLEUR, *riant encore.*

Vous m'appelez monsieur.

SANSPAIR, *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LAFLEUR.

Par ma foi,
Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LAFLEUR.

Moi? Je suis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable...

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons,
Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous êtes en service; et moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici supporter ce malheur.
Une fois pour toujours, que cela vous suffise.

LAFLEUR.

Tout ceci me surprend. Et...

SANSPAIR.

Trève de surprise

Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.

(A Gorju.)

Que voulez-vous, monsieur? Il est tout interdit.

GORJU.

On le seroit à moins.

LAFLEUR.

Un monsieur vous demande.
Ordonnez-vous qu'il entre? ou faut-il qu'il attende?

SANSPAIR.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi.
Je parle sur-le-champ, et m'en fais une loi.

LAFLEUR.

Comme il est si matin...

SANSPAIR.

Toute heure est convenable.

(A Gorju.)

Dès que je serai seul, je veux me mettre à table.

GORJU.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

SANSPAIR, *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, SANSPAIR.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Puis-je entrer?

SANSPAIR.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je m'y prends de bonne heure
Pour vous importuner; mais comme ma demeure

Est près d'ici, je sais que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voisin?

LE MARQUIS.

Si voisin que ma chambre est vis à vis la vôtre,
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'
Sans sortir de chez nous, et sans parler bien hau
Je devrois en avoir profité bien plus tôt;
Mais comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir solitaire et tranquille,
Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

SANSPAIR, *en souriant.*

Ah! monsieur, sur mon compte on tient bien des
On me traite partout d'étrange personnage;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvag
Les hommes la plupart me semblent odieux;
Leur commerce, à mon sens, est très pernicieux
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui bannissoit loin d'eux le crime et la licence;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs;
Que le vice a changé leurs modes et leurs mœurs
Et qu'un luxe effréné, source de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentiments en tout ils soient contr
Je ne puis les haïr; ils sont toujours mes frères.
Tout homme qui sauroit être différent d'eux,
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux.
L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendre

Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule,
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal! et que votre langage
Est différent!...

SANSFAIR.

Je sais qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarrasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai basilic;
Animal venimeux, son regard empoisonne :
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne,
Méprisant tout le monde, et n'admirant que lui,
Il a des yeux perçants sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême,
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même;
Et, pour joindre aux efforts un salutaire effet,
Je tâche à devenir son contraste parfait :
Pour être original, j'évite sa manière,
Et crois que la meilleure est la plus singulière.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau; mais, par trop de succès,
Il pourroit à la fin vous jeter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste,
La maxime qui dit, *rien de trop*, est bien juste,
Et prouve que le sage, en toute occasion,
Doit l'être avec mesure et modération.

SANSFAIR.

Plus je suis excessif, et plus haut je proteste

Contre ce que je crois ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison :
Moins j'aurai de pareils, et plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer, c'est prodiguer sa peine.

LE MARQUIS.

Aussi n'est-ce pas là le sujet qui m'amène.

SANSPAIR.

Qu'est-ce donc? Auriez-vous quelque motif secret?..

LE MARQUIS.

Non, monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort, ainsi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait? Et de qui?

LE MARQUIS.

C'est celui de ma fille.

SANSPAIR.

De votre fille? O ciel! ai-je bien entendu?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte, et vous pouvez à l'instant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, et je n'en doute point;
Mais vous me permettrez d'insister sur ce point :
C'est la condition que mon affiche impose;
Elle est essentielle, et j'en sais bien la cause.

LE MARQUIS.

Essentielle ou non, il faut s'y conformer.

Mais le marquis d'Arbois, puisqu'il faut me nommer,
Sembloit digne, à mon sens, de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous crois; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux. C'est mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution;
Elle est juste : au public je l'ai signifiée.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Votre fille est-elle mariée?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari,
Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri;
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle est, quoique belle et bien faite.

SANSPAIR.

Le trait est tout nouveau. Mais, marquis, entre nous,
Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux époux?

LE MARQUIS.

Parce qu'en nos pays le plus riche héritage
Aux filles de son rang ne laisse aucun partage;
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses,
Dont je veux à ma sœur faire quelques largesses,
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
Pourvu qu'elle reçoive un époux de ma main.
C'est un de mes cousins à qui je la destine;
Mais à le refuser cette folle s'obstine :

Car elle est haute, vaine, et tout son enjouement
N'a pu la garantir de quelque entêtement;
Du moins je le soupçonne. Et....

LE MARQUIS.

Ma fille, au contraire,
N'a d'autres volontés que celles de son père;
Aussi, c'est un esprit sage, prématuré,
Profond, même.

SANSPAIR.

Profond!

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré,
Croiriez-vous qu'à son âge elle est physicienne?
Et, pour dire encor plus, grande *Newtonienne?*
Newton, à son avis, est un divin esprit;
Et Descartes chez elle a perdu tout crédit.
Que ne sait-elle point? Prodige de mémoire,
Elle possède à fond chronologie, histoire,
Géographie; écrit tant en prose qu'en vers;
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante.
Quelle femme, grand dieu! Belle, sage et savante!
Et dites-moi, marquis, la remariez-vous?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable époux,
Bien fait, jeune, assez riche, et de haute naissance.

SANSPAIR, *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le marquis de Beausang
Étant un bon parti par son bien, par son rang....

SANSPAIR.

Beausang ! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu ?

SANSPAIR.

Lui-même.
Eh ! ne puis-je savoir si votre fille l'aime ?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sais pas bien.
Quand je le lui propose, elle ne répond rien :
Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue,
Et, comme elle convient, sera bientôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon !

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez....

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur
A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage....

LE MARQUIS.

Oh ! je le suis plus qu'elle,
Et veux absolument conclure dès ce soir.
Je m'en vais l'avertir ; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduise ?
Il n'est point, à mon sens, de plus haute sottise

Que cet usage-là : jamais je ne le sui ;
Mais je veux bien, pour vous, m'y soumettre aujourd'hui.
Que ne ferois-je point à dessein de vous plaire ?

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire ;
Mais je vous en dispense, et souhaite ardemment
Que vous ne sortiez point de votre appartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Jusqu'au revoir.

SCÈNE V.

SANSPAIR, *seul, se jetant dans un fauteuil.*

Me voilà dans le piège.
De toutes parts l'amour me poursuit et m'assiège.
Je n'en reviendrai point. Je suis pris, je suis mort,
J'aime, je suis jaloux ; grand dieu ! quel est mon sort !
Un malheureux portrait me fascine et m'obsède.
De la source du mal j'attendois le remède ;
Et la source fatale où j'espérois guérir,
M'offre mille poisons pour me faire périr.
Quels poisons ! Quelle source est plus noble et plus pure !
Charmant original, plus beau que ta peinture,
(Si j'en crois mon oreille aussi-bien que mes yeux)
Assemblage divin de cent dons précieux,
Le ciel ne t'a-t-il fait que pour me rendre esclave ?
Ou faut-il que mon cœur te résiste et te brave ?
S'il le faut, le peut-il ? Quoi ! lâche que je suis,
J'ose déja douter de tout ce que je puis !
Non, non ; en vain l'amour m'aveugle et me transporte ;
Je veux que ma raison soit toujours la plus forte,

Je veux qu'elle triomphe. Ah ! qu'elle obéit mal !
Eh quoi ! de mon neveu je serai le rival !
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif et bruyant ; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule, en m'offrant après lui ;
Le marquis le soutient ; il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage ?
D'ailleurs, suis-je fait, moi, moi, pour le mariage ?
Après avoir long-temps évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger ?
Semblable à tant de sots dont j'ai fait la satire,
Faudra-t-il qu'à mon tour je leur apprête à rire ?
Moi, marié ! Parbleu, cela me siéroit bien !
Non, mon cœur, taisez-vous ; non, il n'en sera rien.

(Il parle au portrait.)

Vous, séducteur muet, qui voulez me surprendre,
Pour ne vous craindre plus, je brûle de vous rendre.
Faisons mieux ; renvoyons-le, et fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui, suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah ! je me reconnois, et me rends mon estime.
Quelle gloire ! Mon cœur en crève de dépit ;
Mais...

SCÈNE VI.

GORJU, SANSPAIR.

GORJU.

Le dîner est prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on diffère à servir jusqu'à ce qu'il revienne.

(*Il lui présente le portrait sans le lâcher.*)
Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le marquis d'Arbois, reportez ce portrait :
J'apprends que c'est celui de sa fille.

GORJU, *le regardant.*

En effet,
J'y fais réflexion ; je crois la reconnoître,
Et l'avoir vue un jour long-temps à sa fenêtre
Qui regarde chez vous. Il me sembloit....

SANSPAIR, *sans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire, enfin, vous remportez !

SANSPAIR.

Finissons, s'il vous plaît ; la louange m'assomme,

GORJU.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme,
Que d'obliger la dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, monsieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR, *vivement.*

Quoi ?

GORJU, *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême....
Je ferai mieux, je crois, de le porter moi-même ;
La politesse oblige à cette honnêteté.

SCÈNE VII.

GORJU, *seul.*

Mon homme en tient. Adieu la singularité.

SCÈNE VIII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.

Je ne vois nulle part ma belle matineuse :
Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse ?

GORJU.

Ah ! je crois que voici notre provincial ;
Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah ! bon jour.

GORJU.

Si matin, quel démon vous lutine ?

LE BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine ;
N'a-t-elle point encor paru sur l'horizon ?

GORJU.

Non ; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en sais la raison.
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
Qu'elle a de grands désirs de devenir baronne,
Et que ces désirs-là prennent sur son sommeil.
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
N'est-il pas vrai, Gorju ?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore.
Dès qu'elle m'aperçoit, elle court se cacher;
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t-elle dit quelques mots de tendresse?

LE BARON.

A peu près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis : « Vous voyez votre futur époux. »

GORJU.

Bon! Que répondit-elle?

LE BARON.

Elle se prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit
Est bien aise.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu! vive l'esprit.
D'abord de ce qu'on voit on pénètre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher; mais, bouche close :
Hier sur mon sujet mon cousin la pressoit,
(*En riant.*)
Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

GORJU.

C'est là de l'amour?

LE BARON.

Oui. La fille est comme un songe ;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge.
Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair
Faire avec moi la fière, et prendre son grand air,
Aussitôt je m'écrie : « Ah ! charmante pouponne !
« Tu caches finement l'amour que je te donne. »

GORJU.

Que répond la cousine à cela ?

LE BARON.

Pas le mot.
Ou bien elle me dit : « Ah ! que vous êtes sot !
« L'ennuyeux campagnard ! » Et tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile et touchante.

LE BARON.

Oui ; pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris ;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince ?

GORJU.

Sans doute, je le sais. Irez-vous à la cour ?

LE BARON.

Oh ! fi ! Pour les barons c'est un maudit séjour ;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes États emmener ma future :
A ses yeux mes vassaux sauront se distinguer ;
Et même mon bailli viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur ?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore.
Dès qu'elle m'aperçoit, elle court se cacher;
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t-elle dit quelques mots de tendresse?

LE BARON.

A peu près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis : « Vous voyez votre futur époux. »

GORJU.

Bon! Que répondit-elle?

LE BARON.

Elle se prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit
Est bien aise.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu! vive l'esprit.
D'abord de ce qu'on voit on pénètre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher; mais, bouche close :
Hier sur mon sujet mon cousin la pressoit,
(*En riant.*)
Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

GORJU.

C'est là de l'amour?

LE BARON.

Oui. La fille est comme un songe;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge.
Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair
Faire avec moi la fière, et prendre son grand air,
Aussitôt je m'écrie : « Ah! charmante pouponne!
« Tu caches finement l'amour que je te donne. »

GORJU.

Que répond la cousine à cela?

LE BARON.

Pas le mot.
Ou bien elle me dit : « Ah! que vous êtes sot!
« L'ennuyeux campagnard! » Et tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile et touchante.

LE BARON.

Oui; pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince?

GORJU.

Sans doute, je le sais. Irez-vous à la cour?

LE BARON.

Oh! fi! Pour les barons c'est un maudit séjour;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes États emmener ma future :
A ses yeux mes vassaux sauront se distinguer;
Et même mon bailli viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur?

LE BARON.

Orateur admirable.
Il parle poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable!

LE BARON.

Les esprits de Poitou sont fins et délicats;
A m'entendre, je crois que tu n'en doutes pas.

GORJU.

Malepeste! S'ils ont votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espèce.
La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.

Elle est un peu grossière, à ne te point mentir:
Mais nous la polirons. Ah! qu'elle sera fière
D'être dame d'un lieu tel que la Garouffière!
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour;
Château fortifié, grands fossés secs autour;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles.
J'ai fait couper les bois; j'ai détruit les charmilles,
Coupe qui m'a valu près de cent mille écus:
Et, pour ne plus laisser d'ornements superflus,
La charrue à présent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpents j'ai su faire une terre,
Afin de ne voir plus mille sots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade,
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion :
Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime :
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Aussi fait-il. Où donc est allé le cousin ?

GORJU.

Il s'habille, et s'en va visiter un voisin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine.
Quand j'aurai déjeuné, j'irai voir la cousine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Deux filles hors du lit au petit point du jour !

JULIE.

Dans le cœur de Paris, en été ! quel séjour !

LISETTE.

O la triste retraite !

JULIE.

O l'affreux esclavage !

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage ;
Il faut que j'aille un peu respirer le grand air :
Et je baise les mains à monsieur de Sanspair.

JULIE

Si tu sors de chez lui, tu perdras ta fortune.
Mon frère est libéral, et, quoiqu'il m'importune,
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.

Mais pas trop, ce me semble :
Et votre frère et vous, vous êtes mal ensemble.

JULIE.

Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder,
Jusqu'à nos trisaïeux il faut rétrograder.

LISETTE

Pour lui que n'avez-vous un peu de complaisance?

JULIE.

Dieu m'en garde! A mon âge il est permis, je pense,
Et de suivre la mode, et même de l'outrer.
Je fais mon plus grand soin du soin de me parer.
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle;
Car, sans être à la mode, on ne peut être belle:
La plus extravagante a des grâces pour moi;
Et la mode, en un mot, est ma suprême loi.

LISETTE.

Du comte de Sanspair vous êtes le contraste;
La mode lui fait peur; il abhorre le faste.
Non, je ne comprends pas qu'un frère et qu'une sœur
Puissent à cet excès différer par l'humeur;
Et l'on peut fort bien dire, en cette conjoncture,
Que la variété fait briller la nature.

JULIE.

Mon frère me croit folle; et moi, de mon côté,
Je regarde en pitié sa singularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie, et vous avez la vôtre;
Mais la sienne, du moins, a de si beaux motifs,
Que, malgré qu'on en ait, ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singulières;
Mais on aime le fond en riant des manières.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de sa main me donner un époux;
Et quel époux, Lisette! Un grossier personnage,
Un brutal campagnard, dont l'air et le langage,

L'esprit, les sentiments, semblent se disputer
L'honneur de me déplaire, et de me dégoûter.

LISETTE.

Leur succès est complet.

JULIE.

Il est vrai. Je l'abhorre.
Ah! qu'il est différent de celui que j'adore!
Car, il faut l'avouer, j'en suis folle; et mon cœur...

LISETTE.

Oui, le comte d'Arbois est un joli seigneur;
Mais c'est un petit-maître, et jamais votre frère
Ne s'accommodera d'un pareil caractère.
Tout homme du bel air est son aversion.

JULIE.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

LISETTE.

Voilà belle matière à votre humeur mutine;
Elle risquera tout pour le comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais si votre frère, entêté de son choix,
Vous force à l'accepter?

JULIE.

Oh! je connois mon frère;
Il est bon. En tout cas, je fuirai chez ma mère;
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, et vous ramènera.

JULIE.

Eh bien donc! un couvent me servira d'asile.

LISETTE.

Quel asile pour vous!

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille,
Mon cœur y sera libre.

LISETTE.

O triste liberté!
Que bientôt votre cœur en sera rebuté!
Allez, je vous connois; et vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite;
Vous y mourriez d'ennuis. Un cruel repentir
Vous feroit désirer ardemment d'en sortir;
Et vous éprouveriez bientôt, je vous assure,
Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez?

JULIE.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre:
Puis aux expédients il faudra recourir.

JULIE.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hasarde?

JULIE.

Regarde-moi, de grâce.

LISETTE.

Eh bien ! je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette ?

LISETTE.

Oh ! vraiment oui ; je les entends au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le comte
Pût s'introduire ici ?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte,
Je souhaite avec lui deux moments d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider ?

LISETTE.

Moi ? Non ; je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE, *apercevant Pasquin.*

Que vois-je ? Le bonheur nous vient de bon matin.
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire ?
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *regardant Lisette de loin.*

Je ne la connois point ; mais j'aime son minois ;
Et mon air lui revient, à ce que j'aperçois.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur... je ne sais qui... je suis votre servante.

PASQUIN.

Belle... je ne sais quoi... dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je suis, assurément, votre humble serviteur.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien, apprendrois-je le vôtre?

PASQUIN.

Oui-da. Si par hasard je m'appelois Pasquin?...

LISETTE.

Et moi Lisette?

PASQUIN.

Vous? Je veux être un faquin,
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Pasquin il revient à merveille.
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Eh bien! je suis Pasquin, tout prêt à vous servir.

LISETTE.

C'est très bien fait à vous. Pour moi, je suis Lisette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette;
Et je vous avouerai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui. Mais mon temps m'est cher; je crains qu'on ne m'attende:
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'est ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment ;
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh ! la mienne ne va qu'après l'expérience :
Pour pouvoir l'obtenir, il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter?

LISETTE.

D'abord, apprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je, par hasard, l'honneur de le connoître?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sachons à quel dessein
Vous nous rendez visite, et de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire
Des moyens qui céans ont su vous introduire ;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut premièrement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous supplie.

PASQUIN.

Vous servez céans?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah! parbleu! j'en suis ravi.

LISETTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh! tout doux. Dites-moi,
Savez-vous son secret?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle!

LISETTE.

C'est monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle;
Mais, bien loin de répondre à son intention,
Je veux aider sa sœur... Quelle indiscrétion!
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Rassurez-vous, ma chère.
Je viens servir ici sous votre ministère.

Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sachez que j'appartiens...

LISETTE.

Est-ce au comte d'Arbois?

PASQUIN.

C'est toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure!
Et que votre présence en ce lieu nous rassure!
Mais dans notre prison par quel secret ressort
Avez-vous pénétré?

PASQUIN, *lui montrant une lettre.*

Voici mon passe-port.

LISETTE, *lisant l'adresse.*

« Au comte de Sanspair. »

PASQUIN.

La lettre est de sa mère;
Elle m'envoie à lui.

LISETTE.

Oh! oh! Pour quelle affaire?

PASQUIN.

Pour être à son service.

LISETTE.

En quelle qualité?

PASQUIN.

Mais... de valet de chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté
Le comte?

PASQUIN.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse.
Ne pouvant s'introduire auprès de sa maîtresse,

Que l'on tient renfermée en ce triste réduit,
Près d'elle il a voulu que je fusse introduit,
Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagême.
La mère de Sanspair lui cherchoit un valet,
Homme d'esprit, alerte, intelligent, bien fait;
Mon maître l'ayant su par une vieille femme
Qui sert depuis long-temps chez cette bonne dame,
A si bien fait sous main, qu'elle m'a demandé.
Je me suis présenté si bien recommandé :
Ma figure, d'ailleurs, sans me donner de gloire,
M'a si bien appuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille marquise a pris du goût pour moi,
Et m'envoie à son fils, qui, comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Oh! je n'en doute point.

PASQUIN, *d'un ton fier.*

Et vous avez raison.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et sachez ce que c'est que votre nouveau maître :
Tout ce que l'on n'est point, il se pique de l'être;
Homme particulier dans ses opinions,
Comme dans ses discours et dans ses actions.

PASQUIN.

C'est un original, je l'ai su par sa mère;
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractère.

LISETTE.

C'est un homme, en un mot, qui ne ressemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il est, je trouverai moyen
De m'attirer bientôt toute sa confiance.
Gouverner les esprits est ma grande science;
C'est mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts;
Et je sais, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talents à vos yeux vont tout d'un coup paroître.
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t-il? Le portier de céans
Est un diable.

PASQUIN.

Il est vrai. Mais vingt louis comptants
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'apprivoiser le diable:
J'en ai fait un mouton. Et mon entrée ici
Pour le comte d'Arbois a déja réussi.

LISETTE.

C'est débuter pour lui par un beau coup d'adresse.

PASQUIN.

Mais il n'est pas le seul pour qui je m'intéresse.

LISETTE.

Et pour qui donc encor?

PASQUIN.

Pour sa charmante sœur;
Et je veux prévenir Sanspair en sa faveur:
J'en ai l'ordre secret. A l'insu de leur père,
Je viens ici servir et la sœur et le frère.

LISETTE.

Et que veut cette sœur à monsieur de Sanspair?

PASQUIN.

Le mystère est profond; s'il étoit découvert,

Cela dérangeroit des mesures secrètes,
Qu'on ne peut confier qu'à des filles discrètes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion?

PASQUIN.

Pas encor tout-à-fait. Mais mon intention
Est de faire avec vous plus ample connoissance.
Différons jusque-là l'entière confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez, vous changerez de ton;
Et... Mais séparons-nous, voici le factotôn.
Au revoir.

SCÈNE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître,
Monsieur; mais nous allons servir le même maître.
Je suis monsieur Pasquin.

GORJU.

Et moi, monsieur Gorju.

PASQUIN, *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé!

GORJU, *l'embrassant.*

Soyez le bien venu!

PASQUIN.

Très obligé. Gorju! Le beau nom!

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un siècle au moins dans l'illustre famille
Des Sanspairs.

PASQUIN.

Comment diable !

GORJU.

Et vous m'accorderez
Que par-là les Gorjus sont assez bien titrés.

PASQUIN.

Peste ! voilà pour eux un titre magnifique !
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

GORJU.

Domestique, il est vrai : mais de distinction ;
J'y suis maître-d'hôtel, et, par occasion,
Valet de chambre.

PASQUIN.

Oh ! oh !

GORJU.

Quand la place est vacante,
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maison l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif ?

GORJU.

Oui, mais très fatigant : car dans cette demeure
Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,
Jour ou non ; à monsieur cela n'importe pas,
Et son appétit seul est l'heure du repas.
Point de repos pour nous, à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh ! comment soutient-il cette dépense énorme?
Il se ruine.

GORJU.

Lui ? Tous les ans, par ses soins,
Mon maître met à part cent mille francs, au moins.
Outre qu'il est très riche, il garde un si grand ordre,
Que sur ses revenus personne ne peut mordre.
Il rit de nos seigneurs, qui, faisant les fendants,
Laissent régner chez eux messieurs les intendants,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou ; moi, je dis qu'il est sage :
Se passer d'intendant, c'est l'être au dernier point.
En se volant soi-même on ne s'appauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garde-robe est-elle magnifique?

GORJU.

Point du tout, car il est amoureux de l'antique.
Bien loin de se régler sur les modes du temps,
Celle dont il se pare a, du moins, cinquante ans.
Ses poches sont en long, ses perruques crépées.
Les hommes d'aujourd'hui lui semblent des poupées.
Il aime un habit simple et plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux sa singularité,
Cet homme simple, uni, veut que ses domestiques
Soient tous, selon leur ordre, en habits magnifiques;
Que la mode surtout les fasse bien briller :
Dès qu'il en paroît une, il nous fait habiller;

Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il est fort au-dessus d'un homme de ma sorte.

PASQUIN.

Il vous sied à ravir.

GORJU.

Oh ! votre serviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit seigneur.

GORJU.

J'en ai, sans me vanter, et le port et l'allure.
Mais chut! Voici monsieur.

PASQUIN, *à part.*

O la bonne figure !

SCÈNE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR, *à part, en rêvant.*

Elle n'est pas levée, et son père est sorti.
Ah ! que j'en suis fâché ! j'avois pris mon parti ;
Que sais-je si j'aurai toujours la même force ?
Mon esprit et mon cœur vont rentrer en divorce :
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit ?
(*Apercevant Pasquin.*)
Que veut cet homme-là ?

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous apprendra, monsieur, le sujet qui m'amène.

SANSPAIR.

Ah ! ah ! c'est de ma mère. Elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir ?
Monsieur Gorju!

GORJU.

Monsieur ?

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt. Je sens mon appétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, monsieur ?

SANSPAIR.

Pour quelle heure ? Peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin
Je vous avertirai sitôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt est presque cuit : je crains qu'il ne se gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre ; et surtout qu'on se hâte.

SCÈNE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR, *ouvrant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici.
Je compte que ma mère aura bien réussi ;
Car elle a le goût sûr, et n'est pas fort crédule :
Pour moi, je le suis trop, et j'en suis ridicule.
(A Pasquin.)
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, monsieur ?

SANSPAIR.

Entre nous
Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet...

SANSPAIR.

Couvrez-vous.

Vous dis-je; je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je pense,

Que je suis domestique, et que la bienséance...

SANSPAIR.

La bienséance veut que vous m'obéissiez.

PASQUIN.

J'y serai toujours prêt, quoi que vous m'ordonniez.

De ma soumission si vous faites l'épreuve,

Je vais, en me couvrant, vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

Ah! ce trait-là me plaît.

PASQUIN, *se couvrant.*

Quand l'ordre est si pressant,

Il vaut mieux être sot que désobéissant.

SANSPAIR.

On ne peut dire mieux. Pour peu qu'on vous entende,

Vous n'avez pas besoin que l'on vous recommande.

Lisons pourtant.

(*Il lit.*)

« Mon fils, vos singularités,

« Quoique j'y sois accoutumée,

« Me paroissent toujours d'étranges nouveautés,

« Qui donnent du relief à votre renommée.

« Pour un valet de chambre avoir recours à moi,

« C'est une idée assez plaisante;

« N'importe, j'ai trouvé, je croi,

« L'homme qui vous convient; et j'en suis très contente

Le préambule est long; mais lisons jusqu'au bout.

(*Il lit.*)

« C'est un joli garçon...»

PASQUIN, *faisant une brusque et profonde révérence.*

Ah! monsieur, point du tout.

SANSPAIR.

Ne m'interrompez plus, et trève de courbettes.
On ne m'impose point par ces façons discrètes,
Dont un orgueil caché sait toujours se munir.
Quand on a du mérite, il faut en convenir.

PASQUIN.

(*A part.*)

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

SANSPAIR *lit.*

« C'est un joli garçon, bien sensé, plein d'esprit,
« Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit.
Ma mère n'a jamais prodigué la louange.

PASQUIN, *d'un ton modeste.*

Monsieur....

SANSPAIR.

Vous avez donc de l'esprit?

PASQUIN.

Comme un ange.
Puisque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR, *en souriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.

(*Il lit.*)

« Il est exact, adroit, sincère;
« De plus, on me répond de sa fidélité:

« Mais ce qui va bien plus vous plaire,
« De ses talents celui qu'on m'a le plus vanté,
« C'est qu'il a le don de se taire. »
O merveilleux talent, plus précieux que l'or !
Si vous le possédez, vous êtes un trésor.
Mais le possédez-vous, dites-moi ? Puis-je croire
Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire ?
Vous êtes donc le seul que la faveur des cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux ?
Êtes-vous ce prodige ? Allons, soyez sincère.
Répondez. Est-il vrai que vous savez vous taire ?
Morbleu ! répondez donc. Vous vous moquez, je crois.

PASQUIN.

Mon silence, monsieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un sage de la Grèce eût-il pu mieux répondre ?
Embrassez-moi, mon cher.

PASQUIN.

Ah ! monsieur...

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi ! mon maître avec moi feroit comparaison ?
Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence...

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit. J'aime l'obéissance.

(Ils s'embrassent.)

Asseyons-nous.

PASQUIN.

M'asseoir ?

SANSPAIR, *vivement.*

Encore? Au premier mot..

PASQUIN, *s'asseyant brusquement.*

Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANSPAIR.

Je voir tout le contraire. Approchez. Mes manières
Ont de quoi vous surprendre; elles sont singulières,
Je l'avoue; et d'abord vous l'avez dû sentir.
Le vulgaire imbécile ose s'en divertir:
Il me croit ridicule; et vous-même, peut-être,
Vous le croyez aussi. Quoi! direz-vous, un maître
Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,
Et même à se couvrir? Il est vrai qu'aujourd'hui
Donner à ses valets une telle licence,
C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance.
On n'agit point ainsi dans les moindres maisons;
Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.
Je suis homme.

PASQUIN.

A coup sûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre,
Fussé-je des humains ou le maître, ou l'arbitre.
Oui, mon cher, je suis homme; et vous l'êtes aussi,
N'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins, je l'ai cru jusqu'ici.
Mais entre vous et moi la différence est belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle.
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur.

Car, quel est dès mortels le plus considérable?
C'est le plus vertueux et le plus raisonnable.
Et quel est le plus vil? C'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles aïeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entr'eux d'autre distinction;
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage.
Par conséquent, sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, et gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelqu'autre différence?

PASQUIN.

Oui, monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un seigneur; moi, qui suis-je? Un pied-plat.

SANSPAIR.

Mais par quelle raison?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le sort exerçant son empire,
Vous a traité fort mal, et m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et, par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui par succession sont venus jusqu'à moi.
Vos ancêtres à vous...

BASQUIN.

Mes ancêtres? Ma foi,
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait est très certain. Mais, qu'est-il arrivé?
Ce que les plus puissants ont souvent éprouvé.
Comme du genre humain la fortune se joue,
Elle a mis vos aïeux au plus haut de sa roue,
Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous:
Les miens, après avoir essuyé son courroux,
De degrés en degrés sont montés à leur place;
Pur effet du hasard ou d'une heureuse audace;
Vrai jeu de la bascule. Un côté penche en bas
En faisant monter l'autre : et je ne comprends pas
Qu'un grand, qui voit régner cette vicissitude,
Puisse de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang
Doit se dire en secret : « Je suis d'un noble sang;
« Un autre est d'un sang vil, à ce que j'imagine;
« Nous remontons pourtant à la même origine. »
Voilà comme je pense, et la raison pourquoi
Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.
Toujours les premiers temps présents à ma mémoire,
Etouffent de mon cœur et l'enflure, et la gloire:
Je me fais un plaisir de le mortifier,
Et c'est ce qui, surtout, me rend très singulier.
Les hommes sont si fous, qu'on ne peut être sage
Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, monsieur; tous les hommes sont fous.
Il n'est plus ici bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR, *se levant brusquement.*

Ah! fi! vous me flattez. Quelle indigne bassesse!

PASQUIN.

Je croyois que des grands vous aviez la foiblesse:
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime.
J'ai cru vous prendre au piège, et j'y suis pris moi-même.

SANSPAIR, *lui prenant la main.*

Oh! parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Holà! monsieur Gorju, paroissez.

SCÈNE VI.

GORJU, SANSPAIR, PASQUIN.

GORJU.

Me voici.

Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

GORJU, *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit et l'équipage
Que j'avois destiné pour son prédécesseur.
Cet homme est justement de la même hauteur.

SCÈNE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.

DITES-MOI, s'il vous plaît, quel étoit votre maître ?

PASQUIN.

Il logeoit ici près : vous pourriez le connoître.

SANSPAIR.

Je ne connois personne.

PASQUIN.

Il alloit quelquefois
Ou dîner, ou souper chez le marquis d'Arbois.

SANSPAIR.

Ah ! ah ! De ce marquis connoissez-vous la fille ?

PASQUIN.

Mais j'en ai oui parler. O l'étrange famille !

SANSPAIR.

En quoi donc ?

PASQUIN.

Ce seigneur a deux enfants ; un fils
Aussi grave et posé qu'un homme à cheveux gris ;
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.

SANSPAIR.

Est-il possible ?

PASQUIN.

Oui.

SANSPAIR.

Cet homme est né bien sage !

PASQUIN.

C'est un Caton sans barbe. Et sa sœur, à mon sens,
Est encor plus bizarre ; elle a vingt et deux ans,

Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle fait la savante;
Elle lit jour et nuit les plus anciens auteurs;
Elle en sait plus, dit-on, que les plus grands docteurs.

SANSPAIR, *transporté.*

Tout de bon?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Fort bien. Et sa figure?

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR.

L'aimable créature!

PASQUIN.

Oh! oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au ciel que ma sœur eût le même penchant!
Mais, loin d'étudier, c'est une jeune folle
Qui n'aime que le faste; et cela me désole.
Un homme simple, uni, bien loin de la toucher,
Est un monstre à ses yeux, et n'ose l'approcher.
Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître,
Je veux que vous preniez les airs de petit-maître.
Les possédez-vous bien?

PASQUIN.

Monsieur, sans vanité,
J'ai de rares talents pour la fatuité.

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance :
Livrez-vous hardiment à votre impertinence.
De vos talents exquis je m'en vais m'amuser,
Pour plaisanter ma sœur, et la désabuser.
Son goût est déclaré pour les airs à la mode :
Je n'imagine point de plus sûre méthode,
Pour les lui faire enfin haïr et détester,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître,
Et qu'un jeune seigneur, sous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN, *menant son maître par la main.*

Entrez vite, et sans bruit.

LE COMTE.

Voilà bien du mystère!

PASQUIN.

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.

Bon! Sanspair est-il donc un homme à redouter?

PASQUIN.

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCÈNE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

C'est vous, monsieur le comte?

PASQUIN.

Oui, grâce à mon adresse.

LISETTE.

Soyez le bien-venu.

LE COMTE.

Montons chez ta maîtresse.

LISETTE.

Tout doux! elle viendra dans un petit moment.

LE COMTE.

Mène-moi, sans tarder, à son appartement.

LISETTE.

Du sang-froid, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Le sang-froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune?

LE COMTE.

Non pas. Mais, ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonspect.

LE COMTE.

Ce faquin me fait rire.
Circonspect! Eh! fi donc! ce n'est pas le bon air.

LISETTE.

C'est celui qui convient chez monsieur de Sanspair.

LE COMTE.

Mais tu ne sais donc pas que j'aime à la folie?
Le moyen?.... Ah! je vois ma charmante Julie.

SCÈNE III.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE, *prenant la main de Julie.*

Eh bien! mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour;
Car je crois qu'entre nous il est très réciproque,
Et que de vous à moi tout est sans équivoque.

JULIE, *bas à Lisette.*

Ah ! qu'il est différent de ce vilain baron !

LISETTE, *bas, à Julie.*

D'accord : mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE, *bas, à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous balancez, me semble :
Quoi ! la consultez-vous ?

JULIE.

Non. Mais c'est que je tremble.

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous ?

JULIE.

Mon frère peut venir.

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance ; et, s'il survient un frère,
Pour le rendre traitable on sait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon dieu ! que dites-vous ? Il faut le ménager ;
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je saurai l'engager
A m'être favorable : et, selon l'apparence,
Il ne peut ignorer mon rang et ma naissance.
Un homme de ma sorte ose se présenter,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire,
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frère.

LE COMTE.

Pour le dégoûter?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu! vous m'étonnez.
Quel travers est-ce là?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manières, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh! je vous en réponds.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du comte de Sanspair?
Prudent, sage; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE, *en riant.*

Prudent! sage! Oh! parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau;
Et jamais l'opéra n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

JULIE, *bas à Lisette.*

Ah ! qu'il est différent de ce vilain baron !

LISETTE, *bas, à Julie.*

D'accord : mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE, *bas, à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous balancez, me semble :
Quoi ! la consultez-vous ?

JULIE.

Non. Mais c'est que je tremble.

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous ?

JULIE.

Mon frère peut venir.

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance ; et, s'il survient un frère,
Pour le rendre traitable on sait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon dieu ! que dites-vous ? Il faut le ménager ;
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je saurai l'engager
A m'être favorable : et, selon l'apparence,
Il ne peut ignorer mon rang et ma naissance.
Un homme de ma sorte ose se présenter,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire,
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frère.

LE COMTE.

Pour le dégoûter?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu! vous m'étonnez.
Quel travers est-ce là?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manières, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh! je vous en réponds.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du comte de Sanspair?
Prudent, sage; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE, *en riant.*

Prudent! sage! Oh! parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau;
Et jamais l'opéra n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien sage,
Vous songerez plutôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment, diable! voilà de la précision :
Cette fille a l'esprit plein de réflexion;
Et je vous avouerai qu'elle me persuade.
Votre frère, ma belle, a donc l'esprit malade?

JULIE.

Un peu visionnaire; et, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de son goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre:
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre,
N'est-il pas vrai? Du moins vos beaux yeux me l'ont dit:
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non. J'attends un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition, je crois, vous effarouche.

JULIE.

Il est vrai; car enfin...

LE COMTE.

Ah! vous faites l'enfant!
Dites-moi : Je vous aime; et je suis triomphant.

JULIE.

Moi, vous dire cela? Dites-le-moi vous-même.

LE COMTE.

Oh! parbleu, volontiers, et cent fois. Je vous aime,
Et je vous fait serment que mon fidèle amour
Éclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour.

Les transports que je sens vont jusques à l'extase.
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écrase.
Puissé-je en cet instant mourir à vos genoux!
(En se levant.)
Est-ce là s'expliquer? Allons, ma reine, à vous.

JULIE, *d'un air confus.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, et j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps?

LISETTE.

Oui, monsieur. Il n'est plus question
Que de gagner son frère, et c'est-là l'enclouure.

LE COMTE.

Que faire pour cela?

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos manières, vos tons, vos discours.

LE COMTE.

Oh! ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous soutiens, moi,
Qu'avec beaucoup d'esprit et beaucoup de tendresse
On sait se retourner. Songez que le temps presse.

LE COMTE, *en riant.*

Oh! je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal.
Le temps est précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel est-il?

PASQUIN.

Un baron.

JULIE.

Appuyé de mon frère.

LE COMTE.

Un baron, dites-vous?

LISETTE.

Oui; de la Garouffière.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre; et mon frère en est fou.

LE COMTE.

D'où sort cet animal?

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

LE COMTE.

Laissez-moi faire, allez, et vous verrez merveilles.
Je veux devant Sanspair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition!

LISETTE.

Voilà le vrai moyen
De vous faire une affaire, et de n'y gagner rien.

LE COMTE.

Quoi! j'aurai pour rival un pareil personnage?
Un campagnard? un sot?

LISETTE.

Il l'est à triple étage;

Et c'est par-là qu'il plaît au comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtresse?
Usez avec Sanspair et d'esprit et d'adresse.
Sous de graves habits cachez l'air cavalier,
Pour paroître à ses yeux bizarre et singulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes.
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

LE COMTE.

Je veux bien l'imiter; mais qui me l'apprendra?

PASQUIN

Moi, je le sais par cœur; et je vais vous instruire.
Soyez sage un quart-d'heure, et laissez-vous conduire.

LE COMTE, *à Julie.*

Pour m'assurer de vous, je vais me transformer;
Et vous éprouverez que je sais l'art d'aimer.

PASQUIN, *à Julie.*

Madame, il faut aussi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je?

PASQUIN.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piège.
Il veut me transformer en seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous estimez tant;
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat, et trompez votre frère.
A la ruse on peut bien se prêter décemment
Lorsque l'hymen en doit être le dénouement.

JULIE.

C'est assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma sœur. Jusqu'au revoir, ma belle;
J'espère par mes soins mériter votre cœur.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JULIE, LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

J'ENTRE un peu librement.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Chez votre belle-sœur
(Ou du moins peu s'en faut) point de cérémonie.
Approchez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Eh bien donc! vous l'aurez. D'avance embrassez-vous
Et vivement.

LA COMTESSE, *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux.

JULIE.

Et moi, madame...

LE COMTE.

A l'air dont la scène commence,
Je vois que vous aurez bientôt fait connoissance.
Plus vous vous aimerez, plus je serai content.
Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous sortez?

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si mon frère vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincère.

JULIE.

Entre nous,
De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve? Il refuse un parti très sortable,
Fille puissamment riche, et même assez aimable :
Mon père en est outré, sans avoir deviné
La cause d'où provient ce refus obstiné.
Pour moi, je la savois, et l'ai si bien cachée...

JULIE.

Votre frère m'a plu; je lui suis attachée;
Je crois lui plaire aussi : mais, par ce que j'apprends,
Pour traverser nos vœux nous avons deux tyrans.
Il cédera peut-être au pouvoir de son père :
Ma mère m'a soumise à celui de mon frère,
Qui me destine un sot que je hais à la mort.
Des plus tendres amants voilà quel est le sort!
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle;
Et, pour les rendre heureux, il faut quelque miracle.

SCÈNE VI.

SANSPAIR, *écoutant, sans paroître;* LA COMTESSE JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Vous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah! je n'ose.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi?

JULIE.

Mon frère est bien bizarre.

SANSPAIR, *apercevant la comtesse.*

Est-ce elle que je voi?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son système
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR, *à part, sans être vu.*

C'est ma belle comtesse. Oui; je n'en puis douter.
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je crois le bien connoître.

JULIE.

Mon frère n'est pas tel que vous vous le peignez.
Lui, la sagesse même! Ah! bon dieu! vous craignez
De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries,
Mais je sais qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.

Je le sais comme vous ; et je sais bien aussi
Que l'on a très grand tort. Mais, n'est-il pas ici?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite ?

JULIE.

Oui, madame, il est vrai. Vous, lui faire visite?
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaisons, c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait, on vient de me l'apprendre ;
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait? Rien n'est plus surprenant.
Eh ! comment l'a-t-il eu?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant
J'ai perdu ce portrait sans m'en être aperçue,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vue,
Et de-là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais portrait si beau ne fut si mal placé.
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Vous me mortifieriez, si j'étois assez vaine
Pour croire que mes traits eussent pu le frapper.

JULIE.

Lui ! d'un portrait de femme il pourroit s'occuper !

D'une telle foiblesse il est très incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis, piquants et gracieux :
Mais rien de tout cela n'aura flatté ses yeux.
(*Considérant la comtesse.*)
Ah ! madame !

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

JULIE.

Que cette étoffe est belle !

LA COMTESSE.

Le dessein m'en a plu ; c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher ; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très bien fait, madame.

SANSPAIR, *à part.*

Pour une philosophe elle paroît bien femme.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous ?

SANSPAIR, *à part.*

Encor ?

JULIE.

Ah ! rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE, *regardant la robe de Julie.*

Que j'aime ce fond d'or,
Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées !
Elles sont, à mon sens, artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît, et je la mets souvent.
Mais suis-je bien coiffée ?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant.
Coiffez-vous désormais un peu plus en arrière :
Vos traits sortiront mieux. Pour moi, c'est ma manière.

SANSPAIR, *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE, *à Lisette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR, *à part, et plus haut.*

La femme la plus sage a bien peu de raison.

LA COMTESSE.

J'entends quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frère, sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même, vraiment. Je crois qu'il nous écoute.

SANSPAIR, *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette, et j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous ?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frère ;
Voilà des curieux l'aventure ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous savez donc, monsieur, ce qui m'amène ici ?

SANSPAIR.

Oui, madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sais bien aussi;
Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,
(*A la comtesse.*)
Ma sœur, et point pour moi. Mon bonheur est extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit....

JULIE.

Oh! oh! de la galanterie!
C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR, *à Julie et à Lisette.*

Laissez-nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non; restez. Nous laissez-vous tous deux?

JULIE, *en sortant.*

Je réponds de mon frère, il n'est pas dangereux.

SCÈNE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Je débute, madame, en marquant ma surprise.

LA COMTESSE.

Eh! de quoi, s'il vous plaît?

ANSPAIR.

De vous voir si bien mise:

De voir dans vos cheveux ce docte arrangement;
De vous voir affecter cet air, cet enjouement,
Ces petites façons, ce gracieux langage,
Dont les femmes du monde ont raffiné l'usage;
Usage qui corrompt les esprits et les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs.
Quoi! vous savez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles?
Ou monsieur votre père a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper:
Vous devez l'ignorer, si vous êtes savante,
Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'on invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, monsieur?

SANSPAIR.

Je pourois ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je sais l'art d'écouter,
Même certains discours qui pourroient me déplaire;
Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire.

SANSPAIR, *à part.*

Ciel! auroit-elle encor cette perfection,
Jointe si rarement à l'érudition?
Une femme d'esprit se forcer au silence!
Rien ne me paroît plus contre la vraisemblance
(*Ils se regardent sans rien dire.*)
Elle se tait pourtant. Vous ne répondez point?

LA COMTESSE.

Continuez, monsieur, j'attends le second point.

SANSPAIR, *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme!
(*Ils gardent encore le silence.*)

LA COMTESSE, *en souriant.*

Eh bien ! vos arguments sont-ils prêts ?

SANSPAIR.

Non, madame.
Je n'ai plus rien à dire, et je suis confondu.

LA COMTESSE.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu :
Or voici ma réponse. Une femme savante
Doit cacher son savoir, ou c'est une imprudente.
Si la pédanterie est un vice d'esprit
Que la société de tout temps a proscrit,
Et si contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t-on son air, ses tons dans une femme ?
Je me le tiens pour dit ; mon sexe est condamné
A se borner aux riens pour lesquels il est né.
Je sais que, s'il en sort, il paroît ridicule ;
Qu'il faut qu'une savante en public dissimule,
Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement ;
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment :
Au lieu que son savoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit.

SANSPAIR.

Votre discours, avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge, monsieur, faut-il que j'y renonce ?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le savoir à ses charmes,
Des discours du public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode et le bon air, objets de son mépris.
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire;
Son esprit sur son cœur emporte la victoire;
Aux foibles de son sexe elle sait s'arracher,
Et le mépris des sots ne sauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime-là me paroît un peu fière;
Pour me persuader elle est trop singulière:
Et je hais (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler, et vous êtes savante?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singulière, est-on donc ignorante?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des savants dont le monde admire les écrits;
Mais je ne leur vois point affecter des manières
Qu'on puisse, avec raison, prendre pour singulières:
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts
Pour cacher leur savoir sous d'aimables dehors.
Et si, chez les anciens, de doctes fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,

Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
Et Socrate, et Platon, et les Sages de Grèce,
D'un doux extérieur ont orné la sagesse :
On ne les a point vus par singularité
Rompre tous les liens de la société,
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et, pour se distinguer, se rendre insupportables.

SANSPAIR, *vivement.*

Je verrois de sang-froid tant d'erreurs, tant d'abus !
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus !

LA COMTESSE.

Eh ! qui parle de vous ? ma thèse est générale.

SANSPAIR.

Ah ! je ne sens que trop où tend votre morale.

LA COMTESSE.

Comment ! vous êtes donc un homme singulier ?

SANSPAIR.

Oui. Je respire l'air en mon particulier.
En tous lieux la raison est ma seule compagne.
Quand le beau monde accourt, je fuis à la campagne :
Le plaisir d'être seul m'y fait braver le nord ;
Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

LA COMTESSE.

Moi, je veux qu'à son siècle un sage s'accommode.
Une sagesse outrée est toujours incommode,
Dégoûte, irrite, offense, au lieu de corriger.
De sa mauvaise humeur on cherche à se venger ;
Pour la rendre odieuse il n'est rien qu'on ne fasse :
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace ;
Mais il me siéroit mal de citer les auteurs.
Rien n'est plus innocent ni plus pur que vos mœurs.

Je vous mets au-dessus de la plupart des hommes;
Mais vivons, croyez-moi, pour le siècle où nous sommes:
Tâchons de nous sauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce temps la candeur du vieux âge,
Ses modes, ses façons, c'est être outrément sage.
Pour moi qui hais le monde, et qui ne le fuis pas,
Je me borne à des vœux, et je me dis tout bas:
« Puissent la foi, l'honneur, et la pudeur antique,
« Reprendre sur les cœurs un pouvoir despotique!
« Après tant de rebuts qui t'ont fait soupirer,
« Vertu trop négligée, ose te remontrer. »
Ces souhaits que je forme et répète sans cesse,
Avec humanité font parler la sagesse;
Ils peuvent à la fin pénétrer jusqu'aux cieux,
Et faire plus d'effet que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, madame, et plus je vous admire;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'est un crime à vos yeux d'oser se distinguer;
Pour leur paroître sage il faut extravaguer.

LA COMTESSE.

Distinguons, s'il vous plaît: car je hais l'équivoque.
Un sage suit la mode, et tout bas il s'en moque.
Il déteste l'erreur, le vice, les abus,
Mais sans rompre en visière aux hommes corrompus.
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable;
Mais son goût ne doit pas le rendre insociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons?

LA COMTESSE.

Oh ! très absolument. J'ose même vous dire
Que, si sur votre cœur j'avois le moindre empire,
(Car pour guider l'esprit il faut gagner le cœur)
Je voudrois que d'abord vous me fissiez l'honneur
De me sacrifier vos façons singulières,
Pour prendre du beau monde et l'air et les manières.

SANSPAIR, *très vivement.*

Moi, devenir un fat, un étourdi ! madame,
Quand vous m'inspireriez la plus ardente flamme,
Vous ne me feriez pas varier un moment.
Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant;
Un instant m'offre en vous tant de rares merveilles,
Qu'avec peine j'en crois mes yeux et mes oreilles.
Vous savez être sage avec vivacité,
Et la science en vous relève la beauté :
Mais tous nos sentiments s'accordent mal ensemble,
Et je ne puis aimer que ce qui me ressemble.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un si beau trait.
Pour ne plus disputer, venons à mon portrait.
M'y reconnoissez-vous ? Y trouvez-vous quelqu'autre?

SANSPAIR.

Madame, il est trop beau pour n'être pas le vôtre.

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous êtes très galant, quoique très singulier.
Il m'appartient donc ?

SANSPAIR.

Oui. Je ne puis le nier.

LA COMTESSE.

Vous savez que chez vous je viens pour le reprendre;
Vous ne refusez pas, je crois, de me le rendre ?

SANSPAIR, *tirant le portrait de sa poche.*

Madame, le voici.

LA COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR

Oh! doucement.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.

(*En regardant le portrait.*)

Les beaux traits! Ah! quels yeux! Quelle admirable bouche!

Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.

(*Il baise le portrait.*)

Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés....

LA COMTESSE, *lui voulant ôter le portrait.*

Monsieur, vous prenez là d'étranges libertés.

SANSPAIR, *lui rendant le portrait.*

Puisque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.

(*Il la considère.*)

Mais que l'original surpasse la copie!

Oui, plus je vous regarde, et plus je le ressens,

Quoique votre portrait ait des traits ravissants.

LA COMTESSE, *regardant le portrait.*

L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR, *reprenant brusquement le portrait.*

Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE, *voulant le reprendre.*

Rendez-moi....

SANSPAIR.

Patience.

Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.

(*Il regarde la comtesse et le portrait tour à tour.*)

Madame, croyez-moi, laissez-moi ce portrait:

J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah! si vous prétendez....
Quoi! sérieusement vous le redemandez?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR, *tendrement.*

Ah! vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR, *à part.*

En vain je me combats.
O ma foible raison, ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! s'il pouvoit m'aimer, que je serois heureuse!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur?
Cessez, fière raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR, *sortant de sa rêverie.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait?

LA COMTESSE.

Et sur quelle apparence
Oserois-je, monsieur, le laisser en vos mains?
Expliquez-vous, du moins.

SANSPAIR.

Ah! c'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, monsieur. J'attends ici mon père;
Que lui dirai-je?

SANSPAIR.

Eh! mais... Dites-lui sans mystère
Que j'ai refusé de... Non, ne lui dites rien:
La chose iroit trop loin; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose
Quelque accommodement.... Car on en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous surprends tous deux, et m'en fais une fête.
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête!

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment! avez-vous disputé?

J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah! si vous prétendez....
Quoi! sérieusement vous le redemandez?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR, *tendrement.*

Ah! vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR, *à part.*

En vain je me combats.
O ma foible raison, ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! s'il pouvoit m'aimer, que je serois heureuse!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur?
Cessez, fière raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR, *sortant de sa rêverie.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait?

LA COMTESSE.

Et sur quelle apparence
Oserois-je, monsieur, le laisser en vos mains?
Expliquez-vous, du moins.

SANSPAIR.

Ah ! c'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, monsieur. J'attends ici mon père ;
Que lui dirai-je ?

SANSPAIR.

Eh ! mais... Dites-lui sans mystère
Que j'ai refusé de.... Non, ne lui dites rien :
La chose iroit trop loin ; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose
Quelque accommodement.... Car on en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous surprends tous deux, et m'en fais une fête.
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête !

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment ! avez-vous disputé ?

LA COMTESSE.

Mais, oui. J'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous? Chacun à sa folie.
La vôtre, par exemple, est la philosophie;
Toujours *Locke*, *Leibnitz*, *Descartes*; ou *Newton*;
Mais songez que bientôt il faut changer de ton,
Et vous raccoutumer au langage ordinaire;
Car j'espère ce soir conclure notre affaire.
Vous aurez un époux tout simple et tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni;
Et qui désirera, selon toute apparence,
Que tout votre savoir se borne à sa science.
(*A la comtesse.*)
Avez-vous ce portrait? Vous ne répondez rien!

SANSPAIR.

Êtes-vous si pressé? Vous me permettrez bien
De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre;
Au marquis de Beausang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beausang?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Je le lui remettrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

Quand je consentirai
Qu'il épouse madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'une autre!
Songez-vous?....

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.
Beausang, vous le savez, n'est pas encor majeur;
Et vous savez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui; mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon?

SANSPAIR.

D'abord, il faut savoir,
Si madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,
Elle y consentira.

SANSPAIR.

Par pure complaisance,
Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! je voudrois qu'elle fît résistance!

SANSPAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort.
Nous dévons l'établir juge en dernier ressort.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Eh bien! prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager.
On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Eh bien ! puisque monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur ; je m'en rapporte à vous.
Je veux de votre main recevoir un époux.
Votre décision sera ma loi suprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible et sujet à l'erreur.
Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beausang, son bien, son caractère ;
Et si vous décidez qu'il est digne de moi,
Dès ce soir je lui donne et mon cœur et ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.
Eh bien ! servez-nous donc de père de famille.
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel mystère est ceci ?

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici ?
Ce n'est pas demander trop de temps, ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
A l'égard du portrait....

LA COMTESSE.

Monsieur le gardera,
Et, suivant son arrêt, il en disposera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR, *donnant la main à la comtesse.*

Permettez que je vous reconduise.

LE MARQUIS.

Il n'est point, disiez-vous, de plus haute sottise
Que cette façon-là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit, en effet;
Mais on peut varier pour un si beau sujet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SANSPAIR, *seul.*

(Vivement.)

Après un long combat j'ai gagné la victoire.
(Parlant au portrait.)
Enfin je vais te rendre, et rétablir ma gloire.
Trop dangereux appas qui m'imposez la loi,
Je saurai triompher et de vous et de moi.
Lâche ! je me voyois à deux doigts de ma perte;
La raison frémissoit, et ne l'a pas soufferte;
Grâce au ciel, ses leçons m'empêchent de tomber :
Je m'étonnois aussi de la voir succomber;
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie,
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité.
Déja je sens en moi renaître la gaîté :
Suivons ses mouvements. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme et l'allégresse;
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je? Est-ce Pasquin? Il arrive à propos.

SCÈNE II.

SANSPAIR, PASQUIN, *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

Je viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces grâces, cette allure;
Voyez ce coude-pied hors de mon escarpin,
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin;
Cela marque la taille et dégage à merveille :
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage est complet et suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Savez-vous l'étayer d'un air de suffisance,
D'un ton impérieux, railleur et décisif!

PASQUIN.

Peste! c'est le moyen de n'être pas oisif.
Ces brillantes façons font un homme à la mode;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode,
S'ils joignent à ces dons le précieux secret
De rendre le public leur confident discret :
Pour en venir à bout, leurs communes allures
Sont de se confier chacun leurs aventure.
Morbleu! les bons propos. Sans beaucoup méditer,
Pour vous désennuyer, je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellents modèles?

PASQUIN.

Ah! monsieur, leurs façons me sont si naturelles,
Qu'il ne me manque rien, qu'un peu de qualité,
Pour être le seigneur le plus accrédité.
(*Il se jette au cou de Sanspair, et le serre étroitement.*)
Eh! bonjour, cher marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle caresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre comtesse?
Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi:
Mais je sais ménager un ami tel que toi.
D'ailleurs, en tant de lieux mes pas sont nécessaires,
Que je n'ai pas le temps de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;
Je crois qu'elle m'aura deux grands mois, tout au moins;
Oui, parbleu, deux grands mois; et je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie.
J'en suis un peu honteux; mais pour la nouveauté
Tu sais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête-à-tête;
J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;
Car moi, je hais l'éclat, et j'ai de la pudeur.
La marquise vouloit étaler sa victoire:
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis seigneurs?

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O temps! ô siècle! ô mœurs!

Qui rendez la raison, la vertu singulières.
(*Il tire le portrait et lui parle, après s'être jeté dans un fauteuil.*)
Et vous me forceriez à changer de manières!
De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous et le ton et les airs!
Eussiez-vous mille fois plus de grâces, de charmes,
Ma raison contre vous prendra toujours les armes;
Et je vais à Beausang vous céder sans regret.

PASQUIN, *en riant.*

A qui parlez-vous donc?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Approchez, admirez.

PASQUIN, *regardant le portrait.*

Ah! monsieur, qu'elle est belle!
Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.
(*A part.*)
C'est la sœur de mon maître; employons tout notre art
A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front et ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste et sublime;
Cet air modeste inspire et l'amour et l'estime;
Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture:
Cependant cet objet si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil et le tombeau;
Je l'admire et le crains: et la sagesse encore
Sait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.
Pourquoi leur résister?

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

L'amour excuse tout.

SANSPAIR, *en souriant.*

Excellente morale!

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale?

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR, *vivement.*

Je ne changerai point; la chose est résolue.

PASQUIN.

Vous baisserez le ton dès que vous l'aurez vue.

SANSPAIR.

Je l'ai vue, admirée, et me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah! c'est que le moment n'est pas encor venu;
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence;
Mais si vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, monsieur, que vous avez trente ans,
Même un peu par-delà, selon ce que j'entends.

Riche comme un Crésus, dans la vigueur de l'âge,
Ma foi, vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais; j'en jure à tous moments.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là se rit de vos serments.

SANSPAIR.

Sachez...

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais, sans bruit, sans éclat,
Raisonnons.

SANSPAIR, *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude;
Je me reconnois mal à cette promptitude :
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner?

PASQUIN.

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor? Je rends justice à cette aimable veuve;
Mais contre ses appas je me sens à l'épreuve.
Qui? moi prendre une femme en qui je vois régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde!
J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier,
Que de cesser de vivre en homme singulier.

PASQUIN.

Si vous étiez aimé par hasard?

SANSPAIR.

Si l'on m'aime,
On doit, sans balancer, adopter mon système.
A l'objet de ses vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les désirs, l'habitude et le goût.

PASQUIN.

Pour le coup, je vous tiens. Suivant votre maxime.
La veuve auroit sur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, monsieur, elle peut exiger
Ce que vous exigez.

SANSPAIR.

Je veux la corriger.
Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence :
De nos prétentions voilà la différence.
Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur,
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma sœur :
Semblable à la comtesse, elle est esclave et folle
Des modes, des grands airs : le monde est son idole,
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle?

PASQUIN.

Non.

SANSPAIR.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

PASQUIN.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous supplie?

PASQUIN.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie;

Et d'abord, honoré de son attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profusion.
De nos jeunes seigneurs affectant le langage,
Aussi-bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur personnage.
Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté.

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela?

PASQUIN.

Mes grands airs ont raté.

SANSPAIR.

C'est qu'elle a soupçonné...

PASQUIN.

Non; mais sur ma parole?
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi! ma sœur n'est plus folle?

PASQUIN.

« J'admire, a-t-elle dit, messieurs les courtisans :
« Pensent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon sens?..
« Bon dieu! quelle fadeur! Comment donc! mon infante
« Ai-je dit d'un ton fier, vous êtes méprisante?
« Sachez... » Mais, sans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cause une surprise extrême;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient; jugez-en par vous-même.

SCÈNE III.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

Mon frère, d'où nous vient cet aimable seigneur?
Est-il de vos amis?

SANSPAIR.

Assurément, ma sœur,
Un seigneur si bien fait, si galant, doit vous plaire.
Ne dissimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frère;
De grâce, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion :
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux brillants je me sens prévenue.
Je me moque à présent de ce que j'admirois;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.
Vous qui me paroissiez bizarre, insupportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable :
Ce qui les effrayoit leur devient familier;
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier.
Et bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble,
Pour qu'un homme me plaise, il faut qu'il vous ressemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie. Un pareil changement
Ne peut être, à coup sûr, l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Aussi, pendant long-temps me suis-je combattue;
Et j'ai fait tant d'efforts que je me suis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion.
A vingt ans se livrer à la réflexion!
Sanspair, en vérité, vous la rendez maussade.

JULIE, *à Pasquin.*

Vous vous croyez charmant, et vous êtes bien fade.

PASQUIN.

Bien fade, ma princesse? Adieu, sage Sanspair,
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

(Pasquin sort.)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave :
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve,
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je le croie;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie!
Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCÈNE IV.

LISETTE, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

LISETTE, *à Sanspair.*

Je viens vous annoncer un grave personnage,
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

SANSPAIR.

Comment s'appelle-t-il ?

LISETTE.

C'est le comte d'Arbois.

SANSPAIR, *d'un air empressé.*

Qu'il vienne.

LISETTE, *au comte.*

Entrez, monsieur.

SCÈNE V.

LE COMTE, *vêtu singulièrement*, SANSPAIR, JULIE, LISETTE, PASQUIN.

LE COMTE, *entre gravement, s'appuyant sur une canne, et parle d'un ton empesé.*

Enfin donc je vous vois;
Cher comte de Sanspair, prototype des sages,
Ennemi courageux des modernes usages,
Des vices et des mœurs judicieux frondeur,
Embrassez votre émule et votre admirateur.

SANSPAIR, *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, monsieur, l'honneur de vous connoître.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voisin et mon maître.

En dépit de mon âge et de ma qualité,
Vous m'avez inspiré la singularité;
Ce grave ajustement en est la forte preuve.
Vous avez vu tantôt une assez belle veuve,
La comtesse ma sœur; elle a beaucoup d'esprit,
Du savoir encor plus; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde,
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me sonde,
Plus je me trouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Pour un fou, c'est fort bien jouer son personnage.

JULIE, *bas.*

A ravir.

LE COMTE.

Votre sœur passe pour être sage,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit : sombre habitation,
Mais charmante à mes yeux. Et, comme à la campagne
Un jeune solitaire a besoin de compagne,
En homme singulier, brusquement, sans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente sœur.

SANSPAIR, *en souriant.*

Très prudente.

LE COMTE.

Je crois que l'humeur singulière
Va m'en gratifier de la même manière :
Et deux originaux se conviennent si fort,
Que dès le premier mot ils se trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang, on a su vous instruire;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

SANSPAIR.

Si j'ose statuer sur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma sœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frère
Qui sauroit soutenir un si beau caractère;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal.
A l'égard de ma sœur, vous la connoissez mal;
Loin de vous consoler dans votre solitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude :
Tout comme votre sœur elle aime le fracas,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

JULIE.

Mon frère, des grands airs je suis désabusée;
Je vous l'ai déja dit, la preuve en est aisée.
Si monsieur vous convient, excepté le cousin,
Tout époux me plaira venant de votre main.

SANSPAIR.

Qu'on nous laisse tous deux.

SCÈNE VI.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

PARLONS avec franchise....

SCÈNE VII.

LE BARON, SANSPAIR, LE COMTE.

LE BARON, *entrant brusquement.*

OH! çà, cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise,
Je veux de la cousine assurer le bonheur.
Vous savez, comme moi, que j'ai déja son cœur;
Qu'elle brûle d'envie....

SANSPAIR.

Elle dit le contraire,
Mais de notre projet rien ne peut me distraire :
Vous êtes mon parent, simple, naif, humain;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE, *à Sanspair.*

Est-ce là ce cousin
Dont on vient de parler?

SANSPAIR.

Oui, monsieur, c'est lui-même;
Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parce que du vieux temps il rappelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste et des grandeurs.
Il est vif, il est prompt; marque d'un cœur sincère :
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

LE COMTE, *d'un air vif et surpris.*

Vous lui donnez Julie?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,
Et demain on épouse.

SANSPAIR, *au baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus. Il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE, *gravement.*

Eh bien! on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable! Eh! qui s'en chargera?

LE COMTE, *gravement.*

Mais.... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.
Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assommante?

LE COMTE, *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

LE BARON, *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original?
Ose-t-il plaisanter avec cette figure?

LE COMTE, *du même ton.*

Me traiter de plaisant, c'est me faire une injure.
Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence.
Apprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité?

LE COMTE, *frappant du pied et de la canne.*

Morbleu! si ce n'étoit la singularité....

SANSPAIR, *au comte.*

Eh! pour l'amour de moi....

LE COMTE, *vivement.*

Que le diable m'emporte....

SANSPAIR, *au comte.*

Un homme singulier s'emporter de la sorte!

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard?
Savez-vous qui je suis?

LE COMTE, *gravement.*

Un très plat campagnard.

LE BARON.

Moi campagnard! Moi plat! Ah! si j'entre en furie....

LE COMTE, *d'un air menaçant.*

Eh bien?

LE BARON, *se reculant près de Sanspair.*

Retenez-moi, mon cousin, je vous prie;
Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE, *lui faisant une révérence.*

Ah! monsieur le baron, je vous crois trop prudent.

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE, *le prenant par le bouton.*

J'en veux, dès ce moment, faire l'expérience.
Venez, brave baron.

LE BARON, *entraîné par le comte.*

Séparez-nous, cousin;
Je sens que je m'échauffe.

SANSPAIR, *retenant le comte.*

Eh! de grâce, voisin...

LE COMTE.

Eh bien! promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

LE COMTE, *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie.

LE BARON.

Oser la demander, c'est me faire un affront.
Et si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE, *se jetant sur le baron.*

Que feriez-vous?

SANSPAIR, *retenant le comte.*

Monsieur...

LE COMTE, *reprenant sa gravité.*

Pardon, mon cher confrère.
Il a mis en défaut mon humeur singulière :
Mais je suis très surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un cousin aussi sot.
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez, il me vient un scrupule.
(A Sanspair.)
Est-il bien gentilhomme ?

SANSPAIR, *l'éloignant du comte.*

Eh ! baron, croyez-moi.

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi,
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.
(Au comte.)
Avant que de nous battre, apportez-moi vos titres.

LE COMTE.

(Lui montrant son épée.) (Montrant son cœur.)
Vous voyez le premier ; et voici le second.

LE BARON, *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh ! parbleu, mon ami, tu laisseras le ton ;
Et sur-le-champ...

LE COMTE, *tirant son épée.*

Voyons.

(*Le marquis et la comtesse paroissent.*)

LE BARON, *toujours la main sur la garde de son épée.*

Cousin, laissez-moi faire;
Ne me retenez plus.

LE COMTE, *apercevant le marquis.*

Ah! j'aperçois mon père.
(*A part.*)
A tantôt, cher baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON, *transporté de joie.*

J'ai gagné la bataille, et le poltron s'enfuit.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

N'EST-CE pas là mon fils qui disparoît si vite?

SANSPAIR.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte,
Après avoir appris ce que c'est qu'un baron.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Que dit monsieur?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.

LE MARQUIS.

[illegible] l'amour de monsieur, je veux bien me contraindre;
[illegible] que mon fils n'est pas homme à vous craindre.
[illegible], *mettant la main sur la garde de son épée.*
[illegible] parti?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, je le prends.
(*A Sanspair.*)
Quel est cet homme-là?

SANSPAIR.

C'est un de mes parents
Que monsieur votre fils a mis fort en colère.
Grâce au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah! vous verrez beau jeu.

SANSPAIR, *le poussant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups,
Et dormir là-dessus, attendant le notaire.
Cousin, plus de délais, ou sinon, plus d'affaire;
Je vous le dis tout net, et j'en jure d'honneur,
Moi, moi, la Garouffière, et votre serviteur.

SCÈNE IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me semble?
Mais, que pouvoient avoir à démêler ensemble
Mon fils et lui?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats.
Ils la veulent tous deux; cela ne se peut pas.
J'ai dit à votre fils que je l'avois promise;
Loin de se désister...

LE MARQUIS.

Ah! quelle est ma surprise!

Il sait que j'ai pour lui d'autres engagements.

SANSPAIR.

Ils s'accordent donc mal avec ses sentiments.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord, à coup sûr.

SANSPAIR.

C'est dommage
Qu'il soit un peu trop vif, car il paroît bien sage.

LE MARQUIS.

Lui?

SANSPAIR.

Jeune comme il est se choisir un réduit,
Pour fixer son séjour loin du monde et du bruit!
Se vêtir simplement, être grave et modeste!...

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteste
Que, si je n'étois pas engagé...

LE MARQUIS.

Par ma foi,
Je crois que vous voulez vous divertir de moi.
Lui grave! Lui modeste!

SANSPAIR, *vivement*.

Eh! oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole
Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.
Le fripon devant vous se sera contrefait
Pour vous en imposer... Mais croyez...

SANSPAIR.

En effet,

Plus je rappelle ici cette métamorphose...

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose.
Vous avez eu le temps de vous déterminer.
Quelle décision allez-vous nous donner?
Quoi donc? Vous pâlissez! D'où peut venir ce trouble?

SANSPAIR, *à part.*

Quand il faut triompher, ma foiblesse redouble.
Je tremble.

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR, *à part.*

O terrible moment!
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous dites donc?...

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.
Monsieur....

LE MARQUIS.

Quoi?

LA COMTESSE, *à part.*

Juste ciel! que va-t-il prononcer?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas sur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR, *d'un ton entrecoupé.*

Madame... je me suis rappelé la manière
Dont vous m'avez parlé sur l'honneur singulière;
Et par les sentiments que j'ai trouvés en vous,
Je conclus [illegible] vous [illegible] pour époux:

C'est un homme à la mode ; il est brillant, aimable ;
Et je le crois pour vous un parti très sortable.
Je ne m'oppose plus à l'hymen projeté ;
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(*Il rend le portrait à la comtesse.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Conclusion funeste ! Hélas ! je suis perdue.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue !

LA COMTESSE, *avec un souris forcé.*

Moi, monsieur ? Point du tout. Qui pourroit m'émouvoir ?

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Je puis donc désormais user de mon pouvoir,
Aller chercher Beausang, amener un notaire,
Et devant vous enfin terminer cette affaire ?

SANSPAIR, *vivement.*

Devant moi ? Devant moi ? Suffit que vous sachiez...

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, s'il vous plaît. Il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre !

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature ? Il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh ! non.

SANSPAIR, *d'un grand sang-froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur ?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer ; c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Je crois qu'il ne faut pas insister davantage ;
Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit ?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.
Je vous dis que les lois, en dix mots comme en un...

SANSPAIR.

Citez vos lois, monsieur, à des gens du commun.
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un notaire écrive, et vous la certifie.
Écrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion ;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage.

LA COMTESSE.

Oui, la maxime est digne qu'on l'admire;
Et, non plus que monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Vous ne signerez pas, vous?

LA COMTESSE.

Non, absolument;
Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi! Trève de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beausang; vous m'imposez la loi;
C'est à vous à signer et pour vous, et pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable!
(*A Sanspair.*)
Ayez le procédé d'un homme raisonnable,
Ma fille signera; j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur?

SANSPAIR, *à part.*

Son malheur!

LE MARQUIS, *à la comtesse, d'un air menaçant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Du moins que monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.
Si vous signez, monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah ! passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi ! je vous préviendrai !
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre notaire;
S'il croit avoir besoin de mon consentement,
Je le lui donnerai, de bouche seulement :
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre,
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE, *au marquis.*

J'irai jusqu'à ce point, et jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui? Préparez-vous donc à rentrer au couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le ciel m'en préserve ! Ah ! loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre et mourir.
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient et ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez. Je vais vous consigner
En lieu sûr. Vous, monsieur, apprenez à signer.

SCÈNE X.

SANSPAIR, *seul.*

Ciel! faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes?
Malheureux que je suis! Je sens couler mes larmes!
Quelle foiblesse indigne! Un philosophe! Eh quoi!
Je verrois de sang-froid qu'elle se perd pour moi!
« Dans l'état où je suis, une sombre retraite
« Est ce qui me convient et ce que je souhaite. »
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour!
Comtesse, vous m'aimez. Ah! funeste retour!
Dois-je causer sa perte, assuré qu'elle m'aime?
Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

Il demande à me voir pour nous raccommoder?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et Julie? Il va me la céder,
Sans doute?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.
Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

PASQUIN, *au comte.*

J'ai rencontré monsieur; je vous l'amène ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit? Me voici.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

LE BARON, *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je crois?

LE COMTE, *à Pasquin.*

Va, laisse-nous, et chasse les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes soins, et poussez bien tous deux.
(*Il allonge une botte au baron.*)

LE COMTE, *à Pasquin.*

Ferme la porte.

SCÈNE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

ALLONS; nous voici tête à tête,
Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment! Je n'entends rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore. Il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi? Que faut-il?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON, *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Tout doux.
Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Eh bien ! une autre fois. Je ne vois rien qui presse.

LE COMTE.

Je suis trop offensé...

LE BARON.

Fausse délicatesse.
Tenez, pardonnons-nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON.

(A part.)

Ah ! que vous êtes vif ! Où diable est le cousin ?

LE COMTE.

En garde, ou, par la mort...

LE BARON.

Bride en main, je vous prie
Vos singularités passent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer,
Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer.
Du moins que mon cousin vienne nous voir combattre;
Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, ensuite vous verrez...

LE COMTE.

Vous céderez Julie, ou bien vous vous battrez.
Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous ?

LE COMTE.

Oui, je l'aime;
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah! c'est une autre affaire. En êtes-vous aimé?

LE COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu! j'en suis charmé.
C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie:
Moi qui suis complaisant, j'en faisois la folie;
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainsi donc qui voudra vous dispute la belle.
Je veux être pendu si je me bats pour elle.
Sur tout autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication:
N'y manquez pas, au moins.

LE BARON.

C'est mon intention.
Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour, et faites diligence.

LE BARON, *fièrement.*

Un baron tient toujours tout ce qu'il a promis,

Surtout quand il s'agit d'obliger ses amis.
Serviteur.

LE COMTE, *faisant mine de le reconduire.*

Permettez...

LE BARON.

Sans façon, je vous prie.
Adieu. Mes compliments à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
(*Mettant la main sur la garde de son épée.*)
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul.*

VOILA mes fanfarons! Présentement j'espère
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon père.

SCÈNE V.

PASQUIN, LE COMTE.

PASQUIN, *accourant.*

EH! vite, décampez; votre père me suit.

LE COMTE.

Je l'attends.

PASQUIN.

Non pas moi. Je n'aime point le bruit.
Je m'esquive au plus tôt : et si vous étiez sage...

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous ici dans ce bel équipage?

LE COMTE.

Vous voyez; je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah! vraiment, c'est bien fait,
D'un procédé si fou quel peut être l'objet?

LE COMTE.

Mais... d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh! que devient Hortense?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous savez que son père est de mes grands amis;
Que j'ai promis tantôt...

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent! Savez-vous que je suis votre père?

LE COMTE.

Oh! je n'en doute point: mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah! j'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage :
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul, en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.
N'est-il pas engagé?...

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

LE COMTE.

Eh bien! je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption!
Je suis bien informé de son intention.
Sa parole est donnée, et sa parole est sûre;
Ainsi, retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure.
Supposons un moment qu'il m'accorde sa sœur,
Y consentirez-vous?

LE MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur;
Et je ne risque rien.

LE COMTE, *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

LE MARQUIS.

Mais si vous échouez, acceptez-vous Hortense?

LE COMTE.

Oui, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà satisfait.
Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

LE COMTE.

Et de quoi?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.
Il vous connoît à fond, et sait tout le mystère :
Ainsi, loin d'avancer par ce déguisement,
Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh! qui l'a mis au fait?

LE MARQUIS.

C'est moi, ne vous déplaise.

LE COMTE.

Ah! c'est vous.

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Eh bien! j'en suis fort aise.
Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire est de vous retirer :
Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,
Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Je me retire ?
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'espère obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grâce
De permettre, du moins, que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh ! je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE, *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

(*D'un air de surprise.*)
Sortons. Ah ! voici votre sœur.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous encore ici, je vous supplie ?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, monsieur, mes adieux à Julie.

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux,
Et quelqu'autre raison vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue : et s'il faut vous parler sans mystère,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frère.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous ?

LA COMTESSE.

Leur sort me fait pitié;
Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

LE MARQUIS.

Cette pitié va loin; je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes;
Les seules que je puisse employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux,
Que je quitte le monde et sans trouble et sans peine;
Mais mon cœur ne sauroit soutenir votre haine.
Mon père, laissez-vous désarmer par mes pleurs;
Votre haine est pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma désobéissance.
A vos intentions si j'ai fait résistance,
Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.
Punissez-moi, monsieur, sans cesser de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile et désobéissante;
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE, *se levant avec transport.*

Ah! je suis trop contente;
Et, sans aucun regret, je cours à ma prison,
Si je puis de mon frère obtenir le pardon.
Accordez à mes pleurs cette grâce nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frère rebelle.
Je viens de lui parler. Nous touchons au moment
Qui le punira bien de son entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains, et je pars : mais souffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embrasser Julie;

Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon père, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je suis vif et sévère,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de père.
Votre discrétion vous trahit et vous perd.
Une fois avec moi parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beausang? C'est un jeune homme aimable.

LA COMTESSE.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs;
Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vu me cause une frayeur mortelle.
Fidèle à mon époux, je le voudrois fidèle :
Mais, loin que de mon cœur son amour fût le prix,
Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris,
Et me laisser bientôt, par son indifférence,
L'affreuse liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui,
Qu'elle porte partout le dégoût et l'ennui.
Tels sont mes sentiments, qui vous feront comprendre
Qu'aux désirs de Beausang mon cœur ne peut se rendre.
Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
Aux tourments infinis qu'on pourroit lui causer :
Et j'aime bien mieux vivre et mourir renfermée,
Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre discours me frappe, et j'aime la vertu.
Contre vos sentiments j'ai long-temps combattu,
Parce que j'ignorois quelle en étoit la source.
Pour combattre les miens quelle heureuse ressource !

L'estime enfin triomphe et vous rend mon amour;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés est ma plus forte envie.
Fallût-il immoler mon repos et ma vie,
Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi;
Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non; je n'exige plus un pareil sacrifice :
Je demande un aveu sans fard, sans artifice.
J'ai lu dans votre cœur, ou je suis fort trompé;
Des vertus de Sanspair il me paroît frappé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime :
Vous avouerez, je crois, qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus; vous l'aimez. Oui, par votre rougeur,
Je conçois que l'estime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vu jusqu'où va ma foiblesse,
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins supportable;
Et Sanspair est, au fond, un caractère aimable.
Il est doux, complaisant; sa singularité,
Effet de sa candeur et de sa probité,
Ne met dans son esprit ni travers ni caprice.
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,

Il ose ouvertement pratiquer la vertu;
Ouvertement par lui le vice est combattu.
Son cœur noble et hardi jamais ne dissimule,
Aimant mieux être cru bizarre et ridicule,
Que de paroître aimable et charmant comme il l'est;
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'est mon héros; et, malgré ses manières,
J'idolâtre en secret ses vertus singulières.
Pour le connoître à fond je n'ai rien oublié :
Mœurs, sentiments, façons, on m'a tout confié.
Lisant, sans qu'il le sût, jusqu'au fond de son âme,
J'ai vu qu'il étoit né pour une honnête femme :
Et, voulant assurer son bonheur et le mien,
Pour lui donner mon cœur, j'ai recherché le sien.
Mais comment l'attaquer et me faire connoître?
A ses yeux vainement j'affectois de paroître,
Il ne me voyoit point. Pour venir à mes fins,
J'ai su faire tomber mon portrait en ses mains.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème.
J'ai fait redemander ce portrait par vous-même;
Et si vous rappelez tout ce qui s'est passé,
Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,
Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
Auroit bientôt pour moi fait pencher la balance.

LE MARQUIS.

Et sur quel point Sanspair a-t-il donc insisté?

LA COMTESSE.

Que j'imitasse en tout sa singularité;
Mais loin d'y consentir, je voulois, au contraire,
Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.
Comme il croiroit par-là tomber du premier rang,
De peur de succomber, il me livre à Beausang :

Mais loin de lui céder une victoire entière,
L'amour a fait agir son humeur singulière.
Son refus de signer vous a déconcerté;
L'exemple m'invitoit, et j'en ai profité.

LE MARQUIS.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre.
A changer de façons pourrez-vous le contraindre?
Ne vous en flattez plus, après ce qu'il a fait.

LA COMTESSE.

Il donne son aveu; mais il en rompt l'effet.

LE MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à suivre son système.

LA COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon père, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse;
Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

LE MARQUIS.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,
Puisqu'il croit qu'au couvent je vous mène ce soir.
Il ne vous convient pas, selon la bienséance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

LA COMTESSE.

Non. Pour me satisfaire, il faut qu'auparavant
Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent.
Je venois voir sa sœur, me flattant que peut-être
Il surviendroit chez elle. Ah! je le vois paroître.
Sortons.

SCÈNE VIII.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE

SANSPAIR, *à la comtesse.*

CIEL! est-ce vous? En croirai-je mes yeux?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux! Quoi! monsieur a-t-il l'âme assez dure?....

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh! je vous en conjure,
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste; et vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un père qu'on outrage....

SANSPAIR.

Ah! si vous saviez tout!.... Monsieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux moments d'entretien?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop, ce me semble; et je compte....

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous! Sauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Pour vous faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, monsieur, une peine mortelle.
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCÈNE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Quoi! vous partez, madame, et vous m'abandonnez?
Voulez-vous m'accabler?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez!
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire,
Étoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire! O ciel! Je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais?

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait,
Me livrer à Beausang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.
J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le soin de votre gloire a droit de vous charmer :
Vous avez sur cela des grâces à me rendre;
Et c'est à quoi, monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel,
Qui m'expose au tourment d'un remords éternel!

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice?
Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
C'est vous qui me mettez dans la nécessité
De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous opposer au dessein de mon père,
(Ce qu'un heureux hasard vous permettoit de faire,)

Vous donnez votre aveu, quand je vous fais sentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir;
Et que, loin que Beausang puisse me rendre heureuse,
Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

SANSPAIR.

J'ai lu dans votre cœur, je ne m'en cache pas;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins appas :
Et j'aimois mieux vous perdre, et mourir de tristesse,
Que de vous immoler la raison, la sagesse.
Quelle félicité pouvoit m'en consoler?

LA COMTESSE.

Eh! vous ai-je pressé de me les immoler?
Penser ainsi de moi, c'est me faire un outrage.
Je vous détesterois, si vous étiez moins sage.
Cessez d'être excessif, et vous serez parfait :
Voilà ce que j'exige; et j'en verrai l'effet,
Si mes foibles appas ont sur vous quelque empire.
Mais, si vous résistez à ce que je désire,
Si vous balancez même à recevoir mes lois,
Vous me voyez, monsieur, pour la dernière fois.

SANSPAIR.

Vos lois! Vous voulez donc agir en souveraine?

LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, et bien haute, et bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour;
Et mon règne, monsieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour! Ah! sur mon cœur vous régnerez sans cesse,
Que faut-il pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Une simple promesse :

C'est un engagement si sûr de votre part,
Que qui peut s'y fier ne court aucun hasard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, madame, et me rendez justice.
Avant que de vous faire un si grand sacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur.
Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout; c'est toute mon envie.

SANSPAIR, *se jetant à ses pieds.*

O bonheur trop parfait! O sagesse! O vertu!
Laissez agir mon cœur, il a trop combattu.
Oui, madame, à vos pieds ma raison s'humilie;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Eh bien! qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

D'abord j'exigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je vois bien qu'il le faut. O ma chère raison!
Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Non, monsieur. Dans la belle saison
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout. Vous avez une terre ici près;
C'est là que nous irons pour respirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers; mais, du moins, nous n'y verrons personne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR

O ciel!

LA COMTESSE.

Après l'automne,
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE

Pour y voir le beau monde, et vous r'accoutumer
A la société des personnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévu, vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot, je prétends, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous?

SANSPAIR, *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE, *lui présentant la main.*

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANSPAIR.

Mais, madame, il nous faut l'avoir de votre père;
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi?

LA COMTESSE.

Je l'espère.
Le voici qui revient très à propos.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien!
Quel est le résultat d'un si long entretien?

SANSPAIR.

La tête m'a tourné; ma raison en soupire :
Vous entendez, monsieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! le mal n'est pas si grand que vous pensez.
Êtes-vous bien d'accord?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez.
Vous aimez donc ma fille?

SANSPAIR.

Ah! monsieur, je l'adore;
Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore,
Je ne balance pas entre Beausang et vous.
Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit d'appeler un notaire :
Il faut pardevant lui stipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, monsieur? Je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Eh! qui voulez-vous donc qui décide ce point?

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu se monte;
Posez sur cette base, et faites votre compte.
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira;
Sur votre bon plaisir tout se décidera:
Et je serai content si madame est contente.
Réservez seulement vingt mille francs de rente
Que je veux, dès ce soir, assurer à ma sœur.

LE MARQUIS.

Vingt mille francs!

SANSPAIR.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Avec un si bon cœur
On peut bien vous passer une humeur singulière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frère;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

LA COMTESSE.

Il se dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en suis incapable.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Si j'osois y manquer... Eh bien! que me veut-on?

SCÈNE XI.

LISETTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LISETTE, *présentant une lettre à Sanspair.*

C'EST un petit poulet de monsieur le baron.

SANSPAIR.

De quoi s'avise-t-il de m'écrire?

LISETTE.

Je pense
Que pour la Garouffière il part en diligence.
En grosse redingotte, et le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

SANSPAIR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

(*Il lit.*)

« Adieu, cousin Sanspair;
« Je suis las de la ville, et je vais prendre l'air.
« Je pars sans délai ni remise,
« Et vous rends votre sœur tout comme je l'ai prise.
« J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, cousin,
« Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.
« Au revoir. »

D'où lui vient une telle boutade?
Et qui peut m'attirer cette sotte incartade?

LE MARQUIS.

Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils;
Il a fait un miracle, il me l'avoit promis.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frère.

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser; il est d'un caractère
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé;
Mais il a le cœur noble, et d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement:
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende?
Et puis-je me flatter?...

SCÈNE XII.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin,
Je viens de voir partir votre brave cousin;
Il m'a cédé ses droits : ainsi je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frère, il faut cesser de l'être;
Car monsieur m'a juré de ne le plus paroître:
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage?

LE COMTE.

Eh! qui l'est plus que moi?
J'ai l'air d'un étourdi; mais, ô futur beau-frère,
L'air ne décide pas toujours du caractère;
Même en beaucoup de gens il cache l'opposé,
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous êtes donc bien sage;
Et nous allons conclure un double mariage.
(*A la comtesse.*)
Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

LA COMTESSE.

Mon bonheur est complet.

LE COMTE, *à son père.*

Je vous l'avois bien dit,
Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire?

LA COMTESSE.

Eh! je vous en supplie.

LISETTE, *au marquis.*

Les marier tous deux, c'est faire leur bonheur:
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur;
Tous les deux n'en font qu'une: et, quand on se ressemble,
Le diable est bien malin s'il vous met mal ensemble.

LE MARQUIS.

(*A Sanspair.*)

Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas,
Au moins cette fois-ci, de signer aux contrats?

SANSPAIR.

Eh! mais... Absolument voulez-vous que je signe?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume! Allons, je m'y résigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,
Après tous les effets qu'il opère en ce jour.
(*A la comtesse.*)
Vous voulez qu'au dehors je change de système:
Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même.

LISETTE, *à la comtesse.*

Laissez penser monsieur en toute liberté;
Il sera bon mari par singularité.

FIN DE L'HOMME SINGULIER.

LE

PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE,

PAR P. POISSON,

Représentée, pour la première fois, le 25 février 1728.

NOTICE
SUR POISSON.

Philippe Poisson naquit à Paris en 1682. Fils et petit-fils de comédien, et frère de François-Arnould Poisson, que l'on cite encore comme n'ayant point eu d'égal dans l'emploi des valets, il entra lui-même dans la carrière théâtrale; mais il n'y resta que six ans, quoiqu'il jouât avec succès le tragique et le comique. Retiré en 1724, il ne cessa de représenter des comédies que pour en composer plus à loisir.

Le 25 février 1728 parut *le Procureur arbitre*, comédie en un acte, en vers, qui obtint beaucoup de succès, et que l'on voit toujours avec plaisir.

La Boîte de Pandore, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois le 18 mars 1729, ne réussit point autant, et n'a point été reprise.

Alcibiade, comédie en trois actes, en vers, donnée pour la première fois à Paris le 23 février 1731, n'y eut pas un succès aussi grand que celui qu'elle obtint le mois suivant à la cour, où elle fit grand *plaisir*.

L'Impromptu de Campagne, comédie en un acte, en vers, est, de toutes les pièces de l'auteur, celle que l'on joue le plus souvent, tant à Paris que dans les départements; elle parut pour la première fois le 21 décembre 1733, et eut neuf représentations.

Le Réveil d'Épiménide, comédie en trois actes et en vers, représentée le 7 janvier 1735, n'eut que peu de succès.

Le Mariage par lettres-de-change, comédie en un acte, en vers, mise au théâtre le 15 juillet 1735, fut jouée douze fois, et très bien accueillie.

Les Ruses d'Amour, comédie en trois actes, en vers, fut mal reçue à la première représentation, donnée le 30 avril 1736. L'auteur y fit des changements, et elle fut jouée dix fois.

L'Amour secret, donnée le 5 octobre 1740, ne réussit point. C'est la dernière pièce que Philippe Poisson fit représenter.

Cet auteur mourut à Saint-Germain-en-Laie le 4 août 1743, dans sa soixante-deuxième année.

PERSONNAGES.

LA VEUVE.
LISETTE.
ARISTE.
PYRANTE.
D'ESQUIVAS.
DE VERDAC.
LISIDOR.
GÉRONTE.
LA BARONNE.
AGÉNOR.
ISABELLE.

La scène est chez Ariste.

LE
PROCUREUR ARBITRE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

Personne en ce logis ne sait votre retour,
Madame; et chez Ariste il n'est pas encor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une âme paroître.
De grâce, expliquez-vous. Si je m'y sais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.
Me tromperois-je? Eh quoi! vous soupirez, je pense?
Bon! Je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu;
Mais le soupir achève, et vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable; il vous plaît : vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai; mais, ma chère Lisette,
Du parti qu'il a pris puis-je être satisfaite?
Il s'est fait procureur, et c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre époux la charge, je le sais;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et partout on entend élever son mérite.
Entre nous du défunt il ne suit point les pas,
Et c'est le bruit commun...

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas,
Mon incrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Eh bien, madame! il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici d'ordinaire
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire.
Tout ce rez-de-chaussée est votre appartement:
Je puis vous mettre en lieu d'où l'on peut aisément
Ouïr, sans être vu, toutes ses audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Eh quoi! vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois (et je m'en souviens bien)
Que si de votre époux vous aviez connu l'âme,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Eh bien! avant de livrer votre cœur,

Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur :
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariste.

LISETTE.

Il va sans doute ici venir.
Rentrez, madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentiments, et savoir ce qu'il pense.
(*A part.*)
La robe lui sied bien!

SCÈNE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

Ah! Lisette, bonjour.
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour?

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous savez déja cette nouvelle?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,
Avec un enjouement qui ne la quitte point.
Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode
Faire enfin succéder les habits à la mode :
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah ! que l'on est heureux quand on vit sans souci !

LISETTE.

Cette réflexion, qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peines secrètes.
Ah ! que l'on est heureux quand on vit sans souci !
On en a sûrement lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire;
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah ! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné, sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

ARISTE.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maîtresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son époux
J'eus acheté l'étude, ah ! Lisette, entre nous,
Mon cœur de ses attraits faisoit déja l'épreuve.
Et je souhaitois moins la charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire procureur :
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de pratique est pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais son mari l'étoit ; et la haine qu'elle a...

LISETTE.

C'est justement, monsieur, par cette raison-là.
L'époux avec lequel on l'avoit assortie,
Jusqu'au jour qu'il mourut, fut son antipathie ;

Et cette aversion règne encore aujourd'hui
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues,
« Lisette, disoit-elle en dévoilant son cœur,
« Ah ! ne me parle point d'un mari procureur :
« Quand il seroit doué d'un mérite suprême,
« Je m'imaginerois avoir encor le même. »
Du temps que vous étiez maître-clerc en ces lieux,
Avant que le défunt nous eût fait ses adieux,
De tous les procureurs vous ne faisiez que rire,
Et tous les jours enfin quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette profession,
Vous qui pouviez fort bien être tout autre chose ?

ARISTE.

Hélas ! et c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti, Lisette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle
Pour lui marquer mes soins, mes respects et mon zèle.
D'ailleurs, j'ai voulu voir si sous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment,
Si cette robe étoit d'essence corruptible,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'aïeul du père du défunt,
Insigne grapignan ou fripon, c'est tout un :
Ensuite elle passa, la chose est bien sincère,
A son fils, qui devint plus fripon que son père :
Et le dernier enfin qui s'en vit possesseur,
Fut encor plus fripon que son prédécesseur.

Que vous allez par elle acquérir de science!
Depuis que vous l'avez, dites en conscience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inspiré?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré,
Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise,
Que de l'ardeur du gain mon âme fut éprise;
La chicane m'offrit tous ses détours affreux;
Je me sentis atteint de désirs ruineux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti, maudite robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison, ni de votre noirceur;
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voie une fois sous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces sentiments, comment va le profit?

ARISTE.

Je vis avec aisance, et cela me suffit.
Je me fais une loi de ne taxer personne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
Je sais jusques ici, par un jugement sain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il est vrai quelquefois que le diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente :
L'occasion vingt fois a su se présenter;
Mais je tiens toujours ferme, et sais la rebuter.
Pour ne pas succomber, ah! qu'il faut être habile!
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des procès en longueur?

ARISTE.

Moi, traîner des procès! ils me sont en horreur.
Pour avoir du renom n'est-il que ce remède?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide:
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit;
Je n'ai de procureur, en un mot, que l'habit.
J'exerce mes talents sous un plus noble titre.
De tous les différends je suis ici l'arbitre :
Et sans huissier, ni clerc, avocat ni greffier,
Je dispense les lois en mon particulier.

LISETTE.

La juridiction me paroît fort nouvelle ;
Mais au public, enfin, quel bien rapporte-t-elle?

ARISTE.

Quoi! tu ne le vois pas?

LISETTE.

Moi? non.

ARISTE.

Lorsqu'un plaideur
Me vient contre quelqu'un demander ma faveur,
Et qu'il veut procéder soit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est prêt de plaider;
Et d'arbitre équitable alors faisant l'office,
J'oppose à leurs desseins les frais de la justice.
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite, en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voyant ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.

Par-là, j'arrête ainsi leur chicane en sa source;
Et leur épargne enfin, et la peine, et la bourse.

LISETTE.

C'est pousser la justice à sa perfection.

ARISTE.

Mais apprends jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de temps elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie.
Gens de toutes façons, et nobles et bourgeois,
Viennent me consulter, et passent par mes lois:
Car ce n'est pas toujours sur de graves matières,
Que l'on me vient ici demander mes lumières.
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares?

ARISTE.

Ah! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'est un cohéritier
Qui demande, pour être unique légataire,
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.
L'un vient secrètement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits et gestes de sa femme.
D'un brevet de calotte un autre s'offensant,
Veut intenter procès à tout le régiment.
Bon! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venants.
Sourd à la brigue, enfin, comme aveugle aux présents,

Avec de justes poids je pèse toutes choses.
Point de grosses, d'exploits, d'appointements de causes;
Je ne suis, en un mot, que la seule équité,
Et l'on me nomme ici, grâce à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frère,
Des veuves le mari, des orphelins le père.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture?

ARISTE.

Oui, très certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or, souvent on se laisse séduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur,
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je suis là-dessus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable,
Dont les charmes naissants, les grâces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naissants?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au dessus de l'humaine foiblesse.

LISETTE.

Vous serez donc, monsieur, unique en votre espèce.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter,
Vos moments vous sont chers, et je vais vous quitter.

ARISTE.

Il est ici des jours où tout Paris abonde:
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde;
Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait dont je dois décider:
Je compte qu'ils viendront, et je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, monsieur, je me vais rendre.

ARISTE.

Ah! Lisette, peins-lui l'excès de mon ardeur,
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que son cœur,
A parler franchement, réponde à votre flamme:
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon âme;
Et je viendrai vous dire, avant la fin du jour,
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCÈNE III.

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

Votre esprit, dont partout on vante l'excellence,
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,
Monsieur.

ARISTE.

Épargnez-moi dans vos civilités,
Et me dites, monsieur, ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

D'un fils qui m'est fort cher, la mauvaise conduite,
Depuis assez long-temps me chagrine et m'irrite;
Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué

Qu'à vivre sagement il étoit appliqué :
Il voit certaine fille en votre voisinage,
Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;
Elle est jeune, bien faite, et pleine d'agréments,
Et je crains pour mon fils les sots engagements :
Chez cette belle, enfin, il fait de la dépense :
Le bien qu'il peut attendre est dissipé d'avance.
Daignez me secourir en cette occasion,
Et m'aider à détruire une telle union.

ARISTE.

Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la belle ?

PYRANTE.

Oh ! non, monsieur ; elle a tant de monde pour elle,
Que ce seroit tenter ce secours vainement.

ARISTE.

Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
Et faire un peu valoir l'autorité de père ?

PYRANTE.

Non ; je craindrois pour lui l'effet de ma colère ;
Je suis prompt, violent ; et s'il me répondoit,
Je ne sais pas, monsieur, ce qu'il arriveroit.
Je le connois ce fils ; et j'avoue à ma honte,
Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
Mais si vous lui parliez ?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous ?
Et pensez-vous qu'il veuille ouïr mes remontrances,
Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences ?
Tous mes discours sur lui n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,

En vous, monsieur, en qui toute l'équité brille,
Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

Monsieur, je le voudrois : mais c'est, en vérité.
Un pas qui ne va point avec ma gravité.
Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise;
Vous le pouvez sans crainte, et tout vous autorise.
Remontrez-lui vous-même avec un cœur ouvert,
Que pour elle ce fils se dérange et se perd.
Tentez-la du côté de la reconnoissance.
Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
Chez un objet qui met ses grâces à profit,
L'or, bien mieux que l'amour, établit son crédit.
Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non : je vous le confesse,
Monsieur, je n'irai point, je connois ma foiblesse;
Je connois ses appas, ils savent tout charmer;
Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

Ah! monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

Je vais y réfléchir, monsieur, et me retire.

SCÈNE IV.

ARISTE, *seul.*

Des hommes la plupart voilà le foible affreux:
Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
S'y livre bien souvent au gré de son caprice;
Et dans l'occasion, s'il le faut parier,
Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

SCÈNE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'est un de nos Gascons : selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, monsieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous, m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle?
Quelque belle se plaint que je suis infidèle,
Sans doute, et vous a fait sa déposition?

ARISTE.

Non; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur, et sur le fait dont je vais vous instruire,
Vous n'avez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien?

D'ESQUIVAS.

A monsieur de Verdac? moi?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeler cela, ma foi, j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zèle,
Vous auriez dû garder un souvenir fidèle.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en souviens plus, c'est un défaut que j'ai:
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions;
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie,
C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien:
Après tout le détail du conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, et voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur-le-champ mon épouse,
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion,
Je pris, sans y penser, la poste, sur mon âme;
Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Dernièrement encor, chez un gros joaillier
Achetant promptement pour quelques demoiselles,
Girandole et brillants, et d'autres bagatelles,
Je sortois sans payer, comptant peu revenir,
Sans le marchand, monsieur, qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

ARISTE.

Sans doute, et vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah! si cela m'en fait? Je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi.
Avec un homme, un jour, je pris une querelle;
Ce fut pour une dame, aimable, riche et belle:
L'endroit où nous étions ne nous permettoit pas
De finir sur-le-champ par le fer nos débats,
C'étoit au bal; et là si l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante dames.
Il me dit à l'oreille: « A tel endroit, demain.
« Tope, lui répondis-je en lui serrant la main. »
Eh bien? Le lendemain, quel bonheur pour sa vie!
C'est la première chose, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas où j'aurois pu faire voir ma valeur?
O mémoire pour moi trop désavantageuse!

ARISTE.

Pour moi, je jurerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, et que la bonne foi
Se développe ici: vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejetez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.

Ne vous reposez pas sur cet expédient;
C'est, pour vous échapper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux, et je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Eh bien! monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur-le-champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux; mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un temps plus convenable.
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux! ressources salutaires!
Je fais couper des bois dans une de mes terres;
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquitterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.
La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente, ils seront achetés,
Les écus sur-le-champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achète,
J'acquitte ma parole, et je paie ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement;
Et dès qu'il paroîtra... Le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystère?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent; et moi je suis colère:
Et je serois fâché, monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux,
Vos propositions étant si raisonnables...

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables:
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts;
A votre jugement, monsieur, je me soumets.

SCÈNE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

Ah! monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légères et frivoles,
Après tant de délais pourrai-je me flatter....

ARISTE.

Monsieur est galant homme, et songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre;
Mais moi....

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre....

VERDAC.

Lui, des bois?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits?

D'ESQUIVAS.

La terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois....

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé dans ce lieu trente fois en ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le temps du brouillard?

VERDAC.

Ah! fort bien, le brouillard! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain....

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-là qu'il ose vanter tant,
L'on trouveroit de quoi se faire un cure-dent.
De ses subtilités je connois l'étendue.
Qu'il me paie à présent la somme qui m'est due.
Croit-il que par ses bois nous serons éblouis?
Hier, il a gagné plus de deux cents louis :
Plus de trente joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux.... Il pâlit, je le gage?

ARISTE, *à d'Esquivas.*

Allons, de bonne grâce, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu.

(*A Ariste.*)

Me voilà pris. Monsieur, c'est un argent du jeu.

Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire;
Mais, sans passer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement,
N'est-ce pas?

D'ESQUIVAS.

Oui, monsieur.

VERDAC.

Et moi, pareillement.

ARISTE.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange!

VERDAC.

On vous laisse vos bois; c'est juger comme un ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, monsieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon pays;
Je devrois appeler ici de la sentence,
Mais je fais sur mes bois plus de fonds qu'on ne pense.

VERDAC.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

ARISTE.

Êtes-vous satisfait?

VERDAC.

Oui, monsieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me sais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCÈNE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(A Ariste.)

Adieu donc. Je ne sais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Trève de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point si cela vous chagrine.
Mais, monsieur, voici l'heure à-peu-près que l'on dîne,
Voulez-vous d'un repas accepter votre part ?
D'une indigestion vous courez le hasard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage....

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.

SCÈNE VIII.

ARISTE, *seul.*

Ce monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur,
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur.
Par pure gasconnade il a rendu l'espèce :
Il paie ; mais c'est moins pour tenir sa promesse,
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCÈNE IX.

ARISTE, LISIDOR, GÉRONTE.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, monsieur, avec instance
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GÉRONTE.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire;
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
A monsieur depuis peu j'ai vendu ma maison,
Terre, si vous voulez, ou bien châtellenie,
Telle que je l'avois, de ses meubles garnie,
Avec cour, basse-cour, jardins et potagers,
Bois de haute-futaie, et garenne, et vergers,
Vignobles et taillis, oseraie et communes;
Enfin, j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir,
Il y trouve un trésor : il m'en vient avertir.
Son scrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conscience, moi, me défend de le prendre :
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,
Messieurs.

LISIDOR.

J'ai de monsieur acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage :
J'y trouve, en bâtissant après l'an et le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je sais que de sa terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire aussi, comme chose constante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel trésor,
Me la céder avec cent mille francs entor..

GÉRONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre;
Le trésor est à vous, c'est à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

C'est à vous qu'il est dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi? Me l'avez vous vendu?

GÉRONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais, quand j'achetai, dites-moi, cette terre,
Ses vignes et ses prés, et tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté?

GÉRONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté?

GÉRONTE.

Oui, sans doute; pour lors il étoit de mon terme,
Mais aujourd'hui la terre, et ce qu'elle renferme,
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui, mais hors le trésor; il ne m'appartient pas :
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GÉRONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure :
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,
Pour m'emparer de biens, selon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelque soit de mes ans aujourd'hui la foiblesse,
Elle n'altère rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous : je suis ferme en ce point.

GÉRONTE.

Je soutiens le contraire, et n'en démordrai point.
Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est sans doute admirable;
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable :
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas?
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un et l'autre,
Et vous êtes d'un temps bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier je défie, entre nous,
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
Il faut à cet argent trouver pourtant un maître;
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être,
Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen;
A des infortunés on peut donner ce bien,
Et répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

LISIDOR.

D'accord : on n'en sauroit faire un plus digne usage.

GÉRONTE.

Oui, monsieur, c'est penser comme un homme d'honneur.
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
Monsieur ; et, s'il le faut, j'y joins ma signature.
Vous serez de ce bien mis en possession,
Et vous-même en ferez la distribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
De raisonner encore un peu sur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt ; nous la terminerons
Avec plus de loisir.

LISIDOR.

Monsieur, nous reviendrons.

SCÈNE X.

ARISTE, *seul.*

L'EMPLOI de ce trésor m'inquiète, m'agite ;
Il faut y réfléchir, et cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux ;
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être,
Et c'est cent mille francs jetés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant et tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigents ;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,

Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême!
Que dis-je, malheureux? Ne suis-je plus le même?
Qui me fait tout à coup à ce point m'oublier?
C'est la maudite robe; elle fait son métier:
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.
Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laissons à ces vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être:
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCÈNE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Bon! je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah! ma chère Lisette,
Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La veuve est inquiète;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour
[illegible], et j'ai fait comme il faut votre cour.

ARISTE.

Après?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive
De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je disois, baissoit la vue.

ARISTE.

Eh bien?

LISETTE.

Que vous êtes heureux!

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien?

LISETTE.

Pas le moindre mot.

ARISTE.

Et sur quelle apparence
Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

LISETTE.

Sur son silence.

ARISTE.

Son silence?

LISETTE.

Oui, monsieur, dans cette occasion,
Le silence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire?
Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord: « Lisette, taisez-vous. »

Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir :
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate.
Je ne puis pas toujours être votre avocate.
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous ?

ARISTE.

C'est mon intention.
Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle ?

LISETTE.

Volontiers ; je saurai lui remettre,
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref ; nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, monsieur, et très peu de paroles.

SCÈNE XII.

LISETTE, *seule.*

MA maîtresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugements étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encore hésite.
Je ne puis la blâmer : et l'on doit, selon moi,
Avant que de donner, et son cœur, et sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous,
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des grâces singulières;
Ce sera de l'esprit, ce seront des manières,
On se rend, et l'on voit que ces dehors charmants
Étoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus temps.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR le procureur est-il ici, mignonne?

LISETTE.

Voilà de plaisants airs que celle-là se donne!
Je ne suis pas d'ici. Mais, madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Écoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu?

LISETTE.

Partout on le renomme
Pour être fort habile, et pour être honnête-homme.

LA BARONNE.

Honnête-homme ? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si..,

LISETTE.

Madame, le voilà.

SCÈNE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

Tiens, Lisette, tu peux... Mais quelle est cette dame ?

LISETTE.

Ma foi, c'est un plaisant caractère de femme ;
Vous en rirez sans doute ; elle veut vous parler.

SCÈNE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai pour mon infortune un homme insupportable,
Un mari dont l'aspect est pour moi détestable ;
Je prétends m'en défaire ; et je viens sans courroux,
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

ARISTE.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force.

Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.
J'en veux être défaite. En un mot, finissons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée...

LA BARONNE.

Comment? Me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas; mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Est, si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon pouls, tâtez; il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.
Jamais tempérament même ne fut plus doux.
(*A part.*)
O quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour époux un homme vif, colère,
Un homme bilieux, et toujours hors de soi,
Un homme si bouillant, si différent de moi,
Que je l'aurois jeté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienséance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en souhaiteriez la séparation?

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition!
Il faut le chicaner; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant, j'en suis sûre.
Cherchons, sans différer, à lui faire un procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite.
Le plaider, est, monsieur, tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur,
En imitant sa main, ce seroit le meilleur :
Oui, monsieur, il le faut; et la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler :
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
(A la baronne.)
Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire;
Mais pour bien réussir, et pour vous satisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le proposez point, s'il n'est plus violent,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raisonnons doucement. En bonne conscience.....

LA BARONNE.

Plaît-il? Hem?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi si l'on doit....

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang-froid.

Comment donc si l'on doit? il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi! vous n'êtes donc pas procureur?

ARISTE.

Non, vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah! quel emportement!

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni! si je n'étois modeste et tempérée...
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu,
Mais ce ne sera pas avec ce flegme. Adieu.

SCÈNE XVI.

ARISTE, *seul.*

QUELLE femme! quel flegme! ou plutôt quelle bile!
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc quand elle est en courroux?
Je n'en puis revenir. Si monsieur son époux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCÈNE XVII.

ARISTE, AGÉNOR, ISABELLE.

AGÉNOR.

PERMETTEZ-NOUS,
Monsieur, dans nos chagrins, d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je aujourd'hui vous être favorable?
Parlez. Vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Comment vous nomme-t-on?

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGÉNOR.

Agénor est mon nom.

ISABELLE.

De Géronte, monsieur, je suis l'unique fille.

AGÉNOR.

Moi seul de Lisidor compose la famille.

ARISTE.

Géronte et Lisidor? Je ne sais si ces noms

Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires?

AGÉNOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos pères :
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous,
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-temps, par l'ardeur la plus belle,
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'amour, dont notre âme est sujette et captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite et plus vive.

ARISTE.

Et vous souhaiteriez sans doute qu'à son tour
L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour?

AGÉNOR.

C'est ce que nos parents ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous disent-ils?

AGÉNOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon père à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, et que de l'hyménée
Le repentir suivoit bien souvent la journée;
Que ses liens alors produisoient les dégoûts,
Qu'ils paroissoient affreux autant qu'ils sembloient doux;
Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,
Devenoit par la suite un éternel supplice.

ARISTE, *à Isabelle.*

Le vôtre en dit autant, à ce qu'on peut juger?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

ARISTE.

Et quel est donc votre âge?

ISABELLE.

Quinze ans, monsieur.

ARISTE.

Et vous?

AGENOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue; et je sens
Qu'ils pensent l'un et l'autre en hommes de bon sens.
Vos pères là-dessus agissent en vrais pères :
Et quand à votre hymen ils se montrent contraires,
Quand ils veulent encore attendre la saison
Qui fait nourrir l'esprit et mûrir la raison,
Ils travaillent pour vous, et font par-là connoître
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites-moi,
Si jeunes, vous laisser sur votre bonne foi?
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience
Que vous ayez acquis certaine expérience,
Certain usage enfin dont l'âge nous instruit,
Et par qui tous les jours le monde se conduit?

AGÉNOR.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'usage,
Et je sens que chez moi tout a devancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je serai de guerre, ou de robe, ou de cour;

Mais si je dois remplir quelque poste honorable,
Je m'en sens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable.
S'il faut être de guerre, hé quoi! ne sais-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats,
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse,
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse,
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur?
Si pour la robe on veut que je me détermine,
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la cour, sans beaucoup de méthode,
Je suivrai comme un autre et l'usage et la mode;
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien, flatter les moins sensés;
Sur le masque des grands composer son visage;
Voilà, je crois, la cour. En faut-il davantage?

ARISTE.

Non; vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit et votre jugement.
Je vois qu'à vos désirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais;
Mais je pense, monsieur, et crois que c'est assez.
Et sans expérience et malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage;
Faire de son époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs prendre part à ses peines;

Donner à ses enfants de l'éducation :
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte : il est incontestable
Que quand on pense ainsi, l'on est très mariable.

SCÈNE XVIII.

ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

GÉRONTE.

Nous voilà de retour, monsieur; et sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GÉRONTE.

Que vois-je ici? Ma fille!

ISABELLE.

O disgrâce cruelle!

AGÉNOR.

Ah ciel! quelle rencontre!

LISIDOR.

Et mon fils avec elle!
Que veut dire ceci?

ARISTE.

Quoi! ce sont vos enfants?

LISIDOR.

Oui, monsieur, ce les sont.

ARISTE.

Ah! ah! ce que j'apprends,
Vraiment, me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse et d'esprit; je vous en félicite.

Vous saurez la raison qui vers moi les conduit;
Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,
Que sur vos différends mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés :
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, et quelle est ma justice.

GÉRONTE.

Chacun de nous, monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions : nous y serons soumis.

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable,
Et ce que vous ferez ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfants.*

Pour vous dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un père,
Vous serez par la suite éclaircis du mystère.
(Aux vieillards.)
Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GÉRONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée
La fille de Géronte au fils de Lisidor,
*Et qu'*aux jeunes époux soit donné le trésor.

AGÉNOR.

Ah ciel !

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux vieillards.*

Eh bien! avez-vous à répondre
A cet artêt? Mais non : il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfants,
A quel point vous étiez l'un et l'autre imprudents.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire
Vous paroît-il injuste?

GÉRONTE.

Ah! monsieur, au contraire,
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GÉRONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux enfants.*

Et vous, selon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du jugement, je pense?

AGÉNOR.

Non, rien n'est comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je suis assez payé lorsque je rends service:
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur:
Quelle félicité, quelle douceur extrême
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime!
Votre contentement me cause ce transport;
J'aime aussi-bien que vous, et n'ai pas même sort.

AGÉNOR.

Vous ne méritez point une telle disgrâce.

ARISTE, *voyant la veuve.*

Ah ciel!

SCÈNE XIX.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

Si pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le défunt, vous l'aurez en partage;
Mais, mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGÉNOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,

SCÈNE XIX.

Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre
N'y consentez-vous pas?

GÉRONTE.

On ne peut mieux pe

Et Lisidor et moi prétendons y danser.
A ma légèreté si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un et l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous moquer; mais je n'y suis pas neu
Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du temps de Charles-Neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chère espérance;
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience:
Suivons sans différer ce qu'a dit Agétor,
Et hâtons un hymen dont [illegible]

FIN D

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE,

PAR P. POISSON,

Représentée, pour la première fois, le 21 décembre 1733.

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA COMTESSE, femme du Comte.
ISABELLE, fille du Comte et de la Comtesse.
DAMIS, ami du Comte.
ÉRASTE, fils de Damis.
LISETTE, suivante.
LUCAS, jardinier.
FRONTIN, valet d'Éraste.
Un Laquais.

La scène est à la campagne, dans le château du Comte.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

De ce nouveau-venu tu n'as pas su le nom,
Les qualités, enfin quel il peut être?

LUCAS.

Non.
Je sais tant-seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence;
Et son valet de chambre est magnifique aussi;
Car il m'a bien donné pour boire, dieu merci.
Moi, cela me surprend.

LISETTE.

Et pourquoi ta surprise?

LUCAS.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le dise,
Que, selon la coutume, un valet toujours prend :
Il donne, celui-ci; c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être maître.

LISETTE.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

LUCAS.

Bon! il ne m'a pas vu plus tôt chez le fermier,
Qu'il a su que j'étois d'ici le jardinier;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, et j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

LISETTE.

Et que t'a dit le maître?

LUCAS.

Oh! pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, et se promène encore,
Et je ne l'ai pas vu; mais son valet, morgué!
Pour me faire jaser étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence;
Tant y a qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis demandant bouteille, il m'a pris par le bras
Sur-le-champ, me disant : Allons, père Lucas,
Mettez-vous là; buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi, je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin, après avoir bien jaboté, bien bu,
Car à ses questions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y satisfaire....

LISETTE.

Quelles sont à peu près celles qu'il t'a su faire?

LUCAS.

D'abord c'est, quel étoit de ce lieu le seigneur,
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur,
S'il passeroit ici la saison toute entière?
Je le questionnois de la même manière,
Et tous les deux enfin nous étions acharnés
A qui se tireroit le plus les vers du nez!

Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pu connoître
Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son maître.

LISETTE.

Avec tout ton esprit, tu n'es qu'un animal;
Car c'étoit justement l'article principal.

LUCAS.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

LISETTE.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village?

LUCAS.

Dame, je ne sais pas quand ils en partiront;
On ne m'en a rien dit : en tout cas, nous verrons;
Je serons aux aguets. Mais dites, je vous prie,
Aurez-vous, comme hier, tantôt la symphonie?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin;
Cela me fit plaisir; c'est un plaisant tocsin.

LISETTE.

Je ne sais dans ce jour ce que l'on se propose,
Si l'on fera musique, ou bien quelqu'autre chose :
Ce que je puis savoir, c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul, sont beaucoup ennuyeux.

LUCAS.

Notre monsieur le comte est d'une humeur bizarre;
Et voir du monde ici, c'est une chose rare.
Quelle sévérité! tout tremble devant lui,
Jusqu'à madame même.

LISETTE.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en aperçois?

LUCAS.

Ben!

LISETTE.

Écoute, il me semble
Ouïr quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LUCAS.

J'en tremble;
Et je retourne vite au jardin travailler.

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend, et je cours l'habiller.

SCÈNE II.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN

Ça, parlons une fois en gens sensés et sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages?
Pour moi, je suis bien las, je vous l'ai déja dit,
D'errer de ville en ville, et de même que fit
Un certain roi lombard avec le sieur Joconde.
Depuis assez long-temps nous parcourons le monde.
Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris?

ÉRASTE.

Nous n'y rentrerons pas sitôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,
Monsieur.

ÉRASTE.

Dis-moi, comment prétends-tu que je fasse?
Il faut qu'avec mon père on me remette en grâce,
Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord;
Car avec lui je sais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ÉRASTE.

Un autre objet alors avoit frapé mon âme.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ÉRASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister?

FRONTIN.

Ensuite d'un ton fier, agité, l'âme émue,
Il vous dit de ne plus vous offrir à sa vue.

ÉRASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui, mais vous éloignant avec obéissance,
Vous avez écorné diablement sa finance.
De son or enlevé qu'il gardoit avec soin
Qu'aura-t-il pu penser?

ÉRASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ÉRASTE.

C'est pour aider à notre nécessaire,
Une espèce d'emprunt que j'ai fait à mon père.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt! monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ÉRASTE.

Laissons tous ces discours : as-tu de ce village
Su quel est le seigneur?

FRONTIN.

Oui : c'est un homme d'âge,

Un guerrier retiré qui vit paisiblement,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
Mais que prétendez-vous? quel est votre dessein?

ÉRASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
Est, je n'en doute point, la même que j'ai vue
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-temps jusqu'en ces mêmes lieux:
Nulle beauté jamais ne plut tant à mes yeux;
Et je puis t'assurer, quand mes regards pénétrans,
Que les siens et les miens souvent se rencontrèrent.
Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même château je la vis qui rentroit.
Hélas! un peu trop tôt elle sut disparoître;
Et j'ai de grands désirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris : à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau, je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le prince,
Et courez à grands frais de province en province,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent belles au moins.
Pour celle-ci, monsieur, quittez votre espérance;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le père, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté.
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

ÉRASTE.

Le poltron! qu'avons-nous à craindre en ce château?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau.
Je ne puis sans effroi considérer la chute,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ÉRASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

FRONTIN.

Non : tout ce qu'au surplus on m'a su détailler,
C'est que ce vieux seigneur est assez idolâtre
De musique, de vers, de pièces de théâtre;
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens auteurs;
Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'acteurs;
Et qu'entre la famille, il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au château quelque scène.

ÉRASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ÉRASTE.

Le seigneur de ces lieux aime la comédie?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ÉRASTE.

Frontin, ne crains plus rien;
De m'introduire ici je sais le vrai moyen.
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui comédiens de campagne;
L'occasion nous rit, ne t'inquiète plus;
Nous pouvons sous ce titre être au château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, et vous êtes mon maître;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ÉRASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là :
C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

Et pourquoi, je vous prie?

ÉRASTE.

C'est, je te l'avouerai, que pour la comédie
Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

Parbleu, je la jouerai tout aussi bien que vous.

ÉRASTE.

Ah! te voilà piqué! j'en tire un bon augure :
Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,
Et dans notre début, va, nous réussirons.
Songeons dès-à-présent aux noms qu'il nous faut prendre.
Tu seras Ragotin, moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin;
Je suis votre valet, je m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Sois ce que tu voudras : pour moi, Frontin, j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le comédien?

ÉRASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, monsieur, cela n'est pas trop bien;
Un noble comme vous jouer la comédie!

ÉRASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?
Va, va, la comédie est dans tous les états
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ÉRASTE.

La comédie est belle,
Et je ne trouve rien de condamnable en elle :
Elle est du ridicule un si parfait miroir,
Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs, et donne à la jeunesse
L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui la fait avec habileté,
Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
La comédie enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus et détester les vices,
Dans les âmes excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant,
En morale agréable en mille endroits abonde;
Et pour dire le vrai, c'est l'école du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, monsieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ÉRASTE.

Ah! ah! vous plaisantez : mais il nous faut sur l'heure,
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure;
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre jardinier j'ai su qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
Mais il n'a pu savoir ni son rang, ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est ou marquis ou baron.
Parlons à cœur ouvert, dites-moi d'où peut naître
Ce désir empressé de vouloir le connoître.
Sans doute il vous a plu? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi! non, c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour.....

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas! bon, symptômes d'amour.
Pour moi, je l'avouerai, je ne saurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur devient tendre;
Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jeté sans nul dessein, et conduit par hasard.....
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle.....
Vous rendriez cela bien mieux, mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal de soupçonner mon âme
D'être en si peu de temps susceptible de flamme!

J'ai vu cet inconnu par hasard un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent;
Et pour te découvrir mon âme toute entière,
Tu me feras plaisir de changer de matière,
Je t'en avertis.

LISETTE, *à part.*

Oui, l'on dissimule ici.
Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi.
(*A Isabelle.*)
Ah! puisque vous prenez la chose de la sorte,
Sur ce chapitre-là j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu sitôt eût pu vous attacher;
Et s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme, après tout, n'a pas grande apparence :
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée, il a l'air très noble au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour;
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu? fait au tour.

LISETTE.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue;
Mais je le vis sur vous tenir long-temps la vue;
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah! quelle erreur!
Il les a vifs, perçants, ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah! vous l'avouez donc! ma foi, j'en suis fort aise;
Enfin, ce cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette.....

LISETTE.

Vous l'aimez?

ISABELLE.

Eh! non, Lisette, non.
Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton,
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur sans scrupule.
Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'aheurter
A blâmer un penchant que l'on ne peut domter.
Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystère :
Vous lui plaisez, je crois, comme il a su vous plaire.

ISABELLE.

Eh bien! je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence;
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu trop vite.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse; allons plus doucement:

Car, enfin, n'en déplaise à sa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Lisette, je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur;
Mais votre âme se livre à trop d'espoir, peut-être:
Car, si de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va plein de confiance entrer dans ce château,
Vous savez comme moi qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à monsieur votre père,
Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévère,
Que celui-ci, sans doute, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre père m'irrite.
Il est, sans contredit, un homme de mérite,
Considéré partout, et plein de probité;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité.
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,
Son maintien imposant, et sa parole brusque,
Il me surprend toujours : il vous dit tout crûment,
Ne dissimule rien, et parle franchement;
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
Que quand il dit bonjour, on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci;
Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,
Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime;
Il ne sourit jamais, et c'est toujours le même.

Pour votre chère mère, elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie, et d'un commerce aisé ;
Mais elle fait la jeune, et, ne vous en déplaise,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eut soupé, j'entendis votre mère
Parler de mariage au comte votre père ;
Ils ne me voyoient point, et je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, mademoiselle.

ISABELLE.

Moi ?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie ?
Dites, seroit-ce moi ? j'en ferois la folie.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Approchons, croyez-moi, de ce feuillage épais,
Pour éviter le chaud ; c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre père,
Je ne me trompe point, suivi de votre mère.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les, prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui, vous avez raison ; voyons si le hasard

Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

(Elles s'en vont.)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

SAVEZ-VOUS bien, comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement.

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, madame, à vous entendre.
J'ai de tout temps été pour la musique tendre,
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, comte, et moi.
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, comtesse.
Après tout, vous et moi ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge:
[illegible] défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis comme vous, et ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage
Que vous aviez du temps de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces temps-là soient près ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais, comme vous chantiez ! Quelle voix neuve et belle !
Quel étoit votre maître ? Ah ! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.
J'ai pu vous avoir dit qu'il montroit à ma mère ;
Ma mémoire est fort bonne, et ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi, je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour
Pour la première fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,

Quinze ou seize ans après le passage du Rhin,
Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.
Dites, qu'en sera-t-il?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu,
Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille,
Car c'étoit de grands biens jetés dans la famille.
Quelle raison a-t-il?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir
Dans ce jour; il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait :
Et lorsque cet ami que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,
L'un l'autre nous étions même des plus unis,
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre;
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre.

Madame, si bien donc que quand je le revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils;
Moi, je lui répondis que j'avois une fille,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté,
Il me dit que son fils nous seroit présenté;
Cinq mois se sont passés, je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du père,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, monsieur, mérite un sort heureux;
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beauté, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Et cela pourroit-il, cher comte, être autrement?
Vous fûtes de tout temps seul objet de ma flamme:
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sais bien, madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part :
Car les femmes parfois....

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire ?

LE COMTE.

Qu'une femme fidèle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parierois, cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos serments, comte.
Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Eh bien ! que ferons-nous ce soir ?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique :
Je l'ai dit à madame, elle étoit magnifique ;
Mais, comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous, voyons ?

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une tragédie.

LISETTE.

Toute une tragédie est bien longue, ma foi !

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être assez encor pour moi.
Pour ne plus s'asservir à la règle commune,
Je voudrois qu'on en fît en six actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce seroit hasarder beaucoup assurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci?

ISABELLE.

Qu'aperçois-je, Lisette?

SCÈNE VII.

ÉRASTE, FRONTIN, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

ÉRASTE.

Notre entrée en ces lieux est peut-être indiscrète;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, monsieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de compliments, monsieur, je vous dispense.

LISETTE.

L'accueil du père est froid, adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais, monsieur, sachons donc qui vous êtes enfin.

ÉRASTE.

Il faut vous satisfaire, et c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, et venons d'Allemagne :
Nous sommes, en un mot, comédiens de campagne.

ISABELLE.

Lisette!

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu! je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de pièces, je vous jure,
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ÉRASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre caractère?

ÉRASTE.

D'ordinaire ce sont les amants que je fais.

LE COMTE.

Et vous, monsieur?

FRONTIN.

Et moi je suis pour les valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hasard vous adresse.
Nous aurons du plaisir; qu'en dites-vous, comtesse?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, et je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la comédie:
Nous nous entretenions même de tragédie
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux
Que le sort... le hasard... et que selon nos vœux...

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Tu veux toujours parler; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer?

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Mais si je ne dis mot,
On va croire, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ÉRASTE.

(*Bas, à Frontin.*) (*Au comte.*)
Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

LE COMTE.

Comme vous voudrez, sérieux ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin médecin aux Comédiens François;
Il n'est point, pour bien rire, une pièce pareille.
Quel en est donc l'auteur?

ÉRASTE.

Elle est de...

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment? que dites-vous? Vous vous moquez, je croi.

ÉRASTE.

(*Bas.*) (*Au comte.*) (*Bas, à Frontin.*)
Ah! le bourreau!... Monsieur... Et malheureux! tais-toi.
C'est qu'il veut plaisanter. En fait de comédie,
Le talent de monsieur est la bouffonnerie;
Et le style comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner partout.
Pour ne vous pas donner des scènes rebattues,
Car les pièces, je crois, vous sont toutes connues,
Nous allons vous jouer seulement un morceau,
Entre monsieur et moi, qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ÉRASTE.

Ce n'est pas du tragique,
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appelez-vous?

ÉRASTE.

C'est l'amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé,
Tu le sais dès tantôt.

FRONTIN.

Soyez en assurance.

LISETTE.

A l'amant déguisé çà prêtons du silence.

ÉRASTE, *allant au fond du théâtre et revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait, tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux?

ÉRASTE.

Hélas! c'est un objet tout charmant, tout aimable,
Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, seigneur, ayez un entretien.

ÉRASTE.

Eh! comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?
Elle est dans son palais sans cesse retirée,
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'est dans le doux espoir de la voir un moment
Que je me sers ici de ce déguisement.
Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,
Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime;
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.
Voudra-t-elle accepter et mon cœur et ma main?
Voudra-t-elle, au milieu de ce qui l'environne,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne?
Crois-tu qu'elle m'entende, et que dans mon ardeur...

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, seigneur,
Ou si vos soins enfin, croyez-en ma parole,
Ne sauroient la toucher... Il faut qu'elle soit folle.

ÉRASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, seigneur, n'en doutez pas;
Et bien loin d'insulter au trait qu'amour nous lance;
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens comme vous le pouvoir de l'amour.

Comme vous je voudrois que celle qui m'enflamme
Pût savoir à quel point elle enchante mon âme.
A la princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux, enfin, que prétendez-vous faire?

ÉRASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instants
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends;
Et si vous m'entendez, je commence à comprendre
(*Bas, à Éraste.*)
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
(*Haut.*)
Finissons l'entretien, cessons; et dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'amour.

LE COMTE.

Fort bien, messieurs, fort bien.

LISETTE.

La scène a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, et je jure, ma foi,
Que vous serez reçus dans la troupe du roi.
Qu'en dites-vous? parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces messieurs soient quelques jours ici.
Comte, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce temps, monsieur peut à mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scène nouvelle.

ÉRASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, messieurs, à nous choisir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à ma terre;
De cet amusement nous le régalerons.

ÉRASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, dans votre cour il entre un équipage
A six chevaux, avec...

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage.
Allons le recevoir.

SCÈNE IX.

ISABELLE, LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN.

LISETTE, *à Isabelle.*

Nous, restons; croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon père revient.

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ÉRASTE.

Je ne sais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part; vous êtes mon excuse.
L'amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême,
D'être à vous à jamais.

FRONTIN, *à Lisette.*

Et moi j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés!

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux amants déguisés.

ISABELLE.

Je ne sais point, monsieur, répondre à ce langage;
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage,
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ÉRASTE.

Ah, charmante Isabelle!

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage, et j'entends votre affaire.
Avant que se livrer à trop de sentiments,
Il faut un peu voir clair, et connoître ses gens.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? si j'en crois l'apparence...,

ÉRASTE.

Mon vrai nom est Éraste, et je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh! c'est un fait certain.
Moi, je suis son valet, et m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Je serai riche un jour; mais les biens que j'espère
Ne sont rien si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus : cela s'use si vite!
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple et tout naturel.
Son cher père Damis, un peu vif et sévère...

LISETTE.

Que dites-vous Damis? Quoi! ce seroit son père?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, c'est lui! le connoissez-vous?

LISETTE.

Non :
Mais il me semble avoir oui nommer ce nom
Au comte.

ISABELLE.

Je ne sais.

FRONTIN.

C'est un vieux militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Justement le voilà, c'est ce même Damis
Connu du comte, il est de ses anciens amis.

ÉRASTE.

Seroit-il bien possible! Ah! pardonnez, madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon âme.
Tout semble ici donner quelqu'espoir à mon feu;
Mais puis-je m'y livrer si je n'ai votre aveu?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincère;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Éraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussitôt ne saura qu'obéir.

SCÈNE X.

LUCAS, ÉRASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

Je vous cherche partout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien;
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons : que viens-tu nous apprendre?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre,
La conversation du comte avec celui
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après?

LUCAS.

Ils ont parlé de vous et d'alliance,
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O ciel!

ÉRASTE.

Ah quel revers! ô fortune cruelle!

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendus soucieux.
Mais je ne savois pas....

LISETTE.

Va-t'en, tu feras mieux :
Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *hors Lucas.*

LISETTE.

Nous en parlions tantôt, de ce projet formé;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ÉRASTE.

Cet hymen est pour moi, madame, un coup de foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un père il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement?

ÉRASTE.

Quelle fatalité!
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déja maître;
Et dans le même instant je le vois disparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, et je plains votre sort;
Mais, Éraste, il faut bien sur soi faire un effort.

ÉRASTE.

Eh! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vue?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon âme est émue!
Retirez-vous, Éraste,... et si nous étions vus....

LISETTE.

Ciel! voilà votre père.

ISABELLE.

Ah! nous sommes perdus.

ÉRASTE.

Ne vous démontez pas, et soyez hors de peine;
Faisons semblant ici de jouer une scène.

ISABELLE.

Et laquelle? parlez, je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez; nous savons tout Molière par cœur.

ÉRASTE, *se jetant aux pieds d'Isabelle, et lui prenant la main.*

Ah! belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse....

ISABELLE.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCÈNE XII.

LE COMTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

COMMENT donc....

ÉRASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitryon.
Mademoiselle joue Alcmène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis souffrir.

ÉRASTE.

C'est cependant partout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Eh fi donc! un chef-d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un général d'armée, et qu'un rival affronte.
Corbleu! si j'eusse été ce général thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ÉRASTE, *bas, à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas, à Éraste.*

Gardez-vous, croyez moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques scènes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de forts, de citadelles,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCÈNE XIII.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions. Approchez, Isabelle,
Et saluez monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura,
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

ISABELLE.

Et laquelle? parlez, je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez; nous savons tout Molière par cœur.

ÉRASTE, *se jetant aux pieds d'Isabelle, et lui prenant la main.*

Ah! belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse....

ISABELLE.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCÈNE XII.

LE COMTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

COMMENT donc....

ÉRASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitryon.
Mademoiselle joue Alcmène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis souffrir.

ÉRASTE.

C'est cependant partout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Eh fi donc! un chef-d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un général d'armée, et qu'un rival affronte.
Corbleu! si j'eusse été ce général thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ÉRASTE, *bas, à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas, à Éraste.*

Gardez-vous, croyez moi, de le contrarier!

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques scènes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de forts, de citadelles,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCÈNE XIII.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions. Approchez, Isabelle,
Et saluez monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura,
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Eh bien! la comédie
Va-t-elle commencer? Sera-t-elle jolie?

DAMIS.

Quoi! du spectacle aussi? madame, en vérité,
J'appelle votre terre un séjour enchanté.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ah! c'est mon père! ô ciel!

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Cela n'est pas croyable.
Et vraiment oui ce l'est. Ah! voici bien le diable!

ÉRASTE.

Ciel! comment nous tirer de ce triste embarras?

FRONTIN.

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Eh bien! vous ne commencez pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur... C'est que nous voulons faire...
Une scène d'un fils.... qui reconnoît son père....

DAMIS.

Je crois voir....

FRONTIN.

Nous voulons que le père surpris.....
De rencontrer aussi... de son côté son fils...
Attendrissant les cœurs... par leur reconnoissance...

LE COMTE.

C'est un galimatias que tout ceci, je pense.

FRONTIN.

Et cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah! que cela va faire un spectacle touchant!

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ÉRASTE.

Ah! c'est trop me contraindre,
Et je vois à présent qu'il n'est plus temps de feindre.
Ah! monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE.

Lisette.....

LISETTE.

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci? quelle est cette aventure?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui vous rend si surpris?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Son fils? mademoiselle!

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

ISABELLE.

Ciel!

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle scène.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi;
C'est un évènement qu'à peine je conçoi.

ÉRASTE.

Le hasard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon âme charmée...

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, et nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'une telle conduite?
Quel projet aviez-vous?

FRONTIN.

De devenir ermite...
D'abandonner le monde, et fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

Vraiment, vous aviez là de louables desseins!
Mais comment accorder cette belle retraite
Avec trois cents louis ôtés de ma cassette?

FRONTIN.

L'or séduit quelquefois : mais nous le méprisions :
Et tous les jours, monsieur, nous nous en défaisions.

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance;
La fortune et l'amour semblent en ces moments
Travailler de concert pour unir deux amants.
Serrons de si doux nœuds; et dans cette journée,
D'Isabelle et d'Éraste achevons l'hyménée.

LE COMTE.

Il est beau cavalier, dans sa taille bien pris,
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, et suis sûr de la sienne;
Il faut sans différer.....

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne;
Et pour que cet hymen se termine au plus tôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

FIN DE L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

LE RENDEZ-VOUS,

OU

L'AMOUR SUPPOSÉ,

COMÉDIE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1733.

PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.
VALÈRE.
LISETTE, suivante de Lucile.
CRISPIN, valet de Valère.
M. JAQUEMIN, sous-fermier, amoureux de Lucile.
CHARLOT, jardinier de Lucile.
UN LAQUAIS de M. Jaquemin.
Un Laquais de Lucile, personnage muet.

La scène est chez Lucile, dans une ville de Bretagne.

LE RENDEZ-VOUS,

OU

L'AMOUR SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente l'avenue d'un château.)

LISETTE, CRISPIN, *entrant sur la scène en rêvant, d'abord.*

LISETTE.

Oui, mettons aujourd'hui toute notre science
A les faire sortir de leur indifférence.
Il ne sera pas dit qu'après un long séjour
Un couple qui paroît fait exprès pour l'amour,
Jeune, libre, charmant, ton maître et ma maîtresse,
N'auront point l'un pour l'autre en la moindre tendresse.
Enfin, que penses-tu de mon projet, Crispin?

CRISPIN.

Ma foi! sans balancer, je tope à ce dessein.
Les moments nous sont chers. Dans notre état funeste,
C'est, je crois, mon enfant, tout l'espoir qui nous reste.

LISETTE.

Pour réussir, la chose a ses difficultés.
Peut-être qu'il faudroit s'être mieux consultés,

Mettre au jeu plus d'esprit. Pour toute batterie,
Nous avons un grand fonds d'amour, de fouberie.

CRISPIN.

Pour ces deux qualités tu peux compter sur moi.
Pendant que d'un côté tu feras ton emploi,
De l'autre adroitement je tromperai Valère;
Et même tu verras si j'ai du savoir-faire.

LISETTE.

Dis-moi de quoi le sort aussi s'est avisé
De nous faire aimer, nous!

CRISPIN.

Ton petit air rusé,
Tes façons m'ont séduit; tes yeux, mainte autre chose.....
Que veux-tu? j'en sais mieux les effets que la cause.

LISETTE.

Tu m'as su plaire aussi; je ne sais pas comment.
Cependant nous touchons à ce fatal moment
Qui peut nous séparer.

CRISPIN.

Oui, si d'un prompt remède
Nous n'avons le secours, si le ciel ne nous aide,
L'arrêt est prononcé; demain, avant le jour,
Valère pour Paris a marqué son retour.

LISETTE.

Et ma maîtresse et moi, nous restons.

CRISPIN.

Il me semble
Qu'ils n'auroient pas sitôt dû s'accorder ensemble.
Lucile est légataire, et Valère héritier
D'un vieillard, bas-breton, plaideur, de son métier.
De Chrysante, en un mot, l'embrouillé codicille
Leur ouvroit aux procès une route facile.

Le bonhomme en mourant eut cet espoir flatteur.
Méprise-t-on ainsi l'esprit d'un testateur?

LISETTE.

Il est vrai que bien peu l'intérêt les domine :
Mais cette raison même encor me détermine;
J'en tire un bon augure. Un penchant amoureux
Germe plus aisément en des cœurs généreux.

CRISPIN.

J'avois, de mon côté, pour nous tirer d'affaire,
(*Hésitant.*)
Projeté.... Mais...

LISETTE.

Comment?

CRISPIN.

Si je quittois Valère,
Je perdrois, pour le moins, quatre ans qui me sont dus;
Et j'aurois quelques coups de bâton, par-dessus.

LISETTE.

Mauvais expédient!

CRISPIN.

Qui lui feroit entendre
Que les chemins.....

LISETTE, *l'interrompant.*

Sottise!

CRISPIN.

Il faut donc nous y prendre
Comme tu le disois?

LISETTE.

Oui, ne balançons plus.
C'est trop perdre de temps en discours superflus.
Si nous ne détournons l'orage qui s'apprête,

Songe, encore une fois, que tu perds ta conquête,
Qu'à Charlot, ton rival, Lisette va rester.

CRISPIN.

Voyez-vous ce butor qui voudroit en tâter!

LISETTE.

Je vais trouver Lucile.

CRISPIN.

Et moi chercher mon maître.

(*Faisant quelques pas pour s'en aller, et apercevant Valère.*)

J'y cours..... Mais n'est-ce pas lui que je vois paroître?

LISETTE, *regardant du côté par où Crispin vouloit s'en aller.*

C'est lui-même.

CRISPIN.

Il suffit.

LISETTE.

Au moins.....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Retire-toi.

LISETTE.

Mais, te souviendras-tu...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Repose-toi sur moi.

LISETTE.

Surtout, le rendez-vous.

CRISPIN.

Mon dieu! laisse-moi faire.

LISETTE, *à part.*

Nous voulons augmenter l'empire de Cythère;
Amour, puissant Amour, seconde notre ardeur.

SCÈNE II.

VALÈRE, CRISPIN, LISETTE.

VALÈRE, *à Crispin, après avoir achevé de lire quelques papiers, en venant.*

Ah! Crispin, je te cherche.

LISETTE, *à Crispin.*

Adieu, beau voyageur:
Soyez discret.

CRISPIN.

Adieu.

(Lisette s'en va.)

SCÈNE III.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Quelle est donc cette fille?

CRISPIN.

C'est Lisette, monsieur... Elle est assez gentille?

VALÈRE.

Oui, je me la remets... Me voilà, grâce aux dieux,
Sorti, mon cher Crispin, de ce dédale affreux,
De ce confus amas d'énormes procédures.
Plutôt que de passer par de telles tortures,
Par la noire chicane et ses honteux détours,
J'aimerois mieux, je crois, n'hériter de mes jours.
A Paris on m'attend avec impatience:
La veuve, la comtesse, Aminte, Iris, Hortense,
M'ont écrit depuis peu. Toutes m'ont fait savoir
Le désir empressé que l'on a de m'y voir.
Songes-tu pour demain que ma chaise soit prête?

CRISPIN, *soupirant.*

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Qu'as-tu donc?

CRISPIN.

C'est pour vous une fête
Que de partir ainsi... Quel départ, juste ciel!

VALÈRE.

Eh! pour qui ce départ seroit-il si cruel?

CRISPIN, *à part.*

Portons les premiers coups : ferme; point de foiblesse.

VALÈRE.

Est-il quelque beauté qui pour toi s'intéresse?

CRISPIN.

Non, monsieur. Si mon cœur soupire en ce moment,
Ce n'est pas pour mon compte; et je plains un tourment
Que vous-même causez.

VALÈRE.

Explique-toi.

CRISPIN.

Lisette,
Comme vous l'avez vu, sort d'ici. La soubrette
Vient de me faire part d'un secret entretien...

VALÈRE.

Qui me touche?

CRISPIN.

Sans doute.

VALÈRE.

En quoi?

CRISPIN, *feignant d'hésiter.*

Lucile...

VALÈRE.

Eh bien

CRISPIN.

Lucile...

VALÈRE.

Parle donc.

CRISPIN.

De vous Lucile est folle.

VALÈRE.

De moi?

CRISPIN.

Folle à lier! Vous êtes son idole:
C'est une passion qui ne peut s'exprimer.

VALÈRE.

Va, va, mon pauvre ami, fais-toi mieux informer.

CRISPIN.

Monsieur...

VALÈRE, *l'interrompant.*

C'est se moquer. Depuis qu'avec Lucile
Un intérêt commun m'arrête en cette ville,
On ne sauroit se voir plus indifféremment
Que nous nous sommes vus.

CRISPIN.

Lisette, apparemment,
S'est trompée, ou j'ai mal entendu.

VALÈRE.

C'est un conte
Qu'elle a fait à plaisir.

CRISPIN.

J'en tenois peu de compte.
J'ai d'abord, comme vous, ri d'un discours pareil;
Mais j'ai touché la chose et du doigt et de l'œil.

VALÈRE.

Vision!... Eh! comment t'a-t-elle fait entendre
Que sa maîtresse aimoit?

CRISPIN.

Quand hier on vint apprendre
A ce sensible objet que vous deviez partir...
(Je ne puis répéter cela sans m'attendrir)
Une vapeur la prit; et, perdant connoissance,
Elle fut, dit Lisette, une heure en défaillance.

VALÈRE.

Elle se trouva mal... Elle aime pour cela?

CRISPIN.

Oui, vraiment.

VALÈRE.

Le plaisant argument que voilà!

CRISPIN.

Excusez...

VALÈRE, *l'interrompant:*

Aujourd'hui rien n'est plus ordinaire
Que ces saisissements, ce mal imaginaire.

CRISPIN.

J'ai tort.

VALÈRE.

Que ces vapeurs, dont, en pleine santé,
Et sans savoir pourquoi, l'on se trouve agité.

CRISPIN.

J'en conviens.

VALERE.

Quoi! tu veux que je me persuade...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Qui, moi?... Si vous voulez, vous êtes lourd, maussade,

Grossier, pesant, brutal, sans grâces, sans esprit,
Sans naissance, sans bien, sans talents, sans crédit,
Du haut jusques en bas mal fait, désagréable,
Impertinent...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Plaît-il?

CRISPIN.

En un mot, incapable
D'inspirer à quelqu'un le moindre sentiment.

VALÈRE.

Eh bien! après un tel évanouissement?

CRISPIN.

Elle se plaint, s'agite et verse quelques larmes...
« Qu'est-ce donc, disoit-elle, ai-je si peu de charmes?
« Mes yeux sont-ils des yeux à faire des ingrats?
« Ils n'en ont que trop dit; on ne les entend pas.
« Il part! Ah! c'en est fait, Ariane, abusée,
« Au bout de l'univers va suivre son Thésée.
« Oui, je vais... » Un brouillard offusquant sa raison,
A ces mots elle tombe encore en pamoison.
Voilà dans quel état est cette triste amante.

VALÈRE.

Si tu me parles vrai, la chose est étonnante;
Et jamais...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Croyez-vous que je voudrois mentir?

VALÈRE.

Lucile aimer ainsi!

CRISPIN.

Sans nous en avertir!

VALÈRE.

Avec tant de réserve!

CRISPIN.

Oh ! monsieur, c'est le diable !
Quand une femme veut, elle est impénétrable.
Enfin, cette beauté... Mais, c'est mal à propos
Que je vous tiens ici de semblables propos.

VALÈRE.

Non; parle, je le veux.

CRISPIN.

Sous cet épais feuillage,
Cette beauté, cédant à l'amour qui l'engage,
Comme pour prendre l'air, doit se trouver ce soir.
Avant votre départ elle voudroit vous voir.
On m'a sollicité pour vous le faire entendre.
Si donc, ce soir aussi, vous vouliez vous y rendre,
Notre veuve discrète, aux yeux de son vainqueur,
Exposeroit le feu qu'elle cache en son cœur,
Sans causer de scandale et sans qu'on en murmure.

VALÈRE.

Je veux, quoi qu'il en soit, démêler l'aventure.
Sais-tu l'heure, à peu près?

CRISPIN.

Elle s'y trouvera
En revenant du cours.

VALÈRE.

Fort bien !... Demeure là.

(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

CRISPIN, *seul.*

Le mensonge est lâché..... Courage ! il croit qu'on l'aime.
La bonne opinion et l'amour de soi-même
Chez lui seront encore, à ce que je conçoi,
Et meilleurs orateurs et plus fourbes que moi.

SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Lucile.*

Quoi ! vous vous obstinez, madame, à n'en rien croire ?

LUCILE.

Quelqu'un, pour s'amuser, t'a forgé cette histoire.

LISETTE.

Moi, l'on m'auroit trompée ? Ah ! si je le croyois,
J'y perdrois mon latin, ou je m'en vengerois...
C'est Crispin qui tantôt m'a fait la confidence...
(*A Crispin, avec une feinte colère.*)
Parle, maître fripon, avec quelle impudence
M'es-tu venu conter que, d'un feu trop certain,
Ton maître ?...

CRISPIN, *l'interrompant, en feignant de vouloir s'enfuir.*

Serviteur.

LISETTE.

Oh ! tu veux fuir en vain ;
Tu parleras.

CRISPIN.

Tout beau !... Je n'ai rien à vous dire.

LISETTE.

Crois-tu que nous cherchions que pour nous on soupire?
Quel étoit ton dessein?

CRISPIN.

Peste soit du caquet!
Eh bien! eh! quand mon maître aimeroit en effet,
Ne pouvant espérer rien de bon de sa flamme,
(*Montrant Lucile.*)
Quel besoin étoit-il d'en parler à madame?
T'en avois-je priée?... Eh! cette langue-là
Vendroit parents, amis, honneur... et cætera.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous l'entendez?

LUCILE.

Ma surprise est extrême:
Mais, Lisette, comment croire que Valère aime?
Il m'a semblé si froid.

LISETTE.

Lui froid? Il n'est rien moins.
Du contraire j'ai vu d'invincibles témoins.
Tranquille en apparence, il aime; et sa conduite,
Ses regards, ses discours, tout m'en avoit instruite,
Avant que son valet vînt m'en entretenir.
Il est blessé, vous dis-je, à n'en pas revenir.

LUCILE.

Ces symptômes d'amour devoient frapper ma vue.
Que ne m'en suis-je donc, comme un autre, aperçue?

LISETTE.

Oh! ma foi! je ne sais que dire sur ce point.
Quand on ne veut point voir, madame, on ne voit point.
Par exemple, avant hier, j'ai sur votre toilette
Trouvé certain billet, où son ardeur parfaite
Est peinte au naturel, quoiqu'avec beaucoup d'art.
Ce qu'il contient paroît n'être dû qu'au hasard;
Il semble ne traiter que d'intérêts, d'affaires.
Que d'amour est caché sous des termes vulgaires!
Non, jamais on ne peut annoncer son tourment
Avec plus de tendresse et de ménagement.
Et, pour moi, qui ne suis qu'une simple suivante,
J'ai deviné l'énigme. Elle est fine et galante:
Le tout est délicat.

LUCILE, *cherchant dans ses poches, et en tirant le billet.*

Je l'ai, je crois, sur moi...
Oui... Je veux, par plaisir, le relire avec toi.

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Assurément, tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Eh! lisez.

LUCILE.

Le voilà. Tu seras satisfaite.

(*Elle lit.*)

« Ayez la bonté, madame, d'envoyer votre homme « d'affaires chez celui que nous avons choisi pour arbitre. « Je crois même qu'il seroit nécessaire que vous y vinsiez... »

LISETTE, *interrompant la lecture.*

Bon!... Où tend ce début?

LUCILE.

A rien, certainement.

LISETTE.

Il ne déclare rien bien positivement:
C'est une expression ordinaire et naïve;
Mais, si vous voulez être un moment attentive,
Là, parlez franchement, n'apercevez-vous pas
Dans sa façon d'écrire un certain embarras?
Il y règne un chagrin, une morne tristesse
Qui, dès l'abord, dénote un grand fonds de tendresse;

LUCILE, *lisant.*

« Votre présence leveroit des difficultés... »

LISETTE, *interrompant.*

Attendez... Leveroit des difficultés!

LUCILE.

Quoi?
Ce sens est naturel. C'est tout ce que j'y voi.

LISETTE.

Naturel? Leveroit des difficultés! J'aime
A voir adroitement peindre une flamme extrême;
A la faveur du tour et des traits délicats,
Donner à deviner ce qu'on n'avoueroit pas;
Mais l'explication n'en est pas difficile.
« J'étudierois vos yeux, adorable Lucile!
« Tout à la fois, timide, amoureux, incertain,
« Je verrois dans ces yeux quel sera mon destin;
« Je verrois si je dois vous taire mon martyre,
« Ou, sans vous offenser, si je puis vous le dire... »
Leveroit, leveroit des difficultés!... Ah!
Comment peut-on ne pas entendre celui-là?

LUCILE, *continuant de lire.*

« Il s'agit d'une décision essentielle; et, comme c'est « ce qui vous intéresse le plus... »

LISETTE, *interrompant.*

Celui-ci n'est pas clair ?... Plaît-il ?... Que vous en semble ?

LUCILE.

Eh ! mais...

LISETTE, *l'interrompant.*

Sans contredit, cette phrase rassemble
Tous les ennuis secrets d'un amant mécontent...
On sent bien le reproche : il est à bout portant.

LUCILE, *relisant.*

« Et comme c'est ce qui vous intéresse le plus... »
(Suspendant sa lecture.)
Il est vrai que ces mots...

LISETTE, *l'interrompant.*

Ils disent tout au monde...
Oh ! ce n'est pas sur rien que mon soupçon se fonde.

LUCILE, *achevant de lire.*

« On tâcheroit de s'accorder; et tout se termineroit à « l'amiable. »

LISETTE.

A l'amiable !... Eh ! oui, l'entend-il, le fripon ?
Finir à l'amiable !...Amiable est fort bon !
Il prétend avec vous finir à l'amiable !
Ma foi ! ce dernier trait lui seul est impayable !
Enfin, vous le voyez ?... Dites-moi, s'il vous plaît,
A vous en imposer ai-je quelque intérêt ?
Il faut en convenir, cet homme flegmatique,
Sans trop d'obscurité, sur sa flamme s'explique.
La conquête, au surplus, doit-elle vous fâcher ?

LUCILE.

Non, vraiment... Mais, enfin, si j'ai su le toucher,
Je ne comprends pas bien pourquoi ce long silence.
Il est rare qu'un homme, avec de la naissance,
De l'esprit, en secret se plaise à soupirer,
Se fait-on un devoir de ne point déclarer
Un penchant dont l'aveu ne sauroit faire injure?

LISETTE.

Oh! pourquoi? j'en vois bien les raisons, je vous jure!
D'un côté, chacun sait que Damon, votre époux,
Quoique de son vivant, vieux, avare et jaloux,
Quand la Parque sur lui vint user de main-mise,
Vous a fait larmoyer comme une autre Artémise.
De l'autre, le bruit court que monsieur Jaquemin
Doit, dans un mois ou deux, obtenir votre main.
Cet âpre sous-fermier, qui partout le publie,
De vos appas déja croit tenir la régie.
Est-il bien régalant pour un jeune amoureux
De s'en venir ainsi se mettre entre deux feux?

LUCILE.

Pour monsieur Jaquemin, tu sais...

LISETTE, *l'interrompant.*

La sympathie,
Je le sais, ne doit pas être de la partie.
Il est riche, il est vrai; mais fort peu libéral,
Capricieux, chagrin, incommode, brutal...
Au reste, vous verrez rompre ce long silence.
Valère de ses feux et de leur violence,
Devant que de partir, compte vous informer.

LUCILE.

M'informer?... Eh! comment?

LISETTE.

Il doit se promener,
Dans une heure, environ, le long de l'avenue.
Croyant ne pas devoir refuser l'entrevue,
J'ai promis qu'en secret j'y conduirois vos pas.

LUCILE.

Vous avez promis?

LISETTE.

Oui.

LUCILE.

Mais vous n'y pensez pas?
Quoi! j'irois....

LISETTE, *l'interrompant.*

Il le faut.

LUCILE.

Allez, vous êtes folle.

LISETTE.

Enfin, que voulez-vous? j'ai donné ma parole.

LUCILE.

Je ne sais ce que c'est qu'aller en rendez-vous.

LISETTE.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en courroux.....
Ne gagnerai-je rien sur ma belle maîtresse?

LUCILE, *apercevant M. Jaquemin.*

Je vois le sous-fermier.... Que veut-il?

SCÈNE VII.

M. JAQUEMIN, LUCILE, LISETTE.

M. JACQUEMIN, *à part, sans voir d'abord Lucile.*

Ah! traîtresse!

(Apercevant Lucile.)

La voilà.... Parlons-lui.... Prenons la balle au bond.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre futur, madame, a l'air bien furibond.

LUCILE, *bas.*

Mon futur? Il ne l'est sûrement qu'en idée.

M. JAQUEMIN.

Tel que vous me voyez, j'ai l'âme bien charmée.
Je suis ravi, parbleu! d'apprendre qu'en secret,
Avec un étourdi vous filez le parfait,
Pendant que l'on me parle, à moi, de mariage!

LUCILE.

Comment donc?

LISETTE, *à part.*

De Crispin je reconnois l'ouvrage.

LUCILE, *à M. Jaquemin.*

Moi, j'écoute quelqu'un?... Eh! vous l'a-t-on nommé?

M. JAQUEMIN.

Oh! je vous en réponds. J'en suis bien informé.
Je sais son nom. Je sais au long toute l'affaire.

LUCILE.

Vous pourriez vous tromper.

M. JAQUEMIN.

Me tromper?... C'est Valère.
Eh bien! le savons-nous?

LUCILE.

Valère songe à moi?

M. JAQUEMIN.

Et vous songez à lui, cœur ingrat et sans foi.

LISETTE.

Pourquoi non?

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Il faut bien, selon les apparences,
Que vous ayez donné de fortes espérances,
Que vous l'ayez flatté par un bien doux accueil,
Puisqu'il est tant épris qu'il n'en peut fermer l'œil;
Puisque, sans nul prétexte, il reste en cette ville,
Qu'il y fait voir encor sa figure inutile,
Lui qui depuis long-temps devroit être parti,
Puisque lui-même, enfin, refuse un gros parti,
Qu'à Paris, depuis peu, lui ménage une tante,
Qui, par rapport à vous, voit frustrer son attente!

LUCILE.

Vous me surprenez fort par ces nouvelles-là,
En êtes-vous bien sûr? D'où savez-vous cela?

M. JAQUEMIN.

De quelqu'un qui connoît tout ce qu'il a dans l'âme.

LISETTE, *ironiquement.*

Il a, vraiment, grand tort! et, pour moi, je le blâme!....
Il faudroit que l'on fît un nouveau règlement
Qui taxât, qui punît quiconque effrontément
S'aviseroit d'aimer une veuve jolie.

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Palsembleu! j'allois faire une belle folie!
Allez, madame, allez, il n'est pas bien à vous
De vouloir sur ce pied me prendre pour époux,

De croire que j'irai flatter cette tendresse.
Vous me connoissez mal. D'une telle foiblesse
Jamais les Jaquemins n'ont été convaincus.
Je serois le premier du nombre des.... Motus!....
Je ne dis pas le nom; mais vous devez l'entendre?

LUCILE.

Vos façons de parler ont lieu de me surprendre.

LISETTE, *ironiquement*.

Vous surprendre? Eh! pourquoi?...Bon! c'est un style aisé,
Parmi les sous-traitants un style autorisé,
Style badin, folâtre et rempli d'énergie.

M. JAQUEMIN, *à part*.

Quoi! l'on me raille encor?... Mort non pas de ma vie!....
(*A Lucile.*)
Mais pourquoi balancer? Qu'est-ce qui me retient?
Je romps..... De vous, de tout ce qui vous appartient,
Je perds le souvenir.,... Oui, mon amour s'efface.
Plus de crédit, d'égards; plus d'emplois, plus de place.
De votre grand cousin, qu'avec deux banquiers juifs
Je voulois faire entrer dans mon traité des suifs,
Ne sera désormais fait mention aucune.
A compter d'aujourd'hui qu'il cherche ailleurs fortune.
Tout s'en va ressentir; et seront réformés
Uns chacuns les commis que vous avez nommés!
(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ce monsieur Jaquemin est d'une humeur étrange.

LISETTE.

Quel brutal!... Cependant, vous croiriez perdre au change?

Et Valère, soumis, tendre, respectueux,
Vous quitte, et part demain, sans faire ses adieux!

LUCILE.

Quel remède y trouver? Veux-tu que je hasarde?...

LISETTE, *l'interrompant.*

Absolument.

LUCILE.

Mais si....

LISETTE, *l'interrompant.*

Vous serez sous ma garde.
Votre fierté, d'ailleurs, est toujours à couvert.
Valère n'ira pas vous croire de concert;
Mais que par mon art seul il obtient cette grâce

LUCILE.

En ce cas, il faut donc que je te satisfasse.
Eh bien! je l'entendrai.

LISETTE.

Je pense que ce soir
Célimène et Doris devoient venir vous voir?

LUCILE.

Je vais y donner ordre; et de leur compagnie
J'aurai, quand il faudra, le soin d'être affranchie....
(*A part.*)
Qui l'auroit pu penser que jusques à ce jour
Valère eût, en secret, renfermé tant d'amour?
(*Elle s'en va.*)

SCÈNE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Au cœur du financier j'ai porté l'épouvante.
Comment vont nos projets? Lisette, es-tu contente?

LISETTE.

Tout va, jusqu'à présent, assez bien, mon garçon.

CRISPIN.

Mais ta Lucile, enfin, mord-elle à l'hameçon?

LISETTE.

Faut-il le demander? Oui, sans doute; elle est femme,
Et ton maître croit-il être aimé de la dame?

CRISPIN.

Faut-il le demander? Sans doute; il est François.

LISETTE.

Bien plus : lorsque tantôt, pour la première fois,
De l'amour prétendu j'ai porté la nouvelle,
Étudiant l'effet qu'elle faisoit sur elle,
J'ai remarqué ce trouble et cette émotion
Toujours avant-coureurs de quelque passion;
Ce sentiment secret, qui, peint sur le visage,
Trahit notre penchant, ou, du moins, le présage.

CRISPIN.

Tu me parois habile en définition.

LISETTE.

Je ne le suis pas moins dans l'exécution.

CRISPIN.

Friponne! je le crois. Pour peu qu'on te seconde,
Tu feras volontiers ton chemin dans le monde.
Pour le seigneur Valère, au premier compliment,
Il a reçu la chose assez modestement.

Je n'ai su qu'en penser. Mais, dans la promenade,
Où je l'ai vu depuis, après mainte embrassade,
A deux ou trois passants, par lui mis à l'écart,
De sa bonne fortune il a déja fait part.

LISETTE.

Enfin, pour l'entrevue elle est déterminée.

(*Charlot paroît dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE X.

CHARLOT, *dans le fond, sans parler, ni se faire voir;* LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Lisette.*

L'ENTREVUE, à mon sens, est bien imaginée.
Mais s'ils alloient entrer en explication?

LISETTE.

Nous saurons détourner la conversation.
Pour confirmer l'erreur et de l'un et de l'autre,
Nous ne manquerons pas d'y mettre encor du nôtre.
Le rendez-vous sera hasardé, si tu veux;
Mais il est nécessaire autant que dangereux.

CRISPIN.

Je vais avoir grand soin que notre homme s'y rende.

LISETTE, *bas, en apercevant Charlot.*

J'entrevois ton rival.

CRISPIN, *bas.*

Charlot?

LISETTE, *bas.*

Oui, j'appréhende
Qu'il n'ait ici rôdé durant notre entretien.

CRISPIN, *bas.*

Tu crois qu'il comprendroit?...

LISETTE, *l'interrompant, bas.*

Cela se pourroit bien.

CRISPIN, *bas.*

Qu'il nous ait entendus ou non, c'est tout semblable.
Va, c'est un animal qui n'est pas raisonnable...
Au revoir.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

LISETTE, CHARLOT.

LISETTE, *à part, en regardant furtivement Charlot.*

Dans le fond, le drôle n'est pas sot !...
(*A Charlot.*)
Interrogeons-le un peu... Que fais-tu là, Charlot?

CHARLOT.

Ah ! ah ! vous velà donc, mameselle Lisette?...
Je charche à dénicher un marle que je guette.
Je voulons le chasser ; mais le peste est malin !

LISETTE.

C'est fort bien fait à toi. J'étois avec Crispin :
Je causois avec lui de chose indifférente.

CHARLOT.

Cui-da; cela se peut.

LISETTE.

Va, va, je suis constante.
Si tu m'aimes, crois-moi, mon cœur n'est point ingrat;
Et pour toi seul je veux rompre le célibat.

CHARLOT.

Parguié ! quand vous vourai. Je sommes de ces drilles
Qui ne reculons pas pour épouser les filles.

LISETTE.

Oui, j'ai pris mon parti. Dans peu de temps, je veux
De madame Charlot porter le nom pompeux.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XII.

CHARLOT, *seul.*

La parfide! Ah! qu'alle a la langue bian pendue!
Croiroit-on que d'un autre alle seroit ferrue?
Alle aime, mieux que moi, ce petit babillard...
Qu'alle est sotte! En amour, vive un bon gros gaillard!
Ce matin, sans me voir, y teniont un langage...
J'étions là... Tout autant qu'au travars d'un treillage,
Je pouvions nous sarvir de notre entendement.
Ils disiont qu'ils vouliont, je ne sais pas comment,
Embarlificotter leux maître et leux maîtresse,
De façon qu'ils puissiont avoir de la tendresse.
Tout à l'heure, pourtant, je n'ons de rian parlé.
Je les varrons venir... Que je sons dessalé!...

(Touchant son habit et son chapeau.)

Ce pourpoint de drap bleu, ce chapiau blanc renfarme
Un esprit, un bons sens, pus avisé, pus farme
Que ceux... Mais, c'tapendant, comment se pourroit-il?..
Morgué! quoique j'avions le jugement subtil,
J'ons peine à débrouiller toute la manigance...

(Apercevant Valère et Crispin.)

Car si... par queu moyen?... Oh! oh! queuqu'un s'avance....
C'est Crispin et son maître... Il faut, de bout en bout,
Les acouter encor; bientôt je saurons tout.

(Il se cache en lieu d'où il peut tout entendre sans être vu.)

SCÈNE XIII.

(Il est nuit.)

VALÈRE, CRISPIN, CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *à Valère.*

Ce zéphyre est charmant!... Cette fraîche soirée
Aux amoureux soupirs semble être consacrée...
Mainte belle, à Paris, ignore en ces moments
L'atteinte que l'on porte à vos engagements.

VALÈRE.

On ne peut refuser un bien qui se présente.
D'ailleurs jusqu'à présent d'une flamme constante
J'ai toujours fui le joug. Tu le sais bien, Crispin?

CRISPIN.

Oui; vous n'avez encore été que libertin...
Il faut rendre justice à chacun. Que Lucile
Est bien propre à fixer votre humeur indocile!
Elle est belle, sensible et femme de vertu.
Ma foi! c'est un phénix.

VALÈRE.

Mais, franchement, crois-tu
Qu'elle se rende ici?

CRISPIN.

La plaisante demande!
De votre éloignement l'amertume est trop grande
Pour qu'elle se refuse à des adieux si doux.

VALÈRE, *bas, en entendant du bruit.*

Tais-toi... Quelqu'un paroît et s'approche de nous.

SCÈNE XIV.

LUCILE, LISETTE, VALÈRE, CRISPIN, CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Vous voyez qu'elle vient, sans trop se faire attendre?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Le voilà, cet amant si discret et si tendre!

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Allez donc... C'est à vous à parler le premier.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Approchez, et prenez un air plus familier.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Elle n'ose avancer.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre aspect l'intimide.

VALÈRE, *à Lucile.*

Puisqu'un hasard heureux auprès de vous me guide,
Devant que de partir, madame, il m'est bien doux
De pouvoir librement prendre congé de vous.

LUCILE.

Vous partez donc, Valère?

CRISPIN.

Il le faut bien, madame.

LISETTE.

Hélas!

CRISPIN.

Tais-toi, Lisette, ou je vais rendre l'âme.

VALÈRE, *à Lucile.*

Je l'avouerai pourtant, si, contre mon espoir,
En ce dernier moment je pouvois entrevoir

Un destin trop flatteur pour moi, trop favorable,
L'arrêt de mon départ n'est point irrévocable.

LUCILE.

Quel sort attendez-vous? Quand on n'ose parler,
Quand l'amour avec art prend soin de se voiler,
Ses feux sont étouffés par l'extrême prudence,
Et l'on est quelquefois victime du silence.

VALÈRE.

Ah! lorsque des raisons nous forcent de couvrir
Un penchant dont le cœur se plaît à se nourrir,
Dans un objet épris tout en rend témoignage.
Il est pour s'exprimer, il est plus d'un langage;
Un regard, un soupir, au défaut de la voix,
Ont souvent malgré nous déclaré notre choix...
(*Avec action.*)
Oui, madame, les yeux révèlent le mystère.
(*Crispin surprend la main de Lucile, et la baise adroitement.*)

LUCILE, *à Valère.*

Arrêtez!

VALÈRE.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Modérez-vous, Valère.

VALÈRE.

M'offrirez-vous encor ce dehors inhumain?
Quel caprice fatal!

LUCILE.

Un baiser sur la main
N'est pas chose, après tout, dont on se scandalise.

VALÈRE, *baisant la main de Lucile.*

Ah! que m'accordez-vous? Quelle aimable franchise!...

(*Bas, à Crispin.*)

Je n'en saurois douter, elle aime éperdûment.

CRISPIN, *bas.*

A qui le dites-vous?

LUCILE, *bas, à Lisette.*

Il parle joliment,

Lisette.

LISETTE, *bas.*

Ah! ce qu'il dit, sans doute, vous remue?
Moi qui n'y suis pour rien, je m'en sens toute émue.

VALÈRE, *à Lucile.*

Qu'un mot de votre bouche assure mon bonheur:
Aurois-je eu le secret de toucher votre cœur?

LUCILE.

Puisqu'il faut l'avouer, un hommage sincère,
Venant de votre part, ne sauroit me déplaire.

VALÈRE.

L'aveu paroît contraint et m'instruit foiblement,
Je crains de me flatter trop témérairement.
Enfin, vous le savez, je quittois cette ville.
Je puis le faire encore. Adorable Lucile,
Si vous ne m'ordonnez vous-même d'y rester,
Je pars. Un vain espoir ne sauroit m'arrêter.
Prononcez mon arrêt.

LUCILE.

Consultez-vous, vous-même

VALÈRE.

Non; ce que vous direz sera l'ordre suprême.

(*Après un peu de silence.*)

Auquel je me rendrai... Vous ne répondez rien?...

(Feignant de vouloir se retirer.) *(Lisette retient Valère sans que Lucile s'en aperçoive.)* *(Bas, à Crispin.)*

Allons... On me retient, Crispin.

CRISPIN, *bas.*

Je le vois bien.

LUCILE, *à Valère.*

Pourquoi donc vous livrer à tant de défiance ?
Ah ! concevez plutôt une juste espérance.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Quel excès de tendresse !

VALÈRE, *à Lucile.*

Avec des traits si beaux,
Non, je ne puis penser que je sois sans rivaux.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Quel soupçon enchanteur !

LUCILE, *à Valère.*

Je le dirai sans feinte,
Un homme tel que vous doit avoir moins de crainte.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

O prodige d'amour !

VALÈRE, *à Lucile.*

Vous charmez, vous flattez...
Peut-on se garantir des coups que vous portez ?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

O ciel ! vit-on jamais union plus parfaite ?

VALÈRE, *à Lucile.*

Madame, pour combler mon âme satisfaite...

(Il est interrompu par un éclat de rire de Charlot, qui paroît.)

LISETTE, *bas, à Crispin, en lui faisant signe que Charlot les a entendus, et qu'il doit l'éloigner.*

Crispin!

CHARLOT, *à part.*

Ah! tatigué! que je vons dégoiser!

CRISPIN, *le repoussant.*

Qui va là?

CHARLOT.

Laissez-nous... Morgué! je veux jaser.

LISETTE, *le repoussant aussi.*

Où va donc ce manant?

CHARLOT, *à Lucile et à Valère, en résistant à Lisette et à Crispin, qui le veulent éloigner.*

Pardonnez-moi, madame...
Et vous, monsieur, itou... mais, tout franc, j'ai dans l'âme
Du chagrin de voir ça!... C'est une trahison;
Et, morgué! je vous veux faire entendre raison.

LISETTE.

As-tu perdu l'esprit?

VALÈRE, *à Lucile.*

Connoissez-vous cet homme?

LUCILE.

Oui, c'est mon jardinier.

CRISPIN, *à Charlot.*

Veux-tu que l'on t'assomme,
En parlant de la sorte?

LISETTE, *à Lucile:*

Il vient de s'enivrer.

CHARLOT.

(A Lucile.)

Tarare!... Acoutez-moi.

LUCILE, *à Lisette.*

Faites-le retirer.

CHARLOT.

Un mot!

LISETTE.

Allons, bon soir!

CRISPIN, *à Charlot, en le poussant.*

Que de cerémonie!

CHARLOT.

Eh bien! oui, je m'en vas, oui; mais par la jarnie!
Vous ne vous aimais pas, je vous en avartis.

VALÈRE, *à Lucile.*

Il a bu, sûrement.

CHARLOT, *à Lucile et à Valère.*

Non, morgué! je le dis,
Vous n'avez nullement d'amiquié l'un pour l'autre:...
(*Montrant Lisette et Crispin.*)
C'est cette fine mouche, avec ce bon apôtre,
Qui vous faisiont, tous deux, donner dans le paniau...
Tout votre bel amour n'est que dans leur çarviau.
Ils avont, à part eux, manigancé la chose;
Et si vous vous aimais, j'en deveine la cause.
Il faut qu'ils soient sorciers, comme des Bas-Normands,
Et sachiont un secret pour faire aimer les gens.

(*Lisette et Crispin l'empêchent de parler, en lui mettant la main sur la bouche, et le forcent à s'en aller.*)

SCÈNE XV.

LUCILE, VALÈRE, LISETTE, CRISPIN.

VALÈRE, *à Lucile.*

Cet homme est-il sujet à cette frénésie ?

LUCILE, *à Lisette.*

Lisette, qu'est-ce donc que cela signifie ?

CRISPIN.

Du vin, qu'il a trop bu, c'est sans doute l'effet.

LISETTE, *à Lucile.*

Non, madame. Voici la vérité du fait.
Charlot m'aime; et Crispin lui donne de l'ombrage.
La peur qu'il a, je crois, que monsieur ne s'engage,
Par estime pour vous, à séjourner ici,
Sans rime ni raison le fait parler ainsi.

CRISPIN, *à Lucile.*

Je le croirois de même.

VALÈRE, *à Lucile.*

Êtes-vous bien remise
De l'accident fâcheux dont vous fûtes surprise
Hier, à ce qu'on dit, madame ?

LUCILE.

Moi, monsieur ?
Quel accident fâcheux ?

CRISPIN, *à part.*

Je sens battre mon cœur.

VALÈRE, *à Lucile.*

Quoi ! ne fûtes-vous pas hier indisposée ?

LUCILE.

Je me portai fort bien le long de la journée.

VALÈRE, *à Crispin.*

Parle, maraud! tantôt n'as-tu pas assuré...,

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il se peut bien, monsieur, que j'aie exagéré.
C'est assez mon défaut. Chacun a sa manière.

VALÈRE.

Ah! vous exagérez?

LUCILE.

Vous souvient-il, Valère,
Des termes d'un billet que j'ai reçu de vous?

VALÈRE.

Vous avez un billet de moi?

LISETTE, *bas, à Crispin.*

C'est fait de nous.

VALÈRE, *à Lucile.*

Je n'ai point eu, je crois, l'honneur de vous écrire,
Si ce n'est quatre mots, quand vous me fîtes dire
Que sur nos différents vous vouliez terminer,
Mon procureur dicta; je ne fis que signer.

LUCILE, *à part.*

Juste ciel! ai-je pu m'aveugler de la sorte?

VALÈRE, *à Lucile.*

Expliquez ce discours.

CRISPIN, *à part.*

Je tremble.

LISETTE, *à part.*

Je suis morte.

LUCILE, *à part.*

On ose me jouer et me commettre ainsi.

VALÈRE, *à part.*

Quoi donc! se pourroit-il?... J'entrevois dans ceci

Une manœuvre sourde, à tel point insolente
Que sa témérité m'interdit, m'épouvante.

CRISPIN, *bas, à Lisette.*

Adieu donc!

VALÈRE.

A te voir, j'en suis plus que certain...
Traître! tu peux t'attendre à périr sous ma main.

CRISPIN.

Je ne compte que trop sur pareille promesse...
(*A Lisette.*)
Nous avons fait, Lisette, une belle prouesse!
Pour prix de ce projet, si bien imaginé,
Ce que je puis attendre est d'être exterminé.

LISETTE, *à Lucile.*

Madame, il est bien vrai...

LUCILE, *l'interrompant.*

Sortez de ma présence...
Je ne borne pas là l'effet de ma vengeance.

VALÈRE, *à Crispin.*

Eloigne-toi de moi.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous êtes sans époux.
Monsieur est libre aussi... Nous croyions voir en vous,
De mérite et d'humeur certaine convenance,
Qui sembloit appeler de votre indifférence.
Vouloir la corriger, c'est être criminel:
J'en conviens; mais, enfin, le coup n'est pas mortel.
C'est une fable à quoi l'on peut trouver remède.

LUCILE.

Vous osez insister?

LISETTE.

Non, madame, je cède.

CRISPIN, *à Valère, en tremblant.*

Il est vrai qu'on n'a pas... sujet de prendre feu...
Rien de fait : chacun peut retirer son enjeu.

VALÈRE.

Quoi ! toujours...

CRISPIN, *l'interrompant, à Lisette.*

Allons donc, puisque tout est au diable !

(*Lisette et Crispin se retirent au fond du théâtre.*)

VALÈRE, *à part.*

Le trait est impudent.

LUCILE, *à part.*

Il est abominable.
Jamais plus hardiment piège ne fut dressé.

VALÈRE.

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé :
Je ne puis vous quitter sans vous en faire excuse.

LUCILE.

Ah ! ne me parlez pas... Je reste si confuse
Qu'à peine devant vous j'ose lever les yeux.

VALÈRE.

D'un fripon de valet le discours spécieux
Peut-il m'avoir fait faire une telle bévue ?

LUCILE.

Comment par une fourbe ai-je été prévenue,
Contre toute apparence, et si grossièrement ?

VALÈRE.

De ma part, vous serez vengée, assurément.

LUCILE.

Et de la mienne aussi : vous en aurez justice.

VALÈRE.

Je vais, en le chassant, en faire un sacrifice
Au respect, à l'estime, à ce que je vous doi.

LUCILE.

Elle ne paroîtra de ses jours devant moi.

SCÈNE XVI.

UN LAQUAIS *de M. Jaquemin, et amené par un laquais de Lucile*; LUCILE, VALÈRE; LISETTE, CRISPIN, *au fond du théâtre.*

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin, à Lucile.*

MADAME, c'est monsieur Jaquemin qui m'envoie.
Il dit que vous devez vous maintenir en joie.
Qu'il sait tout de Charlot; qu'il n'est plus en courroux,
Et que demain, sans faute, il se rendra chez vous.

LUCILE.

Dis-lui que rien ne presse, et que je l'en tiens quitte.

LE LAQUAIS *de M. Jacquemin.*

C'est assez.

(*Il sort avec le laquais de Lucile.*)

SCÈNE XVII.

LUCILE, VALÈRE, CRISPIN, LISETTE, *au fond du théâtre.*

VALÈRE, *à Lucile.*

REFUSER une telle visite!....
C'est votre prétendu.... Quel est votre dessein,
Madame?

LUCILE.

Je ne sais.

VALÈRE.

O bizarre destin!

Faut-il que vos bontés, Lucile, soient un songe?
Faut-il que d'un heureux et séduisant mensonge,
La triste vérité montre l'illusion?
Ce généreux penchant, cette inclination,
A présent, ne sont plus qu'une vaine chimère.

LUCILE.

Tous ces beaux sentiments ne sont plus rien, Valère

VALÈRE.

Mais, vous n'auriez donc pas dédaigné mon ardeur?

LUCILE.

Ma sensibilité flattoit donc votre cœur?

VALÈRE.

En pouvez-vous douter? Ah! l'intrigue secrète,
Que viennent d'employer et Crispin et Lisette,
Contre l'indifférence est un foible moyen.
On peut s'en garantir, madame, j'en convien;
Mais cette intrigue, aussi, pour moi ne sauroit être
Un obstacle au penchant dont je ne suis plus maître.
Je m'étonne à présent, prompt à me désarmer,
Comment j'ai pu vous voir et ne vous point aimer!
De mes sens égarés ils m'ont rendu l'usage.
Oui, plus que ma raison, leur imprudence est sage,
Puisqu'elle ouvre mes yeux sur un objet parfait,
Que je voyois sans flamme, et quittois sans regret·
Puisqu'elle m'a prouvé qu'il m'eût été possible
De vaincre votre cœur, de vous rendre sensible,
Si d'un feu sérieux, et qui vous est bien dû,
Leur grossier artifice eût été prévenu.

LUCILE.

Quoi! vous les approuvez?

LISETTE, *à Crispin, au fond du théâtre.*

La victoire balance.

CRISPIN, *à Valère, en se rapprochant.*

Avois-je si grand tort, monsieur, en conscience?

VALÈRE

Non, Crispin; sans sujet je m'étois irrité.
Tu peux auprès de moi rentrer en sûreté.

LISETTE, *à Lucile, en se rapprochant aussi un peu.*

Et moi, serai-je donc seule disgraciée?
Sans espoir de retour suis-je remerciée?

LUCILE.

Ah! je ne veux jamais qu'on me parle de vous....
(*Montrant Valère.*)
Je ne sais pas comment, oubliant son courroux,
Monsieur peut tolérer semblable fourberie.

VALÈRE, *avec passion.*

Je le répète encor : de leur supercherie
J'ai de justes raisons pour ne point m'offenser.
Je me fais un bonheur d'avoir su me fixer.
J'éprouve avec plaisir une atteinte inconnue,
Qui flatte d'autant plus qu'elle étoit imprévue.
Sous les lois de l'hymen tout prêt à me ranger,
Mon plus charmant espoir seroit de m'engager.

LISETTE, *à Lucile.*

Et moi, je n'aurois pas le pardon que j'espère?

VALÈRE.

Pour l'obtenir, Lisette, il seroit nécessaire
Que ta maîtresse fût de même sentiment.
Tu ne l'auras, je crois, que difficilement.

LISETTE, *à Lucile.*

Je ne l'obtiendrois pas? moi qui, dès votre enfance,
Parus être l'objet de votre complaisance;
Qui vous donnai mes soins, et, d'un désir fervent,
Qui vous accompagnai jusque dans le couvent;